DAMASE POTVIN

De la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

L'Appel de la Terre

ROMAN DE MOEURS CANADIENNES

PREFACE DE LEON LORRAIN

Professeur de français à l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal



QUEBEC
IMPRIMERIE DE L'EVENEMENT

1919

L'APPEL DE LA TERRE

PREFACE

M. Damase Potvin, qui a été en Afrique, aurait pu, tout comme un autre qui n'a voyagé qu'autour de sa chambre, écrire un roman exotique. Il publie un roman canadien. Il convient de lui en savoir gré. Il convient de lui savoir gré aussi de faire, par le roman populaire, une opportune propagande.

Roman populaire, l'"Appel de la Terre" a les qualités et les inconvénients de ce genre : action rapide, épisodes sensationels, sentiments simplifiés, ficelles. Un bon jeune homme que son père destinait à la prêtrise, quitte la terre qui manque de bras et n'en tient plus que pour la carrière d'instituteur. Il laisse aux Bergeronnes une fiancée au cœur simple et trouve à Tadoussac une élégante sentimentale dont il s'amourache et à qui, par surcroît, il sauve la vie. La snobinette, la villégiature passée, rentre en ville, dans son milieu. Quant au

jeune homme, qui s'était épris un peu vite, il se déprave aussi un peu vite ; mais, rassurez-vous, il se relève aussi vite et, par la plus belle nuit de Noel qu'on eût vue aux Bergeronnes, il revient à sa fiancée au cœur simple. Ils se marieront aux Jours Gras et auront, sans doute, comme il convient. . . . . beaucoup d'enfants.

L'intrigue, évidemment, ne laisse pas d'être trépidante. Mais l'aventure de ce campagnard déraciné, troublé par l'élégance d'une citadine, désespéré à sa première désillusion, mais qui n'en meurt point, n'est peut-être pas invraisemblable. Il a entendu l'appel de la terre saguenayenne et—observation judicieuse—c'est au milieu du broubaba de Montréal qu'il l'a le mieux compris.

On conçoit l'attirance de cette terre rien qu'à lire les descriptions qu'en fait amoureusement M. Potvin qui trouve, pour en parler, malgré des inégalités d'une plume rapide, des mots qui peignent et des images qui illustrent.

LEON LORRAIN

AVANT-PROPOS

L'"Appel de la Terre" ayant été publié, en feuilleton, dans la Vie Canadienne, au cours de l'été dernier, le directeur de cette revue, disait de cet ouvrage :

"Se rendant aux conseils de ses amis et de plusieurs lecteurs de la Vie Canadienne, M. Damase Potvin a décidé de publier en volume son joli roman l'Appel de la Terre, qu'il a donné en primeur à notre revue où il a signé Jean Ste-Foy, et dont nous avons achevé la publication dans notre dernier numéro.

"Nous félicitons notre collaborateur de sa décision, et bien des lecteurs l'en féliciteront après nous, car son roman est aussi vivant qu'il peut l'être, dans la simplicité de sa trame et de son intrigue, l'une et l'autre prenantes et vécues. Comme fidélité de description et de couleur locale, les mœurs et le paysage du pays si pittoresque du Saguenay sont décrits avec une exactitude et une facilité

qui trahissent—heureuse trahison—la vivacité des impressions et des souvenirs de la jeunesse et des longs séjours de l'auteur.

"Oui, ce joli roman est bien canadien en tout, et c'est sans doute ce qui le rend d'une lecture aussi attachante que facile. Rien n'y paraît compliqué; le style en est aisé, parfois enjoué, toujours bien naturel, jamais laborieux. Et le roman est surtout bien vivant, ce qui est une qualité essentielle pour un roman.

*"Pas besoin de dire qu'il y a de l'amour dans l'*Appel de la Terre, *non seulement de l'amour pour la terre, mais de l'amour aussi pour quelques-unes des plus attachantes beautés qui embellissent la terre. On pourrait même dire qu'il n'y a que de l'amour dans ce roman canadien, ce qui n'est pas pour l'empêcher d'être canadien. Mais cet amour est honnête et touchant, même quand il est moins raisonné.*

"Nous souhaitons grand succès à notre aimable collaborateur Jean Ste-Foy. Son roman mérite le succès. La fin de la guerre va, d'ailleurs, ramener les esprits vers la terre et vers la bonne vie canadienne que son livre fera mieux connaître et mieux aimer à la jeunesse du présent et de l'avenir."

S. D.

DAMASE POTVIN
De la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

L'Appel de la Terre

ROMAN DE MOEURS CANADIENNES

PREFACE DE LEON LORRAIN
Professeur de français à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal



QUEBEC
IMPRIMERIE DE L'EVENEMENT

1919

L'APPEL DE LA TERRE

I

Ils fauchaient depuis le petit jour et déjà ils entendaient, dans l'espace ensoleillé et chaud, les notes de l'angelus du midi; ils fauchaient depuis l'heure où les étoiles plus basses et pâlies clignottent sur la courbe frangée des montagnes. Les reins courbés, comme des lutteurs, d'un balancement régulier, pas à pas, ils attaquent les foins et le mil cendré; ces herbes, blessées à mort, se courbent en larges andains autour des faucheurs cependant que le soleil, à mesure, fane leurs fibres.

Un dernier éclair des faulx et les hommes s'arrêtent. Le soleil du midi arde sur toute la campagne, cuisant la terre, sèchant l'herbe, accablant bêtes et gens.

Jacques Duval et son fils André vont s'asseoir dans l'ombre mince d'une clôture et se mettent en frais, sans plus de cérémonies, de mordre à belles dents dans la grosse galette brune du lunch préparé le matin à la maison. Et, cependant qu'ils mangeaient, mastiquant bien chaque bouchée qu'ils humectaient de grandes lampées de lait, ils regardaient devant eux le travail accompli... Tout près de là, dans le chaume, attelés à une charrette flanquée de grandes "ari-

delles", deux bœufs roux semblent sommeiller, les yeux ouverts; par instants, ils secouent d'un long frémissement leur échine puissante harcelée d'essaims de mouches.

Pendant la fenaison, le repas des faucheurs est vite pris; le temps presse et l'appétit est robuste ; faucher durant toute une matinée fait descendre l'estomac dans les talons, aussi s'empresse-t-on de le remettre à sa place. Ensuite vient la demi-heure de repos mérité et réparateur, le moment des confidences ou d'un court sommeil.

Jacques Duval et André allument leur pipe et se mettent à causer.

André est rêveur; il regarde son père qui, le chapeau sur l'oreille, hume consciencieusement les bouffées de tabac de son brule-gueule très honnêtement culotté. Après quelques instants, André laisse échapper aigrement ces paroles.

—Sais-tu, père, que Paul vient souper à la maison, ce soir?

—Mais oui, mon garçon, même que j'ai dit à ta mère de faire rissoler une omelette au jambon, puisque notre Paul est maintenant accoutumé aux grandeurs.

—Drôles de grandeurs... un maître d'école ! fit André avec amertune; j'aime bien mieux, moi, rester un simple habitant, un pauvre cultivateur, un toucheur de bœufs...

—Chacun son goût, mon garçon, et, d'ailleurs, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse? Ton frère a voulu devenir un "monsieur", eh! ben...

On sait ce que l'on veut dire à la campagne d'un paysan qui est devenu un "monsieur". Il est un être à part; il a des manières douces, inoffensives, mielleuses, un peu les façons du parvenu, mais il n'en a pas toujours la morgue; il ne brille pas par la fortune; il est plutôt pauvre, plus pauvre souvent qu'un cultivateur qui n'a qu'un demi-lot à cultiver. Au milieu de ses parents et de ses amis d'enfance, le "monsieur" se distingue par une instruction et une éducation qu'eux n'ont pas et, à cause de cela, il a abdiqué leurs manières brusques et parfois grossières. Il ne fuit pas la société de ses anciens amis, mais ceux-ci l'évitent quelquefois avec obstination, le raillent au besoin. Bref ! le terme de "monsieur" n'implique pas l'injure ni le mépris; il exprime plutôt, chez les campagnards, un sentiment de pitié.

"Tout de même, c'est un bien bon garçon que Paul", rectifia le père Duval, qui avait peur d'en avoir déjà dit trop long sur le compte de son aîné.

—Sûr que oui, approuva André, mais ne vaudrait-il pas mieux qu'il cultivât la terre comme nous ? Nous serions trois à la besogne et à trois, nous taillerions une rude concurrence aux Mercier, aux Gendron et aux Bergeron; ceux-là ont des bras pour cultiver; aussi, quelle besogne ! Dans quelques années, leurs lots vaudront très chers et pas un coin de leurs champs ne sera en friche; du train dont vont les choses, ils pourront bientôt nous acheter. Et tenez, l'autre jour, comme je me rendais au "trécarré" chercher les genisses, j'ai rencontré Mercier qui m'a demandé comme

cela : "Hé ! André, pas encore à vendre la terre du père ?..." Je lui aurais donné un coup de poing. Et, comme je le regardais d'un œil qui voulait en dire long de ce que j'avais sur le cœur, Mercier a ajouté : "Tout de même, vous faudra bientôt des engagés ; les récoltes, tu sais, et les semences, c'est pas les moineaux, ni les corneilles qui les font." Ah ! c'est raide, allez, de se faire dire des choses comme ça.

—Encore une fois, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse, répéta la père Duval en poussant un soupir.

Les deux hommes se levèrent.

La prairie semble fatiguée du fardeau du foin qui reste encore debout... Au travail donc sans plus tarder. Demain, il y aura peut-être la pluie, l'ennemie acharnée de la fenaison...

André, sombre toujours, enfonce déjà sa faulx dans l'épaisse nappe de mil... Jacques Duval, après avoir allumé tranquillement une seconde pipe, tire sa pierre à faulx d'une petite gaîne de cuir qu'il porte à sa ceinture et, la passant et repassant sur la lame, en fait crisser au loin l'acier...

Et jusqu'à la brunante, les deux faulx brisèrent l'herbe au vol régulier et chantant de leurs ailes claires...

II

Voulez-vous connaître l'âme d'un peuple? regardez la contrée qu'il habite, le sol qui l'a façonné à son image. Or, nulle part, cette influence de la terre sur l'âme de ses habitants n'est plus marquée qu'en notre province de Québec, parce que nul pays n'est délimité de façon plus précise. Enfermé entre les murailles de granit de ses Laurentides et les immensités de l'eau de son fleuve, le Canadien français de la province de Québec s'est développé d'une manière spontanée et originale, en intime harmonie avec la terre natale.

Celle-ci offre un décor multiple et varié à souhait, pittoresque, sévère et riant tour à tour. La province de Québec est la Suisse du Canada, a-t-on dit avec raison.

Cependant on entend répéter souvent que la patrie de Guillaume Tell est plus pittoresque en général que les côtes du Saint-Laurent. Ce n'est pas juste. Que la Suisse présente plus de jolie grâce dans le dessin de ses montagnes et dans la forme de ses lacs, possible; n'empêche que la nature canadienne est plus précisée par la sauvagerie de ses aspects, par la pureté de ses horizons, et qui est la pureté des mœurs et des coutumes de ses habitants...

D'un côté, c'est la mer qui se chante éternellement à elle-même, sans se lasser jamais, son hymne vaillant et mélancolique, et de l'autre, ce sont nos Laurentides aux lignes nettes, aux sommets arrondis enveloppés de brume, aux pentes abruptes et aux gorges profondes, où dorment des lacs dans lesquels se précipitent des Niagaras en miniature. Pentes et cîmes, gorges et vallées sont autant d'étagères qui supportent des forêts éternellement vertes de sapins et d'épinettes. Et de toute cette nature à la fois calme et tourmentée suinte un climat énergique dont la mâle alternance des hivers rigoureux et des étés vibrants fouette le sang et trempe les muscles.

C'est de ces monts et de ces plaines, de ces lacs tranquilles et de ces forêts sauvages qu'est faite l'âme du peuple canadien; âme de douceur, de charme, de joie saine et franche qui s'accompagne, l'occasion venue, d'une bravoure indomptable et quelquefois farouche.

La nature laurentienne est variée et, pourtant, étudier l'un de ses aspects, c'est apprendre tous les autres; connaître un village de nos campagnes, c'est savoir par cœur tous nos villages, comme on peut apprendre par l'étude d'un seul individu le type général de l'habitant de nos campagnes...

Quand le voyageur, harassé, est parvenu, par les lacets d'une route rocailleuse, au sommet des montagnes qui entourent, du côté du nord, l'embouchure de la rivière Saguenay, il aperçoit tout en bas, un joli

village qui, par sa tranquille apparence, semble l'inviter au repos qu'il désire. Formé de rangées de maisonnettes blanchies à la chaux, carrelé de petits jardins potagers et piqué de bouquets d'arbres, ce hameau respire l'aisance relative de ses habitants. Au reste, le: grands champs cultivés qui l'entourent parlent plus éloquemment encore de la situation financière heureuse de leurs propriétaires.

C'est le village des Bergeronnes.

Il est traversé de deux petites rivières qui lui ont donné leur nom et ses rivièrettes elles-mêmes s'appellent du nom des oiseaux qui étaient connus, en France, au temps de Champlain, sous la gracieuse appellation de bergeronnettes et qui étaient très nombreux, à l'époque de la colonie, dans les parages de Tadoussac.

On a prétendu que le nom de Bergeronnes peut avoir été donné à ces rivières en souvenir de Pierre Bergeron, géographe et navigateur, qui a parlé des voyages de Cartier et de Roberval dans un intéressant traité de navigation. Mais sn n'admet guère cette hypothèse.

Aux Bergeronnes fleurit, dans toute sa diversité de couleurs et de dessins, la nature saguenayenne.

En arrière du village, s'étagent des collines d'où des arbres de toutes les essences degringolent jusqu'aux premières habitations. Nulle part, le long de la côte, les forets ne sont plus vertes et les plaines plus dorées...

La maison de Jacques Duval est bâtie à l'entrée du village, sur le bord de la route de l'église. Elle est

blanche, propre et surmontée d'un toit pointu garni de lucarnes. C'est le père Duval qui l'a bâtie, il y a une vingtaine d'années, quand il est venu s'établir aux Bergeronnes après avoir vendu le demi-lot de terre qu'il possédait à la petite Rivière Saint-François, dans le comté de Charlevoix. Elle est bien à lui, cette maison, de même que la terre qui l'entoure...

Il a fait, durant dix ans, toutes les économies pour payer l'une et l'autre.

Il y a tout alentour de la bâtisse un jardin potager où il pousse des tourne-sols à côté des choux et des betteraves. Ce jardin-capharnaum est l'objet de toutes les sollicitudes de la mère Duval comme aussi de ses plus noirs soucis. Vingt fois le jour, en effet, il lui faut sortir et chasser, à coup de tout ce qui lui tombe sous la main, un bataillon de poules et de poulets, qui, après avoir traversé sans péril et partant sans gloire des clôtures obligeantes, viennent lâchement faire le sac des plate-bandes. Un énorme coq surtout est la bête noire de la mère Duval, bien que ce chanteclerc soit du plus brillant plumage. Aussi, il ne se passe pas de jour que la brave femme ne se promette de faire de cette tête de Turc à crête sanguignolente un ragoût pour le dimanche suivant.

Le rez-de-chaussée de la maison dont, du reste, tout l'intérieur n'a rien du Palais des Doges, se compose de deux pièces: la cuisine qui est aussi le salon, la salle de réception et la salle à manger, et la chambre des vieux qui renferme les garde-robes, le garde-manger, et, au besoin, le cellier. En haut, sous les combles, se

trouvent la chambre d'André et celle dite des étrangers.

Les murs et les cloisons de ces pièces sont tapissés de vieux journaux mais tout est de la plus engageante propreté. La grande horloge carrée, qui sert aussi de coffre de sureté, est solidement placée sur une tablette, au-dessus de la grande table de famille. A côté se détache en noir la croix de Tempérance; partout ailleurs s'étalent des lithographies des moins esthétiques: l'une de la Vierge à la Crèche, une autre du Roi Edouard VII et une troisième d'un chef politique du pays que l'on a découpée d'un grand journal illustré.

Pour l'heure, la mère Duval finit de laver son plancher et tout sent net dans la maison. Demain n'est pas dimanche mais c'est jour de fête quand même puisque Paul doit venir. Tout l'après-midi, les poules ont pu picorer tant qu'elles ont voulu les "carrés" du jardin; le futur "ragout" en a même profité pour déraciner une bonne douzaine de choux et toute une plate-bande d'oignons sans s'entendre menacer du plus léger coup de balai.

Les faucheurs vont bientôt rentrer...

Ils s'en revenaient, en effet, à travers les champs, assis tous deux, les pieds ballants, sur la charrette que traînaient à petits pas mesurés les bœufs roux.

Encore une rude journée finie!

Le soir descend, un beau soir dont les deux hommes peuvent distinguer, derrière eux, à l'horison de la prairie, les sourires mélancoliques... Quand ils

arrivèrent près du plateau où s'élève la maison, ils se trouvèrent en face de toute la beauté crépusculaire du jour. Les montagnes qui entourent l'horizon s'efforçaient de retenir le soleil en fuite, et sur leurs flancs, tr[illegible]it une brume bleuâtre. Tout le bord du ciel se teintait de couleurs charmantes qui, par d'heureuses gradations, passaient du violet à l'or... Au loin, à la lisière du bois, une vache meuglait vers la maison.

"André, tu soigneras bien les bœufs," recommanda le père Duval, quand la charrette se fut arrêtée devant les étables...

III

Le souper est servi sur la nappe de toile du pays. Dès que sonne la demie de sept heures, le père Duval s'installe à sa place, et, en deux minutes, avale sa part de soupe, une bonne soupe aux légumes telle que savent la faire si bien les menagères de la campagne. Il aurait bientôt fait d'engloutir sur la même mesure l'omelette au jambon qui sentait bon par toute la pièce, mais il s'arrêta quand la mère Duval fit remarquer avec douceur :

"Il est entendu que nous attendons Paul."

Et le père se résigna en jetant des regards attendris sur l'appétissante "catalogne."

Ce nouveau supplice de Tantale ne se prolongea pas heureusement outre mesure pour le faucheur affamé On frappa à la porte et un jeune homme entra qui se jeta aussitôt dans les bras de la mère Duval qui n'avait que le temps de s'écrier :

"Je le savais bien, moi, que c'était Paul !"

Le jeune homme alla presser les mains du père et d'André, puis l'on se mit à table.

Paul Duval venait de traverser les trois lieues de montagne qui séparent Tadoussac des Bergeronnes pour venir passer avec les siens la journee du lendemain.

Un drôle de maître d'école toutefois que ce Paul Duval ! C'est en vain que l'on eût cherché en lui quelque chose du type classique de l'instituteur des campagnes.

C'était un assez joli garçon de vingt-cinq ans, aux traits énergiques mais tempérés par une douceur inexprimable. Toute sa physionomie respirait la fierté et un peu aussi la mélancolie. Brun, les cheveux crépus, le nez fin et légèrement busqué, il promenait autour de lui deux prunelles ardentes, inexpertes aux ruses, et où l'âme à toute occasion, se trahissait. Sa figure méditative révélait dans la courbe du menton, le dessin des lèvres et la ride verticale qui commençait à se creuser entre les sourcils, une nature studieuse douée d'une calme vaillance. Une fine moustache brune accentuait la pâleur de son visage teinté par le hâle persistant qui disait les journées vécues dans la vibration du soleil.

Paul Duval, depuis deux ans, était instituteur dans le village de Tadoussac. Quand il avait quinze ans, son père avait voulu ajouter à tant d'autres sacrifices celui de le faire instruire; Paul, du reste, montrait de bonnes dispositions pour l'étude. On espérait en faire un prêtre; il se fit maître d'école.

Aimait-il sa profession ou son métier?

Il eut été difficile de l'affirmer. Ce que l'on pouvait dire, c'est qu'il était exact et docile. Son humble conception du devoir lui permettait d'affronter avec entrain les ennuis et les duretés de cette vie de pédagogue...

Mais les soirs de ses dures journées d'enseignement, il s'en allait errer sur les grèves du fleuve ou sous les sapins des bois environnants; là, on le voyait perdu en de longues songeries. Il n'était plus alors le maître d'école. Cependant, même en ces moments de solitude, de réflexion et de rêve, Paul Duval ne se plaignait pas. Mais trop prolongée, cette espèce d'isolement moral dans lequel il prenait plaisir à se condamner, lui pesait parmi la bruyante gaité des paysans qui l'entouraient. Alors, il n'était pas toujours heureux; il entretenait des pressentiments pour l'avenir.

Paul Duval était fils de cultivateur. Il était terrien par atavisme. Et ces rêveries persistantes, les yeux dans le vide, ces heures passées à regarder un paysan travailler dans son champ ou une scène quelconque de la vie agraire, ces promenades obstinées et si aimées, le long des chmps de blé mûr ou d'avoine blondissante, n'était-ce pas autant de manifestations de la nostalgie de la terre? Que ne pouvait-il donc alors aller joindre ses bras à ceux d'André, à ceux déjà affaiblis du père? Que ne sacrifiait-il un stupide préjugé pour y retourner, à cette pauvre vieille terre amie et si délaissée par ceux qui ont cru, un jour, en perdre l'amour?

Pauvre bonne terre canadienne, en certains endroits de notre province, elle n'a plus qu'à dormir au grand soleil du bon Dieu, tandis que les outils des champs se rouillent sous les appentis. Les bras manquent trop. L'église de certains villages devient trop

grande et, durant les cérémonies du dimanche, il y a parmi l'assistance des taches qui sont des bancs vides. On commence à rougir, chez nous, du titre d'habitant; on a honte d'être un homme qui habite "son" pays et dont on connait le père, la mère, le grand'père, et le bisaieul. L'on préfère se faire aventurier des grandes villes avec un passé ignoré, un avenir inquiétant, renoncer au bénéfice d'honneur et d'estime dont on peut jouir chez soi, pour aller chercher à la ville une place sans gloire, sans plaisir, pas toujours honorable. Que cette peur des soi-disants "intellectuels" sortis de nos maisons d'éducation, que cette peur de toucher aux mancherons de la charrue et de salir leurs mains blanchies par le frottement du papier, dans la terre humide des labours, en a fait de dévoyés et de ratés !...

Mais si Paul Duval s'ennuyait parfois de la terre dont il se trouvait comme banni, il arriva qu'il se mit à souffrir également de la nostalgie du monde, maladie d'autant plus dangereuse pour lui qu'il ne connaissait à peu près rien de son objet. Que savait-il, en effet, de ce monde que son instruction, si mince fut-elle, lui avait, croyait-il, rendu accessible ! A peine en avait-il entrevu quelques images à travers les fenêtres grillées de l'Ecole Normale de Québec où il avait fait ses études? Et, parce qu'il ne le connaissait pas complètement, il se mettait quelquefois à l'aimer follement et brûlait de s'y hasarder.

Et c'est ainsi qu'en ses heures désœuvrées, Paul Duval, l'instituteur de Tadoussac, était agité de ces deux alternatives. Il prenait comme une sorte d'âpre

plaisir à opposer les tranquilles recoins des campagnes qu'il connaissait à la fébrilité de l'autre vie qui surabonde et qu'il ignorait...

Et, entre les deux, son cœur n'avait encore osé choisir.

N'ayant pu apprendre, durant ses études, l'énergie nécessaire à la lutte, Paul restait encore l'écolier sujet aux impressions singulières et vives, capable seulement de s'émouvoir devant ce qui manifeste un aspect, mais n'ayant que des notions imparfaites sur les choses pratiques; resté naïf, il ignorait tout de la vie, sauf ce qu'il en souffrait sans cause précise...

"Devinez ce qui m'arrive!" fit tout à coup Paul, après avoir mangé, quelques instants, en silence.

—Une bonne nouvelle? demanda le père.

—Très bonne; Monsieur l'inspecteur vient de me faire savoir que l'inspection de mes élèves ayant été satisfaisante aux derniers examens, mon traitement sera porté à deux cents piastres, l'année prochaine.

—Diable ! fit le père, en avalant coup sur coup deux gorgées de thé chaud.

—Voilà où mène le travail, ajouta sentencieusement la mère.

Elle couvait du regard son fils aîné, ce fils dont elle était fière ce qui lisait dans de gros livres. C'était son préféré, son gâté, celui-là. Elle ne s'en cachait pas, d'ailleurs, et elle ne voyait aucun mal à cette préférence. Il est vrai que de temps en temps, son Paul subissait les railleries de la famille et des voisins;

qu'on lui reprochait d'avoir voulu être un "monsieur", mais si cela lui faisait plaisir, à lui, d'apprendre à lire et à écrire aux autres !...

Quand on eut mangé le dessert, une assiettée de framboises avec du lait et du sucre, André et son père, fatigués du travail de la journée, allèrent se coucher, après avoir recommandé à la mère de les réveiller, le lendemain, à quatre heures. Bientôt, on entendit les ronflements sonores des deux hommes.

Alors Paul, baissant la voix, demanda à sa mère si elle voulait rester seule, un instant, à la maison.

"Ah ! je comprends, tu veux aller dire bonsoir à Jeanne?"

—Vous avez déviné, mère.

—Tu l'aimes donc toujours, la petite?

—Oui, et j'espère bien l'épouser, l'an prochain, puisque je serai plus riche.

Il s'était levé et, après avoir embrassé sa mère, il était parti, sous les étoiles, pour aller souhaiter le bonsoir à Jeanne Thérien...

———

IV

Tout monotone qu'il soit, le chant des grenouilles n'est pas désagréable.

Il ajoute à la profonde mélancolie des soirs à la campagne; il en complète la tranquillité et fait espérer dans le beau temps du lendemain... Il y a des coassements timides, des sortes de ricanements vite étouffés dans les glous-glous, des cris rauques et plaintifs, roulés ou coupés selon le rythme de la musique américaine, ou prolongés, et, peu à peu, à mesure que s'avance la nuit, la cacophonie de la brunante s'harmonise en longues salves sonores. Et, dans l'ombre, les reflets mordorés des étangs et des marais semblent le nickel de vastes boîtes à musique détraquées... puis il y a tout à coup comme un point d'orgue qui marque le lever de la pleine lune derrière les montagnes, et l'on entend une seule note comme parlée à voix basse, vite articulée; ou bien, l'on dirait, sous nos pas, comme un ramage, une bordure délicate. Est-ce loin, est-ce proche? On ne sait. C'est un prélude car, comme sous le coup de baguette d'un chef d'orchestre invisible, le concert reprend de plus bel, dans la nuit, lent, cadencé, comme un chant de litanies...

Paul Duval filait droit devant lui, dans la mélancolie de ce beau soir, l'oreille remplie de la musique

des batraciens. Il avait le cœur en joie et il se rappelait avec délice le jour où il avait connu Jeanne.

Ils s'étaient rencontrés, pour la première fois, pendant une soirée chez le marguillier Pierre Bernier. C'était pendant les dernières vacances de Paul.

Quelques jours après, ils se virent à la rivière, près du pont. Paul menait boire le cheval d'André et Jeanne allait puiser de l'eau pour laver le linge. C'était jour de lessive. Paul, désireux d'éviter une fatigue à la jeune fille, voulut tirer les seaux de la rivière; mais la gentille laveuse résista plaisamment; Paul insista. Leurs mains rudes se heurtèrent et leurs visages se touchèrent presque. Ravis, ils tressaillirent d'une ivresse profonde...

Le cheval, indiscret, leva sa grosse tête et, les naseaux trempés de gouttelettes brillantes, contempla les amoureux de ses gros yeux brillants.

Jeanne avait cédé et, pendant que le jeune homme se penchait sur l'eau pour tirer les seaux, elle demanda, rougissante :

"Vous vous souvenez de la veillée chez Pierre Bernier?"

—Oh, oui ! s'était contenté de répondre Paul, timide, et qui faisait trembler les seaux au bout de ses bras.

Et ce fut tout, Paul ne se souvenait plus d'autre chose. Si, une troupe de petits oiseaux passa au-dessus d'eux en gazouillant. Le cheval leva la tête encore une fois en faisant un grand bruit d'eau dans sa gueule embarrassée du mors. Alors, Paul avait

saisi la bête par la bride et s'était éloigné comme soulagé d'une grande douleur, laissant Jeanne seule dans ce petit coin d'espace où avaient frémi deux paroles d'amour.

Ils se revirent ensuite souvent et ils s'aimèrent.

De longs mois après, quand Paul eut fini ses études, et qu'il eut été chargé d'instruire les vingt-cinq gamins et gamines qui barbottaient sur les grèves de Tadoussac, il avait embrassé Jeanne en lui faisant jurer d'être, un jour, sa femme. La jeune fille n'avait pas hésité à donner son serment au "monsieur" qu'était devenu Paul Duval. Lui et elle, depuis ce moment, avaient senti de jour en jour grandir leur amour. Quand Jeanne se trouvait en la présence du jeune homme, la pauvre petite avait la certitude d'avoir donné son cœur à un héros, à un être mystérieux.

Et c'est à la naissance de cet amour, à ses naïfs développements que le jeune magister songeait pendant qu'il cheminait, alerte et guilleret, dans la mélancolie de ce beau soir, l'oreille remplie de la musique des batraciens...

Pour arriver plus vite,il avait pris à travers champs; l'air sentait le foin coupé et les grenouilles continuaient de psalmodier leurs litanies.

Jeanne était l'unique enfant de Jean Thérien, menuisier du village, pauvre homme resté veuf alors que Jeanne n'était que fillette, et il n'avait que ses deux bras et ses outils pour toutes ressources. Jeanne faisait quelques travaux de couture et l'on vivait bien.

La jeune fille de Jean Thérien était brune et grande; elle avait les joues rouges et les bras hardis. Son père l'aimait orgueilleusement. Il en était fier, quand il la voyait, alerte et joyeuse, parcourant la maison, rangeant les meubles, soufflant le feu, balayant, époussetant, toute au plaisir du ménage. Alors, elle lui rappelait la défunte et des larmes venaient au fonds de ses yeux, comme au soir doré de printemps où elle trépassa...

La maison du menuisier était bâtie à l'autre bout du village. Quand Paul y arriva, les fenêtres étaient faiblement éclairées. Doucement, il entrebailla la porte.

"C'est moi, Jeanne," fit-il avec douceur.

Jeanne était seule, occupée à un travail de couture. La vue de son héros lui arracha un léger cri de surprise. Elle rougit tant qu'elle put, mais n'en alla pas moins ouvrir la porte toute grande à son fiancé.

"Tu ne m'attendais pas, hein?" fit celui-ci en pénétrant dans la pièce.

—J'ai compté vingt-six longs jours sans te voir, murmura-t-elle. C'est trop.

Paul regarda autour de lui.

"Ton père est couché?"

—Non, il est allé chez le grand Joe pour s'entendre avec lui au sujet d'une laiterie à construire.

—Cela tombe bien; j'ai quelque chose de sérieux à te dire.

Jeanne reprit son aiguille et rougit de nouveau. Paul s'était approché. Il dévorait des yeux la jeune

fille et découvrait en elle mille perfections nouvelles.

"Ecoute bien, petite amie, et regarde-moi en face. Mon travail, mon application et un tas de choses qu'il serait trop long de t'énumerer font que je suis de plus en plus content de mon sort. A moins d'une malchance, dans un an nous serons mariés."

Pour la troisième fois, Jeanne rougit, mais, se remettant bien vite, ce fut de sa part une cascade de questions et de confidences; un flot de petits riens, délices des amoureux, suivit la déclaration de Paul et le tout se termina par :

"Tu verras, Paul, quand je serai ta femme quel beau ménage nous ferons !"

—Voici ton père, dit Paul tout-à-coup, demande-lui la permission de m'accompagner jusqu'à l'église

Le menuisier eut un geste de surprise en voyant Paul. Les deux hommes se serrèrent cordialement les mains.

"On me demande souvent de tes nouvelles," dit Jean Thérien, "mais j'en donne comme je peux; on ne te voit jamais... A propos, viens donc, un dimanche soir, manger avec nous un saumon à la sauce blanche. La cuisinière du curé a donné à Jeanne une recette dont tu me diras des nouvelles."

Et le brave homme fit claquer sa langue joyeusement.

Jeanne sourit, puis, prenant le bras de Paul :

"Tu permets, père... puisqu'il doit revenir?"

Et ils s'en allèrent tous deux, sous l'illumination diamantée du ciel, leurs cœurs battant à l'unisson.

Qu'il faisait une nuit douce ! Le village dormait indolent et, le long du chemin, les arbres dansaient à la lune. Les grenouilles, pour l'instant, fatiguées sans doute, semblaient pleurer maintenant et leurs pleurs tombaient flutées, goutte à goutte, comme une harmonie plus précise, dans le silence. Un chien jappait à l'autre bout du village et un autre lui répondait d'une ferme, près de la rivière. A la lisière du bois, une vache meugla. Les trèfles, le long des fossés du chemin, embaumaient tant qu'ils pouvaient.

Bien des fois les deux jeunes gens avaient admiré la splendeur des nuits saguenayennes, jamais ils ne l'avaient sentie comme ce soir-là; le souffle des Laurentides avaient souvent caressé leur front, ils ne l'avaient jamais trouvé si vivifiant et si pur. Jeanne était heureuse et son âme flottait toute entière dans un songe imprécis et délicieux. Et il y avait de tout dans ce rève: des fleurs, des chants et des oiseaux; quelque chose qui embaumait et qui chantait à la fois, comme au bord de la r[illegible].

La conversation se rompait. Il y avait dans ces deux jeunes cœurs quelque chose d'inconnu, de grand, de pur, qui les emplissait d'un trouble délicieux. C'était l'amour plus embaumé que les trèfles, plus gazouillant que l'oiseau qui venait d'égréner un tremolo plein de sommeil dans le jardin d'à côté, et qui était celui du presbytère.

On était à l'église.

"Jeanne, quand tu seras ma femme, n'est-ce pas que nous nous aimerons bien?" murmura Paul.

La jeune fille était calme, pleine d'assurance et d'espoir. Elle répondit:

"Oui,... et toute la vie."

V

Voici longtemps déjà que le dernier entêté du village a renoncé de battre son grain au "fléau" et, durant les jours d'hiver, en passant devant les granges, l'on n'entend plus le bruit régulier du lourd battant de bois sur le pavé durci de l'aire. L'outillage du labeur agricole a été modernisé. Chez nous, jusques dans les plus humbles paroisses de colonisation, loin des grandes villes et des gros villages où passent les nouveautés de l'industrie, l'on voit de ces machines qui remplacent ou tout au moins simplifient l'effort de l'homme et, plus promptement que lui, accomplissent sa besogne rurale. Et, ce n'est plus simplement la "batteuse" qui s'est fait accepter dans la plus humble ferme; les plus décidés des routiniers ont adopté la "moisonneuse", la "faucheuse", la "faneuse", la "lieuse" et le rateau "à cheval" tous nouveaux venus qui ont acquis vite leurs droits de paysannerie. Leur activité habile et leur preste régularité ont remplacé le mouvement cadencé des faucheurs"à la petite faulx" ou celui des garçons et des filles qui coupent "à la faucille".

Tout cela a transformé la physionomie de la ferme et l'aspect des travaux rustiques.

Elle est transformée également la pittoresque

apparence de nos vieux petits villages canadiens. Le progrès s'est refusé à entretenir plus longtemps leur caducité. Les maisons ont perdu leur chapeau de "bardeaux de cèdre" couvert de mousse verte, craquelé et bruni par les pluies de l'été et par le soleil, et les chantepleures des aqueducs municipaux ont fait remiser dans les vieux hangars les margelles et les "brinballes" des vieux puits dont quelquefois encore on aperçoit les pierres disjointes des socles antiques...

A l'époque de Paul Duval, qui n'est pas, du reste, très éloignée de nous, les conservateurs des vieilles choses du passé auraient été ravis de découvrir, blotti dans les rochers des bouches saguenayennes, comme un village d'estampe ancienne.

C'était le vieux Tadoussac.

La sensibilité des curieux aurait singulièrement bénéficié des circonstances anciennes ou récentes qui avaient permis à ce village d'échapper aux avatars normaux qu'ont subis, sous le fouet du progrès, ses semblables, les villages égrenés sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent...

Mais, depuis, l'inévitable est venu pour Tadoussac aussi et le temps, de ses doigts impitoyables, en modifiant la physionomie des êtres et des choses, a changé le visage du vieux bourg saguenayen.

Par la puissance subtile des mots essayons du moins de fixer un pâle reflet de sa beauté touchante d'antan.

C'est une après-midi de fin de juillet. Toutes les maisons dorment sous l'ardent soleil et, derrière les rideaux rouges des fenêtres, on dirait que les habitants se sont enfermés jalousement dans la fraîcheur des pièces, se cachant aux ardeurs du dehors. Ces maisons sont basses et avenantes, crépies d'un lait de chaux, jaunies et craquelées comme des fruits mûrs. Des branches d'arbres ornent avec coquetterie leur face qui regarde la mer qu'elle domine de toute la hauteur de la falaise. Elles sont, chacune, percées d'une porte et, régulièrement, de deux fenêtres ornées de rideaux aux couleurs criardes et qui les trouent avec symétrie. Les seuils sont usés et les cheminées penchent légèrement à droite comme si le vent les eût insensiblement poussées à chaque rafale qui vient du large. Devant chaque résidence, un minuscule parterre piqué de quelques roses, de giroflées et de beaucoup de géraniums et de liserons des champs au calice blanc, est séparé du chemin par une clôture disjointe. Ces maisons ont l'air de contenir le bonheur et l'on détourne la tête, quand on les a dépassées, pour les regarder encore.

Et tout ce village de vieilles maisons est comme ramassé dans un repli des flancs rudes des Laurentides, sur un haut plateau qui surplombe les gorges du Saguenay. Ce plateau a sa base sur une grève rocailleuse, du côté du fleuve, et de l'autre, sur une plage de sable fin. Du haut de la falaise, on aperçoit et le fleuve et les bouches du Saguenay. A la rencontre des deux immenses courants, la vague ne fait point

de caresses au rivage; par bonds brusques elle s'écrase lourdement sur le sable assombri jusqu'au pied de la dune qui lui oppose une barrière. Plus loin, la mer est verte; ça et là, au large, des crêtes écument sur des récifs, plus particulièrement près de l'Ile Rouge, autour des Ilets-aux-Morts et à l'extrémité des terres plates de l'Ile-aux-Lièvres; sur les rochers de la Pointe-Saint-Mathieu, la mer déferle avec rage. Au contraire, plus à droite, où la vue plonge dans l'entrée du Saguenay, le flot est noir à force d'être tranquille ; il vient mourir au fond d'une anse de sable fin, d'un oval parfait, aux lignes d'autant plus douces que la falaise qui l'entoure semble taillée à coups d'une hache gigantesque.

Aujourd'hui, répétons-le, cet ensemble charmant composé par le temps et le hasard n'a pas été complètement soustrait à l'action du tourisme et du progrès, l'un étant venu y apporter ses restaurations outrageantes et l'autre son modernisme. Mais tous deux semblent avoir montré de la bonne volonté à sauver ça et là quelques vestiges du passé. Si le luxe moderne a détruit la poésie des grèves de Tadoussac par la construction d'un hôtel très laid de style, l'amour du bibelot, ou si l'on veut, le Démon du Musée qui possède les touristes, a forcé les Vandales de la Nature à conserver intacte la vieille petite "chapelle des Sauvages", vénérable relique du passé, monument autrement plus précieux que tous les "Tadoussac's Hotels" du monde, et qui conserve dans son petit

clocher assez de la poésie des choses anciennes pour en imprégner tout le village.

Car elle est là toujours, depuis 1747, surmontant la dune escarpée qui domine la baie, la primitive église



Les Vandales de la Nature ont conservé intacte la vieille petite chapelle de Tadoussac....

des peuplades indiennes du "Royaume de Saguenay" Son minuscule clocher pointu, à l'époque de Paul Duval, servait encore de phare aux marins du Saguenay. Sans doute, les pièces de cèdre qui forment sa charpente ne sont plus celles qu'équarrissait, au mois de mars, 1747, le charpentier Blanchard; les restau-

rations font si souvent leur œuvre de... destruction dans la longueur de deux siècles !... Chaque année, le matin du 28 août, la petite cloche d'airain de la chapelle, vieille d'un siècle de plus que cette dernière, égrène sur les flots, dans le bassin des plaines et jusqu'au sommet des pics une pluie légère de notes sonores; c'est un pépiement d'oiseau ensommeillé. Mais si léger qu'il soit, le son matutinal réveille les échos de trois siècles de glorieuses missions, et à cette sonnerie cristalline d'un temps si vieux, toute la nature saguenayenne est sensible: les flots du Saguenay descendent moins vite vers le fleuve qui, lui-même, gronde moins fort, aux pieds des falaises: la brise du large souffle plus doucement et tous les arbres qui dégringolent des pics laurentiens assourdissent leur monotone bruisement...

Or donc, cette ardente après-midi de fin de juillet, Paul Duval, arrivé, la veille, des Bergeronnes, se livrait à ses rèveries habituelles sous l'ombre des arbres du plateau que l'on appelle aujourd'hui pompeusement le "Parc de Tadoussac". Toute la baie s'irradiait de feux ardents...

Suave vision des choses du passé !... Comme elle était belle sous cet ardent soleil d'été, la petite baie dont les eaux avaient porté tour à tour les nefs de Cartier, les gallions de Pont Gravé, de Chauvin et de Champlain, les barques légères des Basques, les canots d'écorce des indiens !... D'ici sont partis pour les rivages lointains de la Baie d'Hudson ces sublimes

et éternels voyageurs missionnaires : Dablon, DeQuen, Albanel et tant d'autres dont la petite baie aux eaux bleues pourrait nous raconter l'héroïque odyssée ; ici, se sont succédés, même confondus, les marchands avides de gains, les traiteurs aventureux, les chasseurs infatigables, les sauvages de contrées inconnues, depuis les Micmacs du Golfe, les Montagnais et les Papinachois du Nord, jusqu'aux Abénaquis du Sud; ici, fut le premier poste du Canada, le plus fréquenté, le plus riche; le débouché naturel d'un vaste pays de chasse et de pêche; le premier port où pouvaient ancrer tous les vaisseaux du monde; ici, enfin, a rayonné pendant plus de deux siècles, la grande œuvre civilisatrice de nos aïeux... Tadoussac, Hochelaga, Stadacona ! trois grands noms dans notre histoire. Les deux derniers bourgs sont devenus les deux plus belles villes du Dominion; seul Tadoussac est resté à peu près ce qu'il était: un pauvre village avec tout autour des précipices et des montagnes !...

"Un pauvre village !..." murmura soudain Paul Duval sortant d'une rêverie qui l'avait, pendant quelques instants, porté trois siècles en arrière. "Hochelaga, Stadacona!" continua-t-il, les yeux devenus brillants, "deux belles et grandes villes: Québec et Montréal !... Il doit faire bon vivre là plutôt qu'ici, parmi les morts, les flots tourmentés et les rochers !...

Mais le souffle très doux de la brise du large vint jouer dans les cheveux de l'instituteur, un parfum âcre de la résine des sapins du plateau lui monta à la gorge et le cri joyeux d'un enfant, du côté du village,

chassèrent de son esprit une subite et folle pensée à laquelle, du reste, il n'avait pas osé s'arrêter... Le souvenir de Jeanne, la douce fiancée des Bergeronnes, acheva de remplir son âme, un instant assombrie, d'une émotion délicieuse.

"Non," se dit-il, en embrassant d'un long regard, et le fleuve et la baie et les monts," non, il vaut mieux rester ici... parmi les vieux souvenirs... parmi les morts."

Et comme il retournait vers le village, il réalisa tout-à-coup que son esprit irréfléchi, traversé de ces mélancolies vagues où se mêlaient tant de désirs d'inconnu, serait peut-être plus tard, secoué d'orages subits...

Quand Paul rentra au village, les dernières lueurs du couchant teintaient de rose la maison de la mère Thibault.

La mère Thibault tenait maison de pension à Tadoussac et, pour la minute, Paul était son seul pensionnaire; aussi, l'entourait-elle de tous les petits soins d'une mère. Sa maison était voisine de l'école. Dans le pays, la mère Thibault passait, peut-être non sans raison, pour le seul cordon-bleu digne de ce nom, et les ragoûts de mouton aux tomates étaient une spécialité de la maison qui avait une réputation sur toute la côte. La mère Thibault se faisait fort, comme dans toutes les hôtelleries de cette nature, de servir les repas à toutes les heures; mais la vérité nous oblige de dire qu'elle ne les servait qu'aux heures ordinaires, très régulièrement, et le malheureux retardataire courait toutes les chances du monde de

passer "sous la table". La mère Thibault était en outre l'opulente propriétaire d'un "magasin" où elle vendait de tout: quincaillerie, épicerie, tabac, bonbons, "à la cent", et surtout, autre spécialité de la maison, petite bière d'épinette à un sou le verre.

Paul Duval, qui avait fait retarder le souper de cinq bonnes minutes, eut d'abord à affronter les grises mines et quelques regards féroces de madame Thibault, mais, ce soir-là, la "crise" ne dura pas. Quand il se mit à table, on eut dit que les rayons du soleil maintenant couché, s'étaient tous logés dans les yeux de maman Thibault. La conversation s'engagea vite et elle roula, comme le matin, sur le voyage de Paul aux Bergeronnes. Mais entre la poire et le fromage, ce qui est une façon de parler car il n'y avait sur la table pas plus de poire que de fromage, mais seulement un plat de la première spécialité de la maison, la mère Thibault demanda mystérieusement à Paul s'il savait la nouvelle.

"Quelle nouvelle?... Mais non, mère Thibault, je ne connais pas la nouvelle...

—Eh ! bien, la Villa des B... tout près du parc... elle est vendue depuis hier; le nouveau propriétaire est un monsieur... un monsieur... n'importe! j'ai mangé le nom. En tous cas, c'est un homme très riche de Montréal.

—Ah ! on a vendu la Villa des B !...

Et ce fut tout de la part de Paul. Assurément cela ne lui faisait ni chaud ni froid que l'on eût vendu la Villa des B... à un homme très riche, de Montréal.

La mère Thibault parut désappointée du peu d'effet de "la nouvelle"...

Le lendemain matin, Paul reprit sa classe. Ses élèves avaient eu congé la veille, et l'inspecteur qui allait venir dans quinze jours!... Le jeune magister s'accusa de négligence et se remit au travail avec une grande ardeur. Parce qu'il aimait Jeanne Thérien, il n'avait pas le droit de compromettre son avenir dans la carrière rude mais fière qu'il s'était choisie. Il fallait donc vite reprendre le temps perdu.

Paul tint parole.

Quinze jours après, quand l'inspecteur arriva pour les examens de fin d'année, il fut satisfait. Il consentit même à reconnaître qu'il y avait eu progrès depuis la "dernière fois". Ce jour-là, inspecteur, instituteur et commissaires d'école prirent le dîner chez le curé. Là encore on félicita le fils de Pierre Duval qui, grâce à son travail, avait si haut élevé le niveau de l'instruction parmi la marmaille tadoussacienne.

Et, ce soir-là, Paul Duval, avant de s'endormir, se promit de redoubler d'ardeur et de zèle après les vacances, afin de tenir la parole qu'il avait solennellement donnée à Jeanne, un soir, devant l'église des Bergeronnes, sous les étoiles...

VI

Les vacances furent pour Paul et pour Jeanne une délicieuse occasion d'affermir leur amour. Tous deux maintenant s'aimaient sans réserve, selon cette attraction mystérieuse des âmes simples qui se rapprochent parcequ'elles communient dans des aspirations pareilles; ils s'aimaient aussi pour des raisons vagues que leur cœur, du reste, se refusait à analyser. Cet amour-là ne meurt pas: ses racines ont poussé dans de la bonne terre.

Un mois durant Paul et Jeanne se virent chaque jour, soit chez le menuisier, soit sur la route de l'église dont ils avaient fait maintenant leur lieu de promenade favori, ou encore, les chaudes après-midi, près des saûles, au bord de la rivière qui avait reçu dans ses frissons leurs premières paroles d'amour.

Tant et si bien que le mariage des deux jeunes gens fut décidé pour les vacances prochaines.

Pendant ce temps, plusieurs fois, Paul s'était pris à aimer ardemment la besogne des champs et il avait aidé son père et André aux travaux de la moisson d'août...

Alors, un espoir s'était levé dans le cœur du vieux Jacques Duvaï. Quand il serait marié, se disait-il, Paul allait peut-être revenir aux Bergeronnes. Ce serait

deux bras de plus pour la terre. A cette pensée, Jacques Duval se réjouissait dans son cœur: alors, le soleil, les arbres, le grain qui était tout jaune autour de lui, avaient une grande force persuasive qui entrait en lui librement... Il faisait bon vivre pour le vieux père Duval. Il se sentait solide, au seuil d'une verte vieillesse, et il cueillait sa joie sans encombrer son âme de prévisions chagrines. Quand, les matins de moisson, il s'en allait par les rectangles alternativement verts et jaunes de ses champs, il semblait, en effet, très heure, le père Duval. Autour de lui, les grains dans l'or leur maturité, bons à couper, se balançaient en houles ; le blé était mûr pour le pain futur, pour la force et l'activité de sa race; la campagne embaumait la grasse verdure... Et le père Jacques se sent ingambe et fort, à cette heure matinale ; tantôt, il tire de larges bouffées de sa pipe courte, noire et juteuse ; tantôt il aspire le frais, le " salin des champs"... Il pense à ses deux fils, à Paul surtout qu'il voit maintenant tous les jours prendre part aux travaux de la moisson, à mesure que croît son amour pour Jeanne Thérien; et il sourit, le Père Duval, et cent rides rayonnent de ses paupières, de ses lèvres, des ailes de son nez solide, et se croisent, au hasard, sur sa face parcheminée que les soleils d'été et les pluies de l'automne ont comme recuite.

De son côté, André, qui devinait les pensées du père et qui commençait à croire sérieusement au prochain retour de Paul à la terre, était content aussi; il avait perdu de sa froideur pour Paul. Il ne serait

plus triste maintenant quand, au trécarre, il entendrait ou les Mercier, ou les Bergeron, ou les Gendron, enfin, les voisins, envieux et jaloux, lui crier : "Hé là, André, pas encore à vendre, la terre du père ?..." Non, assurément, avec deux bons bras de plus pour la remuer, elle ne sera jamais à vendre, la terre du père !...

L'hiver passa.

Le jeune maître d'école de Tadoussac avait travaillé ferme depuis l'automne et il constatait avec fierté que ses élèves avaient fait des progrès remarquables. Plusieurs fois, durant l'hiver, l était retourné, les dimanches, aux Bergeronnes; il avait revu Jeanne et avait bien hâte aux vacances prochaines.

Puis le printemps reparut.

Qui sait, dans quelques mois, Paul Duval allait peut-être dire adieux à sa rude vie de pédagogue. Et là-bas, de l'autre côté des montagnes, on tuerait le veau gras pour les noces et pour fêter le retour à la vieille terre paternelle, du fils prodigue qui l'avait, un instant délaissée....

Un matin, comme Paul Duval, qui allait bientôt commencer sa classe, se tenait debout, appuyé à son pupitre en attendant la rentrée de ses élèves, il vit apparaître à la porte la figure réjouie de la mère Thibault.

"Hé ! monsieur Paul, préparez-vous, voici ces "messieurs et dames" qui viennent vous voir !...

—Quels messieurs et quelles dames? demanda le maître d'école visiblement contrarié.

—Mais, vous le savez bien; ceux qui ont acheté la villa des B...

—Ah ! je ne savais pas... Mais que peuvent-ils bien me vouloir?

—Chut !... les voici.

Et la mère Thibault se rangea cérémonieusement du côté de la porte, ne sachant trop si elle allait rester là.

Un peu timidement, une jeune fille, grande et blonde comme les blés du père Jacques Duval, pénétra dans la pièce, suivie de deux hommes qui saluèrent courtoisement au passage la mère Thibault dont la face devint aussi rouge que les tomates dont elle allait assaisonner le ragoût du midi. Des deux hommes, l'un était un vieillard, sec, élégant, distingué; l'autre un jeune homme au regard ironique et gouailleur, aux lèvres pincées sous une fine moustache frisée au petit fer, et porteur d'un binocle...

Le vieux monsieur se présenta à Paul comme le nouveau propriétaire de la Villa des B... John Harold Davis, de Montréal; il était accompagné de sa fille, Blanche, et d'un ami de la famille, Gaston Vandry. Quand il eut donné ces détails, le vieillard s'assura pour la forme s'il était en présence du maître d'école de Tadoussac. Paul salua avec aisance et répondit dans l'affirmative.

"Vous pardonnerez notre indiscrétion," dit M. Davis, en s'inclinant à son tour, "mais on nous a dit de fort bonnes choses sur votre compte... On nous a assuré, surtout, que vous connaissiez bien cette

belle région que nous allons habiter pendant quelques mois, ses points historiques dont vous connaissez les légendes et aussi l'histoire. La renommée du "far famed Saguenay" continuat-il, "nous est parvenue depuis longtemps du reste, et, puisque nous l'habitons maintenant, il est juste que nous en connaissions et l'histoire et les merveilles."

La jeune fille, revenue de sa première hésitation, regardait à présent le maître d'école qui à son tour fut pris de timidité. Blanche Davis était jolie sous son grand chapeau à plumes; de sa main droite finement gantée elle balançait une ombrelle de soie bleu, M. Vandry, lui, s'amusait à tracer avec le bout de sa canne, sur le parquet de la salle, des figures de géométrie assez compliquées, ce qui, du reste, était naturel à côté du tableau noir. Quand à la mère Thibault, elle s'était discrètement retirée...

"Je vous remercie, monsieur," dit Paul en s'inclinant, "d'avoir accordé tant de confiance en la science d'un pauvre maître d'école de campagne. Je suis à votre disposition. Veuillez croire que l'intérêt que vous portez à la contrée que j'habite m'est particulièrement sensible... Nous aimons déjà ceux qui trouvent dignes d'intérêt nos montagnes saguenayennes, notre sombre rivière et nos légendes et notre histoire. Car notre histoire, nos légendes, nos montagnes et notre rivière aux "eaux profondes" sont belles entre toutes; voyez-vous, elles ont déjà de l'attrait pour ceux même qui ne les connaissent pas encore."

Et le jeune magister, simplement, d'abord, comme s'il eut expliqué à ses élèves quelques innocents problèmes, puis, s'enflammant peu à peu, à mesure qu'il parlait, continua :

"C'est que monsieur, on est revenu depuis longtemps des terreurs peut-être légitimes, en tous cas exagérées, qu'inspiraient cette rivière Saguenay et ses décors étranges d'abimes, de rochers et de montagnes. On a appelé le Saguenay, la "Rivière de la Mort". et, pourtant, c'est le fleuve de la vie: regardez ces montagnes toutes couvertes de bouleaux et de sapins; c'est la vie végétale dans toute sa luxuriante richesse; jusqu'au fond du fleuve où fourmille les espèces itchtiques, dont raffolent tous les sportmen, comme au plus épais fourrés des forêts où les bêtes cachent jalousement à la cupidité des chasseurs de royales fourrures, c'est la vie... Trop longtemps, on a fait de notre rivière un monstre qui dévorait les marins assez audacieux pour s'aventurer dans ses griffes... Les bourrasques qui sortent des gorges du Saguenay sont violentes mais elles durent peu ; elles font moins de mal que ces coups de vent mauvais du Saint-Laurent, qui passe là, et dont pourtant on n'a jamais cessé de vanter et la beauté et la bonté !... On a dit notre Saguenay parsemé de tourbillons dangereux, de remous qui couvraient des abîmes sans fond; on a parlé de ses pointes battues d'ouragans violents; de ses anses peuplées de monstres; de ses bords escarpés où l'herbe et les arbres avaient peur de pousser comme s'ils fussent maudits; de ses flots noirs et laids, éléments sournois

qui ne faisaient jamais de caresses à la rive... calomnies, tout cela! Notre fleuve est doux et bon et il n'a pas de traîtrises... Et il est beau. Vous verrez que ses falaises, où, en quelque saison de l'année que ce soit, la nature semble avoir fait son studio favori, présentent toujours un aspect qui ravit : que ce soit par les ardents soleils d'août, quand elles fatiguent les yeux à force d'être vertes... alors, les flots ont mille chatoiement et ils rayonnent comme de l'or; que ce soit par les claires journées d'automne, où l'on peut admirer davantage ses rouges manteaux, ses tapis d'or brulé et ses lagunes éclatantes et mélancoliques de feuilles finissantes,... alors, les flots sont plus doux et plus bleus encore, ou enfin, que ce soit par les terribles tourmentes d'hiver, quand les sapins sont si lourds de neige que l'on croit qu'ils vont faire crouler la falaise à chaque rafale et que les bouleaux gelés craquent avec sonorité en élevant leurs grands bras maigres au-dessus de la poudrerie qui rase les autres cîmes... alors, les flots emprisonnés sous la glace épaisse coulent tristes et sombres, mais fiers quand même... Ah ! vous l'aimerez bien, notre Saguenay...

"Vous aimerez aussi son histoire et ses légendes" continua Paul, en s'enflammant davantage...

Le jeune homme ne s'adressait plus maintenant au père de Blanche Davis. Par un mouvement du cœur, qu'il lui eût été bien difficile d'expliquer, il ne voyait plus devant ses yeux qu'une couronne de cheveux d'or encadrant un joli visage intéressé. Et c'est au joli visage qu'il s'adressait à présent :

"Nous nous rendrons un jour, mademoiselle," continua-t-il, "là-bas, au fond des gorges profondes de mon Saguenay, et nous arriverons devant un grand cap si haut qu'à le regarder vous tremblerez du troublant vertige; c'est le Cap Trinité et je vous conterai sa légende... Non loin d'ici, vers le fleuve, voyez-vous cette pointe bleue dégarnie et au-dessus de laquelle volent de grands oiseaux? C'est la Pointe-aux-Alouettes; et là, ce n'est plus de la légende, c'est de l'histoire et je vous en ferai la leçon comme à mes grands élèves de la première classe... Enfin, la petite chapelle dont vous apercevez d'ici la croix fine du clocheton, elle a aussi son histoire et sa légende; je vous dirai l'une et l'autre."

Mais Paul s'aperçut subitement qu'il avait devant lui d'autres personnes que la jeune fille aux cheveux d'or; il rougit légèrement, encore sous le coup de la double émotion causée, d'une part, par l'évocation de l'histoire de son Saguenay et, d'autre part, par l'apparition, dans sa pauvre salle, d'une couronne de cheveux blonds, il se tourna vers M. Davis et conclut :

"Merci, monsieur de vouloir connaître notre pays pour l'aimer plus ensuite.

Les visiteurs se préparaient à se retirer.

"Alors, monsieur, c'est entendu," ne put s'empêcher de dire la jeune fille, "vous serez notre guide et aussi notre professeur d'histoire... Il faut nous pardonner; voyez-vous, nous sommes de pauvres

citadins en quête de soleil, de grand air et de curiosités...

Les trois visiteurs sortirent en disant au revoir à Paul. En ce moment, les yeux du jeune instituteur rencontrèrent le regard profond de Blanche Davis...

VII

John Harold Davis était le fils d'un ancien commerçant immigré d'Ecosse au Canada. Il était né à Montréal où il avait toujours demeuré. Il avait hérité du commerce de son père après la mort de celui-ci. Depuis plusieurs années, grâce à son énergie, à son travail et au sens des affaires qu'il possédait comme tout les hommes de sa race, il se trouvait à la tête de l'une des plus importantes maisons de soieries du Canada.

Un moment, comme tant d'autres en notre pays, il avait hasardé sa barque sur la mer houleuse de la politique; les vents lui furent contraires. Il prévint le naufrage et retourna au rivage où la fortune continua de lui accorder ses faveurs, peut-être pour le récompenser de son énergie à repousser les tentations de l'enjoleuse déesse de la politique. Enfin, le mariage qu'il avait contracté avec la fille d'un riche industriel d'Ottawa ne fut pas de nature à tarir le Pactole qui coulait si favorablement de son côté.

Un seul enfant leur était né; c'était la pétulente Blanche, aujourd'hui heureuse de ses vingt-et-un printemps, toute entière à ses rêves dorés de jeune fille riche, fière de l'éclat d'une beauté qui rayonnait dans

tout Montréal. Blanche Davis, en effet, à cause de sa beauté, à cause de la fortune de son père, donnait le ton à toute la société de l'Ouest de la Métropole ; aussi, les prétendants à sa main d'héritière affluaient-ils. Elle était l'adoration de ses parents.

C'était pour Blanche que M. Davis venait d'acheter cette villa des B..., à Tadoussac. En vieux commerçant endurci et toujours resté un peu ladre, il avait d'abord hésité devant cette dépense inutile, mais, comme il s'agissait de donner un jouet à leur fille, madame Davis avait fermement tenu tête aux objections de son mari, et elle avait triomphé. Le jour où l'acquisition fut faite, Blanche fut heureuse et elle embrassa tendrement son père et sa mère. On lui avait donné un jouet et elle était contente.

Le printemps suivant, on s'embarquait à bord de l'un des somptueux palais flottants de la Richelieu & Ontario, pour la première villégiature à Tadoussac.

"J'ai bien hâte d'entendre," disait Blanche, "l'effet que produit la musique de Mozart dans les montagnes des Laurentides...

Pour cet été, on amena Gaston Vandry, le jeune homme au binocle. Il était le fils d'un grand importateur de vins français de Montréal, et héritier, lui aussi, d'une belle fortune. Gaston Vandry était, dans toute l'acception de l'expression, un "fils à papa", et il en était encore à apprendre la signification du mot travail. Depuis les quelque quatre années qu'il avait terminé dans un collège anglais, des études parfaitement médiocres, son temps s'était exclusivement

partagé entre le sport et les voyages. Dans les deux familles Davis et Vandry, on avait formé des projets très bien à l'endroit des deux jeunes gens et le jour était même proche où l'on célèbrerait les fiançailles.

Bien plus, ces fiançailles, dans l'esprit de monsieur et de madame Davis, devaient certainement se conclure à leur retour de Tadoussac; en emmenant Gaston, on "mousserait" l'affaire plus vite et plus facilement.

Le projet de M. Davis était de la bonne diplomatie, car à vrai dire, Blanche ne s'était jamais prêtée bien volontiers aux avances de Gaston Vandry et aux projets dorés de ses parents. Parents proposent et enfants disposent, souvent. Et puis, on n'avait pas une tête de linotte pour rien, quoi ! Pourvu que l'on ait des oiseaux, des fleurs, un grand chien roux; pourvu que l'on galoppe en costume d'amazone dans la montagne, ou que l'on passe les après-midis à parcourir les étages des grands magasins à rayons... qu'est-ce que cela peut bien faire, le mariage?...

La famille Davis était à Tadoussac depuis près de deux semaines et Blanche était restée sous l'impression du délicieux étonnement que lui avait causé la vue du jeune maître d'école. Elle aurait bien proposé que son père fit une nouvelle visite à la maison d'école, mais elle n'osait pas le faire...

Maintenant s'étaient dissipées les joies de l'installation comme s'était évanoui le bonheur du désir ardent de la vie à la campagne. Ces joies du désir

l'emportent souvent sur les plaisirs de la réalité... Quoi ! tout ce qui s'annonçait sous de si riantes promesses se serait-il déjà si tôt évanoui? Blanche Davis ne peut-elle donc pas attendre que les fleurs aient semé leurs pétales sous les premières pluies et le premier souffle automnal avant de s'abandonner au lancinant ennui du départ?...

Ce matin, le soleil donne sur le jardin de la villa; l'air est traversé de cris d'oiseaux. Dans le bleu du ciel, que l'on aperçoit à travers les cîmes touffues des arbres, des gazouillements plus prolongés, plus longuements modulés, se croisent comme s'il pleuvait des sons. Sur les feuilles et sur les gazons du jardin, des disques de clarté tremblent et des rosiers qui montent et s'épanouissent reçoivent toute la chaleur et toute la clarté dans les coroles de leurs fleurs.

Et cependant, Blanche Davis s'ennuie; elle voit comme un vide dans la sérénité et l'éblouissement de cette journée naissante. Comment expliquer la tristesse d'heures qui devraient engendrer de la joie, de la confiance dans le présent et dans l'avenir et qui, au contraire, pénètrent de la plus pesante mélancolie?

Accoudée à la petite barrière à claire-voie du jardin, Blanche, depuis près d'une heure, regarde obstinément bien loin devant elle, sur le fleuve, dont l'eau est azurée comme le ciel.

"Mais qui ose donc s'ennuyer ici par ce matin de rêve?" claironna tout à coup une voix fraîche, derrière la jeune fille.

C'était madame Davis qui, vêtue d'un long peignoir à grandes fleurs bleues, courait de plate-bande en plate-bande, cueillant un bouquet varié à souhait.

"Personne, ici... n'ose s'ennuyer, maman," répondit la jeune fille en souriant.

—Tiens ! voici un mimosa qui languit : il a eu trop chaud, il faudra l'arroser.

Et, madame Davis, laissant la fleur languissante sur sa tige, courut en cueillir une autre qui rayonnait et qu'elle ajouta à sa gerbe.

"Toutes ces fleurs sont bien capricieuses," remarqua Blanche.

—Jeune fleur... jeune fille, riposta malicieusement madame Davis en agitant avec grâce vers sa fille une éclatante trémière... Et, à propos, quel va être le caprice de la journée?

—Une longue, très longue promenade sur la route, dans le village, à l'Anse à l'Eau, dans le parc ou dans la montagne, n'importe où, pourvu que l'on marche et que l'on respire le grand air... Il y a trop d'arbres, ici, et l'air du large ne pénètre pas. On étouffe.

—Mais rien de plus simple, ma chérie, répondit madame Davis; ton père t'accompagnera, à moins que tu ne préfères M. Vandry.

—Oh ! non, fit vivement la jeune fille. Papa viendra avec moi.

Une heure après, en effet, monsieur Davis et sa fille se dirigeaient vers la montagne, en arrière du village. C'est une superposition de rochers abrupts qui dégringolent jusques dans le Saguenay; il y a dans les

anfractuosités des roches quantité d'herbes et de plantes intéressantes; et cela intéressait en effet très vivement M. Davis, qui, sous prétexte qu'il avait fait une partie de sa fortune dans le commerce des fleurs artificielles, qu'il avait ajouté à celui des soies, jouait quelquefois à l'herboriste et simulait, à ses heures de bonne humeur, de se perdre dans la contemplation d'une marguerite ou d'un coquelicot.

Comme ils traversaient le village, cédant tout-à-coup à une résolution énergique, Blanche dit à son père :

"Si nous allions dire bonjour au maître d'école?... Nous lui devons bien cela.

—Je t'approuve, petite, dit M. Davis, peut-être aussi pourrions-nous lui demander de nous accompagner...

—C'est cela, répondit la jeune fille, en rougissant de plaisir.

C'était jeudi, jour de congé, et Paul n'était ni à l'école, ni à l'"épicerie" Thibault.

"Monsieur Paul est sorti depuis une couple d'heures," déclara la mère Thibault, à qui M. Davis s'était adressé; "il a pris par là..." ajouta-t-elle, en montrant le parc.

On se dirigea du côté du parc et bientôt, le père et la fille furent à l'extrémité de l'énorme bouquet de sapins et d'épinettes auquel on a donné le nom de Parc de Tadoussac. Au pied d'un arbre dont la maîtresse racine, complètement hors de terre, coupait un petit sentier à l'indienne qui traversait le parc

dans toute sa longueur, un jeune homme etait assis et lisait :

"C'est M. Duval," s'écria Blanche en l'apercevant. Et elle entraîna son père vers l'instituteur. Celui-ci, en voyant venir les deux promeneurs, ferma son livre et se leva.

"Bonjour, Monsieur," fit Blanche avec un gracieux sourire.

Paul s'inclina modestement.

"C'est aussi jour d'école buissonnière pour nous," dit M. Davis," et il nous a pris, ce matin, des envies folles de courir les bois; nous avions décidé d'aller dans la montagne...

—Mais il y a assurément mieux ici, que dans la montagne, acheva Blanche avec étourderie.

—Vous avez raison, mademoiselle, rectifia Paul; tout est ici à souhait; en bas, la mer; sur le plateau, des arbres, des fleurs, des rochers, des oiseaux; que faut-il de plus pour une salle d'école buissonnière?

En bas de la falaise, on entendait, en effet, la mer déferler sur la grève; on ne l'apercevait toutefois qu'à travers les éclaircies des taillis.

"Tiens," fit tout à coup M. Davis, "ce sentier descend jusqu'au fleuve ; si je tentais une courte excursion en bas, sur la grève, pendant que vous causez tous les deux?...

Et M. Davis disparut dans les méandres du raidillon.

Seuls, les deux jeunes gens maintenant étaient embarrassés et leurs regards, durant quelques instants,

restèrent fixés sur le petit sentier. Blanche, la première, s'enhardit; pendant une minute, elle promena lentement ses grands yeux sur le jeune homme. Elle regardait ses cheveux d'un beau châtain qui débordaient sous son chapeau de paille rejeté en arrière, sa fine moustache également brune; elle admirait son front haut et bombé, l'épaisse ligne de ses sourcils, son mâle visage de fils des campagnes et de la mer. Puis, elle se décida à parler.

"J'ai pensé à vous, depuis quelques jours, monsieur," murmura-t-elle, d'une voix qui tremblait un peu. "C'est moi que ai engagé mon père à venir vous donner le bonjour.

—Moi aussi, mademoiselle, j'ai bien pensé à vous, répondit Paul, qui regardait à présent résolument la jeune fille.

Tous deux baissèrent la tête, un instant, sans parler davantage. Sous son corsage, Blanche sentait battre son cœur à coups précipités... Elle n'avait jamais ressenti cette émotion. Comme il était beau, ce rêveur inconnu que les hasards de la vie avaient subitement placé sur sa route. Ce devait être un vaillant, celui-là, un cœur d'élite, à l'amour solide comme les rochers de la falaise...

Mais quoi, ils n'avaient donc vraiment rien à se dire?...

Naïvement, comme on parle à un enfant, la jeune fille demanda encore:

"Et vous vous appelez?

—Paul, fit tranquillement l'instituteur.

—C'est un joli nom [illegible]

A son tour, Paul regardait avidement Blanche Davis. Il admirait son visage charmant de poupée, sa fraîche carnation, ses yeux noirs et pétillants, les belles boucles de sa chevelure. Il se sentait troublé.

"Vous avez des parents?" lui demanda la jeune fille.

—J'ai encore tous les miens [illegible] d' [illegible] aux Bergeronnes [illegible]

—Et vous aimez l'adour[illegible], monsieur Paul?

—Du même amour que mes Bergeronnes. Et vous, mademoiselle, vous [illegible]ez, notre village?...

—[illegible] la folie!... fit subitement la jeune montréalaise.

Comme sans y songer, Blanche Davis retira ses gants, enleva son chapeau en secouant les lourdes tresses de son [illegible]ulante chevelure; puis elle aspira longuement le large souffle qui montait en ce moment de la mer.

"Nous serons, j'espère, deux bons amis, pendant notre court séjour ici?" demanda Blanche.

[illegible] n'en [illegible]nt qu'à vous, mademoiselle; mon [illegible] lés[illegible] c'est de vous voir souvent, de passer [illegible] de[illegible] vous tout cet été qui s'annonce si radieux... Oui, je serai votre ami, votre bon ami de tous les jours, de toute la saison... Nous nous reverrons, n'est-ce pas, mademoiselle, et nous [illegible]ons, il me semble tant de choses à nous dire... Aujourd'hui, pardonnez à ma grande timidité... c'est si nouveau, si charmant, ce qui m'arrive; j'en suis troublé, si délicieusement troublé. Voulez-vous, je serai votre guide aussi à tra-

vers nos campagnes et vous verrez comme je vous le ferai aimer mon Tadoussac ?....

Le maître d'école avait débité toutes ces phrases sans presque y penser et, quand il eut fini, il rougit ayant peur d'en avoir trop dit devant cette étrangère...

Mais l'étrangère alors lui sourit si divinement qu'il allait recommencer peut-être, quand M. Davis déboucha, en soufflant comme un marsouin, du sentier.

"Alors," réussit-il à dire, "nous continuons notre promenade à travers le parc?

Puis, s'adressant à Paul sur le ton de la confidence:

"Je meurs d'envie de trouver, devinez quoi?... des pieds de "quatre-temps"; vous savez, ces petits fruits rouges pressés en boules et qui ressemblent au contenu d'une grenade. Je me souviens qu'un de mes amis qui voyage beaucoup dans les campagnes, m'a assuré qu'il s'en trouvait en abondance dans vos forêts... C'est, voyez-vous, que je rêve de faire du "quatre-temps" le modèle de l'aigrette à chapeau de la saison prochaine...

———

VIII

C'est jour de congé.

Un doigt pâle du jour a troué les rideaux des fenêtres et a annoncé l'heure du lever. Un premier rayon de soleil épand au bord de chaque colline et au sommet des pics, les promesses d'un beau jour. Sur la montagne, des nuées lumineuses s'amoncellent; le fleuve s'enveloppe de brouillards. De la terre encore chaude de la veille monte une pénétrante odeur d'herbes humides. Des oiseaux chantent qu'on ne voit pas.

La villa Davis, toute grise, persiennes encore closes, semble dormir silencieusement dans l'ombre pesante des grands arbres verts. Mais on ne dort plus à l'intérieur. En effet, les horloges ont à peine sonné cinq heures que l'on voit sortir de la villa, en complets costumes d'excursionnistes, M. Davis, sa fille et Gaston Vandry qui prennent aussitôt la route de la grève. Ils rejoignent bientôt Paul Duval qui les attend au bord de l'eau, nonchalamment assis sur le rebord d'une chaloupe.

"La brise est bonne," dit l'instituteur, après qu'il eut salué ses amis; "nous allons remonter le Saguenay comme à la vapeur."

—A la bonne heure, répondit M. Davis; c'est une excellente idée, M. Duval, cette petite excursion dans le Saguenay, et nous vous en savons gré.

La veille, en effet, l'instituteur avait proposé une excursion aux Caps Trinité et Eternité. Il avait emprunté à cette fin une chaloupe dont il connaissait la rapidité et il comptait pouvoir avoir suffisamment de la journée pour accomplir le voyage.

Gens et paniers embarqués, on partit. Paul n'avait pas trop témérairement présumé des bonnes qualités de la chaloupe. Légère, elle semblait voler sur l'eau; la brise, du reste, une bonne brise soufflant de l'est, enflait ses voiles et l'on voguait comme en un rêve.

Blanche était ravie de cette excursion. Tout l'étonnait : le sillage que traçait l'embarcation dans sa fuite, l'action du vent dans les voiles blanches, les arbres qui filaient de chaque coté et qui étaient si haut, si haut perchés... M. Davis suivait avec attention les manœuvres habiles du maître d'école pour diriger la chaloupe, et il se sentait en parfaite sécurité. Gaston Vandry, assis près de la jeune fille, était toute prévenance pour elle; mais Blanche semblait fort peu se prêter aux galanteries du muscadin.

"J'ai des idées très arrêtées sur les promenades sur l'eau et dans les montagnes" disait-elle... "Oh ! ce ciel, regardez-moi donc ce ciel, père! As-tu jamais vu pareil mélange de saphir et d'azur?...

—Oh! mais comme te voilà poète, fillette... Fi ! un bas bleu !...

—Moi je trouve qu'il va faire une journée chaude, disait Vandry.

—Il fera chaud, en effet, affirma Paul Duval.

—C'est l'observatoire de Tadoussac qui le prédit, sans doute? remarqua plaisamment le Montréalais.

—Effectivement, monsieur, répondit le maître d'école; notre observatoire a enrégistré que les rossignols ont chanté très tard hier soir et qu'ils étaient perchés au sommet des arbres, bien en vue; que les grenouilles sortaient de l'eau et coassaient avec volubilité tandis que les araignées travaillaient énergiquement; que les moucherons et les cousins tourbillonnaient par bandes épaisses avant le coucher du soleil et que, la nuit venue, les vers luisants brillaient d'un éclat extraordinaire.

Voyez-vous, monsieur, continua Paul, nos paysans n'ont encore que ces moyens rudimentaires pour savoir le temps qu'il va faire et je vous dis qu'ils ne jugent pas plus mal que vos savants astronomes.

—Bravo ! s'écria la jeune fille ; vive les vieux-majors !...

—Et s'il avait plu aujourd'hui ? interrogea, un peu froissé, Gaston Vandry.

—Alors, on aurait vu, hier soir, les chiens gratter la terre, les chats se passer les pattes sur les oreilles; on aurait vu pénétrer les chauves-souris dans les maisons; les coqs eussent chanté plus tôt qu'à l'ordinaire; on aurait entendu les corbeaux et les corneilles s'appeler par de grands cris et vu les oies et les canards s'a-

giter et plonger sans relâche dans leur étang... Vous auriez pu apporter votre parapluie, monsieur, si vous aviez observé, hier soir, que les hirondelles rasaient le sol pour chercher les insectes qui sont leur nourriture et qui descendent plus près de terre à l'approche de la pluie.

—Oh ! la belle montagne, s'écria tout-à-coup Blanche.

—C'est la Boule, répondit Paul Duval.

Assise sur sa base gigantesque et formant comme une sorte de cap, à l'extrémité d'une série de rochers et de pics qui atteignent souvent deux mille pieds de hauteur, la Boule se pelotonne jusqu'au milieu presque de la rivière; elle en rétrécit le cours et y occasionne, au reflux des eaux, un remou contre lequel luttent souvent difficilement les petites embarcations. La Boule est de formation trappéenne comme la plupart des rochers du Saguenay, ce qui démontre l'origine ignée de cette partie du pays. Toute cette masse de granit brun est sillonnée dans tous les sens de larges bandes vertes de sapins et d'épinettes, ce qui provoqua chez Blanche Davis, cette heureuse comparaison qui enchanta l'instituteur :

"On dirait un gros œuf de chocolat ficelé de ruban vert...

Puis l'on vogua longtemps dans l'infini du silence qui agrandissait toujours autour des excursionnistes, à mesure qu'ils remontaient la rivière, sa sphère mystérieuse. De chaque coté d'eux, des montagnes et toujours des montagnes se dressaient dans les attitudes

les plus fantastiques. Ces rives du Saguenay sont deux chaînes abruptes, tourmentées, arides, mais toujours d'une grandeur indicible, de pics dénudés, de crêtes nues, de caps effrayants plongeant perpenticulairement dans les abîmes sans fond de la rivière. Une pente douce garnie de forêts de sapins, d'épinettes et de bouleaux adoucira quelquefois la rudesse de ces décors sauvages; mais pendant des lieues et des lieues, c'est la nature tourmentée, informe et titanesque. C'est d'une grandeur sans égale, c'est d'une sublime sauvagerie, à la longue fatigante, étouffante...

L'on fut presque content quand, un peu avant midi, on arriva en face des caps Trinité et Eternité.

"Oh! que c'est grand!" s'écria la jeune fille, en levant sa jolie tête vers les sommets du monstre de granit.

—C'est merveilleux! compléta M. Davis.

—Ça manque à Montréal, un cap semblable, hasarda Gaston Vandry, en s'essuyant le front de son mouchoir.

—Rien que ça? lui jeta la jeune fille; vous n'êtes pas difficile, vous.

Paul fit débarquer ses voyageurs dans une petite anse au pied du Cap Trinité.

Le soleil arrivait à son zénith et l'ombre des deux caps coupait en deux la rivière. Un énorme silence pesait sur ce soin effrayant de la nature saguenayenne L'instituteur plaçant ses deux mains en forme de cornet devant sa bouche, lança le cri mélancolique

du huard... La plainte du bubonide monta d'abord vers le ciel puis, retombant tout à coup, elle alla frapper à toutes les saillies des deux géants de pierre; elle s'éparpilla en mille modulations dans l'espace silencieux... puis, durant une minute, l'écho se promena d'anse en anse, roula de crête en crête, de rocher en rocher, descendit au fond des ravins, puis, remonta encore, s'affaiblissant toujours, s'arrêtant tout-à-coup, accentuant davantage le solennel silence.

M. Davis et sa fille étaient ravis.

Or, pendant que le maître d'école les voyaient tous trois perdus dans la muette admiration des deux géants, l'idée lui vint de faire un bout d'histoire du Saguenay. Il dit à ses amis la terreur que cette rivière inspirait autrefois aux voyageurs, aux blancs aventureux et aux indiens superstitieux; il raconta les dangers des premiers navigateurs qui osèrent s'aventurer dans ces gorges; puis, la popularité dont, une fois disparue la terreur qu'il inspirait, jouit, aujourd'hui, le fleuve aux "eaux profondes", et Paul ajouta:

"Ce cap qui s'élève au-dessus de nos têtes et dont vous apercevez les trois gigantesques échelons, comme toutes les merveilles de la nature, a aussi sa légende qui le ne cède en rien à celle des menhirs de la Bretagne.

—Vous la savez?... interrogea vivement Blanche.

—On se la transmet, ici, de père en fils, dans nos familles et pour ma part, je n'ai eu garde de l'oublier, mademoiselle.

—Quelle joie ! s'écria la jeune fille; contez-nous-la, voulez-vous?

—J'y prendrais franchement un grand plaisir, dit M. Davis.

—Ça fera passer le temps, ajouta négligemment Gaston Vandry.

Tous quatre prirent place dans le creu d'un rocher, au fond de la petite baie et, le maître d'école, comme s'il fut devant ses élèves, commença la légende du Cap Trinité, telle qu'on la raconte dans le pays du Saguenay. (1)

C'était un beau soir d'été, voilà des siècles. Le Saguenay est plein des feux mourants du soleil qui se couche, derrière les Laurentides. Alors, le Saguenay, plus qu'aujourd'hui encore, vibrait avec amour à tous les bruits de la Nature et, ce soir, tout chante sur la terre comme tout sourit dans les cieux... Donc, c'est un soir d'été, voilà des siècles... Deux nacelles s'avancent, silencieuses, sur les flots qui s'en vont là-bas d'où nous venons... Ce sont deux canots d'écorce tels que les Indiens les façonnent encore aujourd'hui; chacun d'eux est monté par deux hommes qui battent les flots en cadence. Tous quatre sont enfants des bois et ils s'abandonnent, ce soir, aux charmes de leur éternel rêve...

Tout à coup, nos indiens arrivent aux pieds de

1—Cette légende a été racontée en de beaux vers, dans l'"Oiseau Mouche" du Séminaire de Chicoutimi, en 1894, par M. l'abbé Alfred Tremblay, (Derfla) de Chicoutimi.

deux caps qui font la nuit de leurs ombres immenses; entre les deux caps, il y a une anse arrondie et coquette.

"C'est celle où nous sommes en ce moment", disait Paul.

Les canots glissent, plus rapides; coupant la ligne d'ombre que projettent les caps, ils viennent s'échouer dans la baie. Les canots sont vite couchés sur la grève où ils semblent déjà dormir et, bientôt, s'élèvent vers le ciel les flammes d'un grand feu de sapin. Les quatre indiens, disposés à l'entour du foyer, regardent longtemps, rèveurs, les rougoiements de la flamme et les spasmes des tisons qui se tordent dans les cendres ardentes... Approchons-nous de ces hommes austères, premiers habitants de ces farouches solitudes, et prêtons l'oreille à leurs discours; l'un d'eux parle. C'est le plus jeune.

"Oeil du Hulotte," dit-il à son voisin, vieillard aux regards étincellants, "voudrais-tu nous dire, en ta haute sagesse, ce que t'apprirent, aux jours de ton jeune âge, les anciens de notre valeureuse tribu sur ces sombres lieux où nous sommes cette nuit !

"Pied-de-Perdrix," dit le vieil indien, "je veux bien raconter au fils de mon frère ce qu'aux jours de ma jeunesse j'appris de ces lieux. Ecoute. C'était aux premières heures de ce monde: L'Etre Suprême que nous craignons tous avait noyé tous les mauvais manitous dans ce fleuve qui roule ses flots à nos pieds. Mais un encore, un démon, plein de rage, se débattait toujours dans l'abîme, voulant, invincible orgueilleux, reconquérir ce trône du monde qui l'avait rendu si jaloux

aux jours de sa gloire. C'est ici même, en cet endroit, mon fils, que le bras du Tout-Puissant, avant lancé, à travers les espaces, ce monstre orgueilleux qui ne cessait de vomir sa haine dans le fleuve devenu sont cachot.

Or, un clair matin, un géant merveilleux s'en vint chasser ici; c'était Mayo, notre premier ancêtre. Il était grand comme l'un des pins qui couronnent le sommet de ces caps et il était si fort qu'il arrachait de ses bras nerveux les plus puissants sapins de nos forêts... Depuis deux jours entiers, Mayo, parti de cette baie, là-bas, où l'astre qui nous éclaire va bientôt surgir, poursuivait sa course et, pour la dernière fois, l'aube allait blanchir l'horizon avant qu'il n'arrivât dans son domaine de chasse... Que voit-il soudain? Devant lui, le fleuve en courroux se soulève par bonds furieux et il agite ses flots comme sous les efforts de l'ouragan dans les bois de tes pères... Et le canot de Mayo ne veut plus avancer. Le père de nous tous avait reçu du Très Haut une promesse solennelle. Dans ses instants de détresse, il n'avait qu'à crier vers lui pour éprouver aussitôt les effets de son bras vengeur. Le Sublime Chasseur jette un cri vers le ciel puis il s'apprête à dompter le monstre qu'il cherche à distinguer au milieu du fleuve. Enfin, il aperçoit sa face grimaçante et il voit sa tête affreuse qui se dirige vers lui. Mayo nage avec vigueur vers la rive. Tout à coup, le monstre fait un bond et s'élance sur le canot du géant. Mais Mayo l'attend; à cet instant une force surnaturelle se glisse dans ses vei-

nes; il saisit la bête au vol et la prenant par la queue, il la fait tournoyer au-dessus de sa tête puis lui brise le front sur le mont qui s'élève ici. Le démon n'était pas encore sans mouvement; pourtant cette tête endurcie avait broyé la roche, faisant aux flancs du cap une large échancrure... Par trois fois l'impitoyable chasseur battit ainsi de la tête du monstre le grand mont blessé... Et voilà, mon fils, la raison de ces trois larges entailles que tu vois dans ce cap au sommet duquel, depuis, aucun arbre n'a poussé...

Ainsi parla Oeil de Hulotte, puis, aux pieds du cap immense dont le dernier écho venait de répercuter la voix sonore du chef, le silence se fit. Le feu de sapins s'éteignit et les rêves vinrent bientôt errer sur ces grèves sauvages jetant l'oubli sur le merveilleux récit....

Le maître d'école avait cessé de parler et longtemps la jeune fille resta sous l'impression de son conte, Elle semblait écouter encore la voix métallique et incisive, la parole ardente et colorée du fils de Pierre Duval. Certes, l'accent était quelque peu rugueux et râpait des oreilles accoutumées plutôt aux mots mielleux sussurés dans les salons; mais Paul avait une éloquence naturelle, un bonheur d'expressions que Blanche avait rarement surpris sur les lèvres des habitués des salons de sa mère...

La lune était déjà haute dans le ciel quand on fut de retour à Tadoussac.

Et comme le beau Vandry se plaignait de la fa-

tigue, exprimant le désir d'un lit douillet, Blanche le foudroya :

"Vous n'êtes qu'un vulgaire; vous n'entendez pas grand'chose, allez, aux harmonies de la Nature!... Que dis-je, vous avez baillé, aujourd'hui, en face du Cap Trinité... Ne niez pas; vous avez baillé; je vous ai vu."

IX

Paul Duval et Blanche Davis se revirent souvent. La Montréalaise plaisait au maître d'école. Pour lui, Blanche Davis était une nature d'exception, toute intelligence, toute bonté et beauté, qui avait la qualité rare, chez une femme riche, d'estimer les hommes d'après leur valeur réelle et non d'après leur situation. De son coté, Blanche recherchait, et ne semblait pas s'en cacher, du reste, la présence de l'instituteur. La sympathie que lui avait inspirée Paul, dès la première fois qu'elle le vit, prenait corps et se sou[illegible]; et ce sentiment n'allait pas tarder à devenir [illegible]que et merveilleux diamant que l'on nomme amour. La cristallisation s'opérait à chaque tête à tête des deux jeunes gens.

Chaque jour maintenant, tous deux faisaient de longues promenades, soit dans le parc, soit dans la montagne ou encore le long des grèves à l'Anse à l'Eau, partout où la solitude les appelait.

Paul avait appris à pêcher à la jeune fille; elle prenait grand plaisir à ce sport; elle y éprouvait un véritable bonheur. C'était pour elle une troublante espérance que celle de chercher à tirer de son élément le poisson qu'elle ne voyait pas. Paul lui montra ses lignes, les petites et les grandes, les lignes de fond et

les autres, les mouches aux couleurs variées, les différents hameçons. Il lui apprenait comment on met les amorces et les plombs quand on laisse descendre les lignes dans les courants ou au fond; enfin, tous les engins qui signifiaient la mort pour le peuple des eaux... Et puis, pour l'âme de la jeune fille éprise de poésie, quel symbole que cette eau qui glisse à ses pieds emportant avec elle l'infini du temps : image de la vie et ce depuis toujours ; et quelle poésie dans les décors du théâtre, dans cette surface diamantée au soleil, rouge au crépuscule, noire ou blanche ou bleue selon les nuages du ciel; quelle curieuse fascination dans ce miroir des eaux aux secrets enfouis, insoupçonnés à nos yeux... Enfin, l'ivresse, quand le poisson "mord", d'avoir percé le secret et sorti de l'onde son trésor.

Le "trésor" était quelquefois une vilaine "barbotte", souvent même un de ces affreux monstres du Saguenay que l'on appelle "crapauds de mer"; mais rien ne rebutait Blanche quand Paul était assis à coté d'elle et la regardait lancer les lignes.

Le jeune homme, d'autres fois, lui apprenait la terminologie locale et populaire de nos poissons saguenayens. Il disait les mœurs et l'habitacle de la "barbotte" et de la "petite morue", la saveur de notre jolie sardine du Saint-Laurent, pauvre petit poisson des côtes de France égaré dans nos eaux quand nos ancêtres quittèrent pour la plupart les rives laurentiennes; il parlait de nos grandes truites de lacs que les indigènes ont appelé "touradis", de notre saumon d'eau douce, la "ouananiche"; il décrivait l'inesthétique

goujon, vorace et paresseux, et il promettait à la jeune fille de lui faire entendre, un soir de pluie, le cri rauque du plus puissant de nos batraciens, le "wawaron". Souvent, à quelques verges seulement de la rive, un marsouin surgissait en soufflant bruyamment; pendant une minute, on voyait son dos blanc et bombé émergeant de l'eau comme la coque d'une petite barque blanche que le vent aurait renversée et qui s'en irait à la dérive au gré de la marée...

Dans la montagne, c'était un autre monde aussi intéressant, que l'instituteur faisait connaître aux yeux émerveillés de Blanche.

Notre langue populaire désigne à sa façon les végétaux qui attirent l'attention par une particularité quelconque. Paul Duval présentait à son amie une plante qui porte haut ses fleurs aplaties : c'est le "tourne-sol" qui tourne, en effet, tout le jour, sa large face jaune à l'Astre-Roi. Dans un ravin qu'il a pris pour parterre, égaré loin de ses frères, voici le "quatre-saison" avec ses corymbes gigantesques et qui fleurit toute la belle saison... puis, on écrase sans pitié des pieds ces petits fruits rouges qui avaient tant excité l'admiration de M. Davis un jour, dans le parc, le "quatre-temps" qui garde ses fruits au ras du sol jusques sous les neiges.

Paul enseignait qu'il n'est pas jusqu'à la piété la plus tendre qui n'intervienne dans la terminologie des végétaux et il montrait à Blanche cette graminée dont les belles feuilles sont ornées de bandes longitudinales, blanches et vertes, et que l'on appelle, en

pays saguenayen, le "ruban de la Vierge". En passant dans un taillis, Paul Duval disait à la jeune fille que le cyprès du Saguenay, contrairement à la légende, n'est pas du tout funèbre; ce cyprès n'est qu'un pin, le pin gris des rochers et il ne recouvre d'aucun voile de tristesse nos forêts du nord. Puis, venait dans le livre d'histoire naturelle de l'instituteur, le chapitre des herbes; l'herbe à toutes sortes de choses: "l'herbe à cochon", l'"herbe à puce", l'"herbe à coupures", l'"herbe à faire gratter", l'"herbe à dindes", l'"herbe à ouate", etc. Et la jeune Montréalaise, à ces naïves leçons de choses, riait à gorge déployée. Les "cocotes", ou petits cônes du pin et du sapin l'amusaient et elle ne rentrait jamais à la Villa sans en apporter de larges provisions.

Souvent, le soir, quand le vent ne soufflait pas trop fort, Paul empruntait une légère embarcation et Blanche et lui partaient en croisière dans la baie ou dans l'estuaire du Saguenay. Quelques coups d'aviron et le canot, après trois ou quatre coquets balancements de hanche, était dejà loin du rivage. Comme Blanche alors s'en donnait à cœur joie; elle aurait voulu éterniser ces instants; surtout quand la journée avait été chaude, c'était si bon la brise fraîche de la mer: elle remplisait avec délices ses poumons du salin vivifiant !

Un soir, comme ils étaient dans le canot, au milieu de la rivière, ils assistèrent au coucher du soleil. L'astre allait dans quelques minutes disparaître derrière un pic de la montagne, du coté nord de l'eau, et déjà

l'on pouvait le regarder presque fixement sans que les yeux se mouillassent. A mesure qu'il tombait, les berges boisées de la rivière, de vertes devenaient d'un violet tendre... C'est la minute silencieuse, les "lata silentia" de Virgile, disait l'instituteur. Le prestige de mystère de cette sorte de pénombre fait taire les êtres et les choses; tout se plonge dans une muette rêverie; l'eau n'ose plus même s'iriser; les feuilles ne frissonnent plus dans les arbres de la rive et l'oiseau étouffe ses trémolos... Tout à coup, le faible croissant, qui était encore le soleil, s'abime derrière la montagne. L'eau alors devint subitement blanc d'acier et frissonna; il se produisit un large murmure sur les bords et ce sont toutes les feuilles qui se sont mises à trembler comme effrayées par l'obscurité qui venait: cèdres, bouleaux, sapins et épinettes bruisent; en cinq ou six longues mesures, des pépiements endormis flottent dans l'air qui a fraîchi subitement, comme si l'on passait d'une chambre très tiède au dehors, le soir, en automne. Ensemble, l'eau et les arbres produisent ce bruit que l'on entend dans une grosse coquille quand on l'approche très près de son oreille. Sur la crète des pics et sur l'eau de la rivière, en certaines anses, subsistent encore du soleil quelques reflets de fauve splendeur; bien loin, le fleuve est taché de plaques de lumière rose qui s'éteint peu à peu. Et, dans l'Anse à l'Eau, non loin du quai, dormant sur les flots qui miroitent, une barque ancrée, flanquée de ses avirons, semble un gros oiseau qui s'est endormi là, les ailes repliées. Une odeur pénétrante vient de la

terre et suit l'eau, et cette senteur porte en elle une griserie exquise qui s'insuffle dans les veines et fait vibrer les nerfs de toute la force de sa volupté. Bientôt, enfin, une clarté monte du ciel et blanchit les berges, coulant partout de menue rayons dans la verdure sombre et sur les flots, et l'on dirait le Saguenay, la baie, le fleuve couverts de vers luisants qui dansent à la lune...

Le canot ne marchait plus qu'au gré du courant et Paul en avait abandonné les rames au fond. Blanche s'était pelotonnée, toute douillette, dans son manteau, et, un peu somnolente, elle avait cessé son babil. Alors elle aurait voulu poser sa tête sur la poitrine du jeune homme, écouter ses paroles, les mains dans les siennes, s'assoupir peu à peu au léger dodelinement du bateau, fermer ses paupières fatiguées d'avoir regardé trop longtemps le satin des cieux capitonné de clous d'or, et là, s'endormir....

Mais la cristallisation n'était pas encore complète; la glace n'était pas rompue.

Jusqu'alors, en effet, dans toutes leurs longues conversations, les deux jeunes gens n'avaient pas encore osé parler d'amour; pas un seul instant, ils ne s'étaient laissés encore bercer aux [illegible] de l'éternelle chanson....

Paul Duval était, au chapitre de l'amour, aussi irrésolu qu'il était dans la recherche de la voie à suivre dans la vie où il était entré en hésitant. Il rêvait de joies futures qui seraient faites de [illegible] d'affection et qui dureraient toujours. Alors, en un [illegible]

assez vague, il voyait se dresser en sérénité, le bonheur enfin conquis. Il sentait qu'une nature comme la sienne avait besoin d'amour; sans amour se perdraient sa volonté déjà trop faible et ses désirs robustes de travail. Mais tout à coup, il avait la conception nette de la vanité de son espoir ; il se voyait tout d'un coup prédisposé aux engouements passionnels. L'occasion eut pu faire de lui un larron, mais jusqu'ici l'occasion lui avait manqué. En ces moments d'affaissement sentimental, il en venait même à douter de son amour pour Jeanne Thérien. Durerait-elle longtemps, cette flamme des belles années?

Quelquefois, son imagination, la seule faculté qu'il eut vraiment cultivée, le laissait complaisamment s'égarer dans des désirs craintifs, troublants et délicieux de joies inattendues, de tristesses sans cause dont il savourait l'enivrement et ressentait la puissance. Alors, il avait des attendrissements subits, des vues optimistes sur le monde des sentiments.

Et à ces moments, il n'existait plus de Jeanne Thérien.

Mais le paysan, le fils de la terre réapparaissait [illegible]e et, dans ces accalmies sentimentales, il se lais[illegible]t aller, avec la même aisance, à l'amour pur et sans [illegible]s des gens simples des campagnes. C'était, en [illegible]mot, chez lui, la lutte entre l'amour qu'il rêvait [illegible]he et le flirt qu'il soupçonnait amusant.

[illegible]e son coté, Blanche Davis ne rêvait qu'à la [illegible]e du cœur et elle sentait que ce cœur de mon[illegible]e des villes s'était déjà trop embarrassé dans les

pipeaux du flirt. Elle avait lu quelque part que le flirt est un jeu de hasard auquel le cœur se ruine et elle avait le désir honnête de ne pas se rendre jusqu'à la catastrophe. La rencontre de Paul Duval et les premiers instinctifs sentiments de sympathie à son égard lui apparaissaient comme une occasion de se ressaisir. Elle sentait qu'elle allait aimer franchement ce grand jeune homme qui devait être, lui, sincère ; il était pauvre, simple, qu'importe, l'idylle n'en présentait que plus de charmes. L'histoire du monde n'avait pas de plus brillantes époques pour elle que celles où les reines s'éprenaient des bergers. Aussi, croyait-t-elle bien sérieux, très sincère, ce qu'elle ressentait pour le jeune instituteur. Et ces sentiment, était-ce seulement de la sympathie? Etait-ce de la simple amitié?... Est-ce de l'amour? Son cœur n'était pas encore fixé.

Un autre soir, Paul avait donné rendez-vous à la Montréalaise à l'extrémité du Parc, Il s'y était rendu le premier. En attendant Blanche, il s'était installé sur un banc, les yeux perdus dans les étoiles. Sur le velours sombre du ciel, elles scintillaient vivement et leur éclât opalisait autour d'elles le fond bleu sur lequel elles semblaient cousues comme de brillantes paillettes. Le vent qui s'élevait de la mer, en bas, faisait doucement frissonner les arbres qui étendaient leurs grandes branches au-dessus de lui.

Au loin, il vit trembler sur les flots, la lumière falotte du phare de l'Ilet-aux-Morts.

Paul se mit à feuilleter les derniers feuillets de

sa jeune vie, surtout le dernier chapitre du roman ébauché. A la douce figure de Jeanne qui lui apparut dans un lointain déjà imprécis, parmi la théorie des souvenirs déjà vieux, succéda la sémillante beauté de Blanche Davis. Il revivait la première rencontre avec celle-ci, puis les autres, les paroles banales, les causeries vagues. Il avait pourtant pris du plaisir à ces conversations; il avait éprouvé de l'émotion à lui entendre dire certaines choses et il sentait maintenant que lorsqu'elle parlait elle emportait avec elle une partie de sa pensée et lui laissait en échange le souvenir très précis de ses gestes, de ses intonations, de ses regards, tout un trésor qu'il découvrait au fond de son cœur, comme une pierre précieuse que l'on a enfermée dans un coffret.

Chez Paul Duval, la cristallisation s'opérait.

A l'entour de l'image aimée la tendresse un peu confuse des premiers jours prenait corps.

Les brindilles secs des sapins sur le sol crissèrent sous des pas légers et Blanche parut dans le sentier; elle s'avança vers le jeune homme. La jupe claire se dégageait des ombres touffues et sa beauté revêtait un aspect irréel, si étrangement émouvant que Paul demeura, un instant, immobile, n'ayant pas une parole pour exprimer son trouble et n'osant se lever tant il avait peur de faire s'évanouir l'apparition extra-terrestre. Enfin, il s'approcha :

"Merci, dit-il, d'être venue... Vous rendez la pénombre plus belle.

Elle pencha un peu la tête vers lui; mais elle n'au-

rait pu discerner si elle obéissait à la passion ou à l'habitude.

Tamisée par les ramilles, la clartée lunaire se posait sur elle, la dessinait, mettait des réveils sur la moire vivante de la chevelure et enveloppait l'oval pur du visage.

"Je sens, Blanche, que vous m'avez compris, continua l'instituteur, que vous avez deviné pourquoi je vous ai demandé de venir ici par la suavité de cette nuit visionnaire; vous avez compris quel sentiment vous avez fait naître en moi et vous avez bravement accepté de venir... Je crois donc pouvoir espérer que mon amour trouvera dans votre cœur un écho, un faible écho.

Elle répondit faiblement :

"Je suis venue, en effet, avec confiance parce que j'ai senti que vous m'aimez sincèrement et que...

—Et que?

—Je vous aime aussi...

Il y eut un silence,

Sur la pelouse brunie par les aiguillettes sechées des sapins, la clarté lunaire se diffusait, traçant sur le sol, la sillhouette des arbres; c'était une heure d'apaisement et de délices. Le mystère des âmes se dévoilait sous le mystère enveloppant des hauts feuillages d'où les lueurs stellaires gouttelaient ça et là ! Des grappes d'étoiles tremblaient dans la nuit, perdues au fond de l'azur qui blondoyait sous la lune montante....

X

L'amour s'était soudainement allumé comme une pincée de poudre dans le cœur de Blanche Davis et son cas était d'autant plus sérieux que, toujours aux prises avec quelques viveurs montréalais, comme Gaston Vandry, avec quelques polkers frisés qu'elle abhorrait franchement, elle n'avait jamais sérieusement aimé. Ce qu'elle ressentait aujourd'hui était si différent de ce qu'elle avait toujours éprouvé, alors qu'elle s'empêtrait dans les pipeaux du flirt, qu'elle était bien sûre que c'était de l'amour qu'elle avait pour Paul Duval. Se trompait-elle? Elle avait beau se traiter de folle, de romanesque; elle avait beau se dire que son "futur mari" gagnait quatre cents piastres par année, qu'il était fils de paysan, qu'il portait des pantalons reprisés et des chemises de grosse toile "écrue", elle ne l'aimait pas moins. Folle, folle que je suis, ne cessait-elle pas de dire au cours des longues rêveries dans lesquelles elle se délectait maintenant.

Elle écrivait à une amie de Montréal à qui elle racontait son aventure.

"Tu sais que j'ai toujours été timbrée, un tantinet; ai-je assez raison de me défier de mon cœur? Où cela va-t-il me mener... mes imaginations extravagantes, mon cerveau fêlé, d'une fine fêlure par où,

fuit !... s'est échappée la sagesse et par où—l'horreur du vide—a filtré un rayon de lune, "l'astre qui fait l'éclipse et qui fait la démence"; Où cela va-t-il me mener?... Me voici maintenant, ma chère, furieuse contre lui, contre moi, contre tout le monde. Pourquoi? Je n'en sais rien. Le sais-tu, toi, ma bonne; réponds-moi vite..."

Paul, de son coté, s'était laissé complètement englué par les charmes de la Montréalaise. D'abord, il avait été étonné par la beauté et la grâce de la jeune fille. Il avait éprouvé en sa présence une émotion dont la signification lui avait échappé lors des premières rencontres. Mais le jour arriva où il sentit que l'amour triomphant en lui de toutes les réticences s'était claquemuré dans son cœur; il dut s'avouer, comme une faute, qu'il aimait Blanche Davis. Le souvenir si doux de la gentille fille du menuisier Thérien, le sang de paysan qui coulait si généreux dans ses veines, furents impuissants à empêcher Paul Duval d'aimer celle qui, sans lui demander qui il était ni d'où il venait, lui avait si spontanément donné son amour.

Aussi, se mit-il à tout faire pour oublier le passé, pour élargir le cadre de ses ambitions, pour se faire, enfin, une vie plus conforme à son nouvel idéal...

Quant au pauvre Gaston Vandry, assurément, ses actions baissaient, comme on aurait dit dans le cercle des jeunes joueurs à la Bourse dont il faisait partie dans la Métropole... A toutes les tentatives du bon Monsieur Davis pour sonder les sentiments assez

problématiques, du reste, de sa fille à l'endroit de son ami d'enfance, il n'avait reçu de Blanche que cette réponse, vexante à la fin :

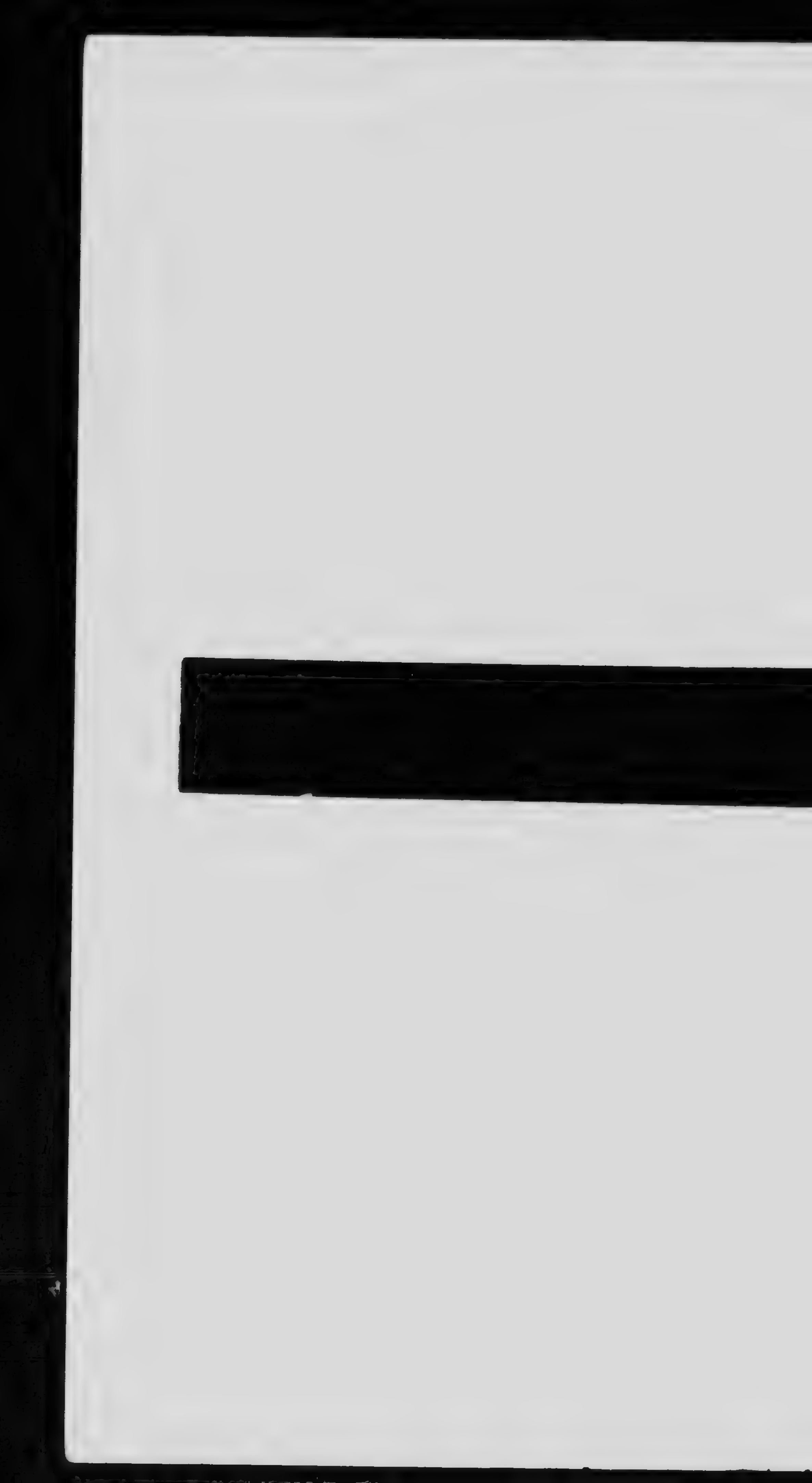
"C'est un jeune homme très bien et plein d'avenir. Il est fort aimable pour moi et, vraiment, j'en conserverai un bon souvenir...

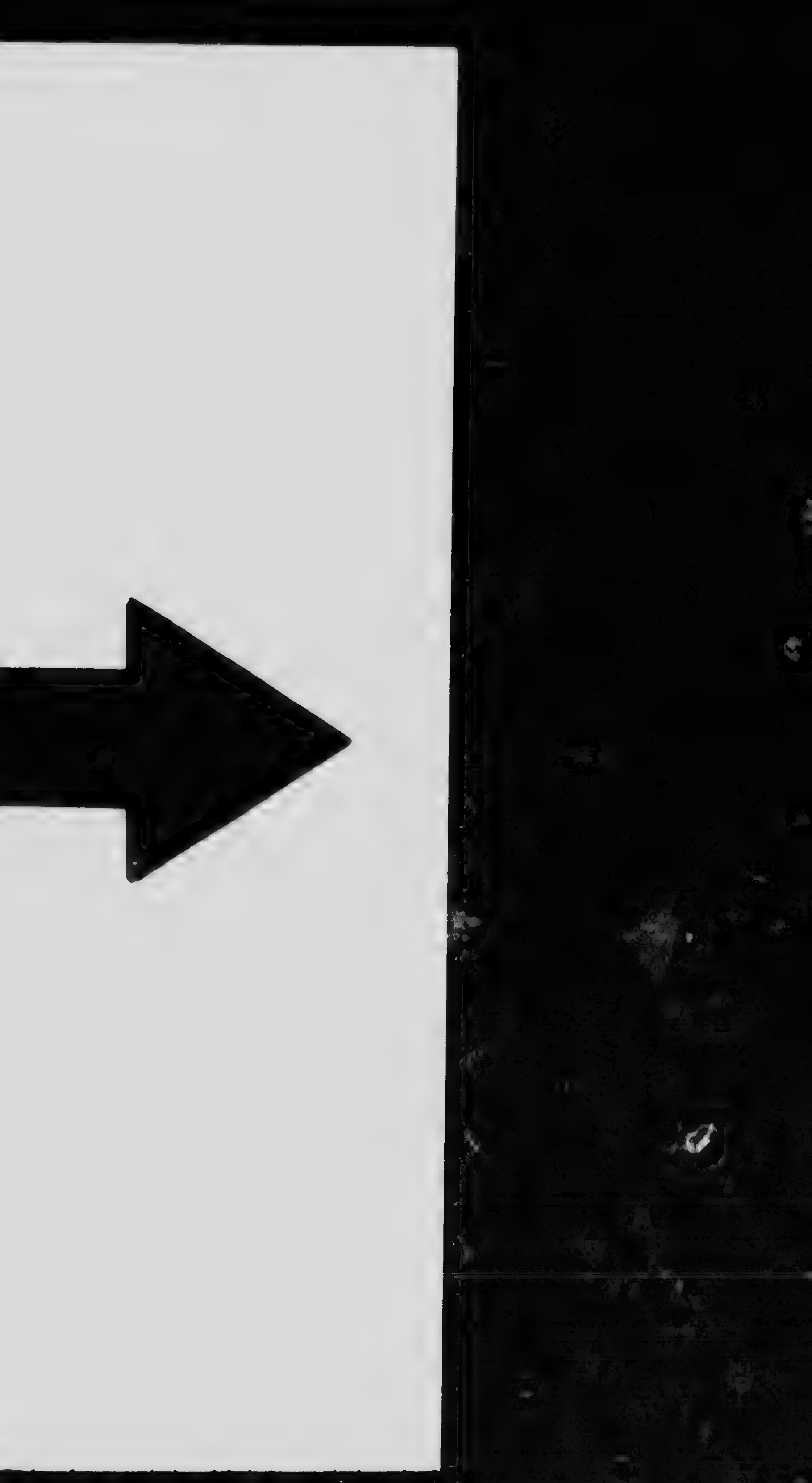
Un jour, après que Blanche Davis eut fait à son père pour la vingtième fois, cette réponse déconcertante, sous l'ombre des sapins du Parc, elle écoutait les confidences de l'instituteur en proie tout à coup aux scrupules que déterminait sa situation anormale:

"Nous nous aimons, Blanche, disait-il, craintif, mais nous est-il bien permis de croire à notre union définitive... et prochaine?

Et la jeune fille répondait :

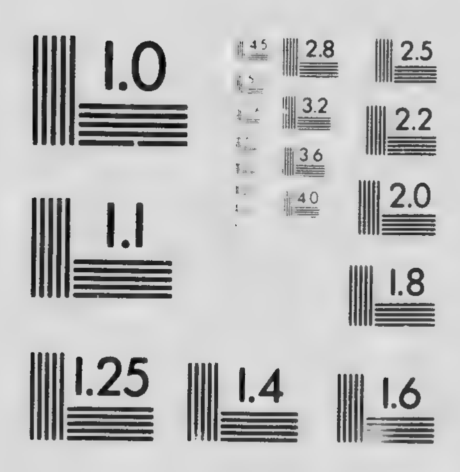
"Taisez-vous; je déclarerai bientôt à mon père que son dévoir est de consentir à notre union, puisque nous nous aimons... Car, n'est-ce pas que nous nous aimons, Paul?... Tu t'affranchiras bien vite de ta condition, mon Paul; tu pénétreras dans notre monde où personne ne t'est supérieur et où tu feras ton chemin dans les brillantes occupations et dans les honneurs...?





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No 2





APPLIED IMAGE Inc

XI

Le village est encore plein d'ombres grises mais les toits sont déjà roses et frappés de soleil. Quelques fenêtres sont entr'ouvertes et l'on entend à l'intérieur des maisons des bruits d'ustensiles de cuisine... On a envie de dérober une fleur dans les gros pots qui sont groupés sur les vérandahs et que l'on a placés là pour la nuit.

L'étoile du matin lutte encore au ciel violet contre les ondes laiteuses de l'aurore...

La petite chapelle des sauvages se détache en gris sur le fond bleu et vert du fleuve et de la rive; tout-à-coup, de son minuscule clocher s'échappe une sonnaille d'argent; on dirait la petite voix de bronze enrouée par une année de silence dans la froidure et sous les vents du large...Alors, on désirerait avoir des ailes pour jouir de plus d'allégresse encore. De chaque coté du village, des ravins s'étendent tapissés de feuillage, des coteaux chevelus moutonnent; des toits invisibles, en arrière, fument au-dessus des arbres. Sur le fleuve, le ciel s'élargit. Tout est pureté, sur l'eau, sur la terre et au ciel. On sent sincèrement que l'on foule un sol millénaire et la petite cloche de bronze, qui continue de carillonner dans ce grand matin d'août, a des sonorités si divines que l'on oublie le monde...

C'est le 26 juillet, jour de la Sainte-Anne, et, ce matin, doit se dire dans la petite chapelle la messe annuelle du Père Cocquart. Voilà 250 ans que la vieille petite église ne sert plus qu'à cette unique manifestation du culte extérieur catholique. C'est une cérémonie touchante, évocatrice des plus anciens comme des plus pieux souvenirs. Elle évoque, entre autres figures du passé, celle du bon père LaBrosse, l'apôtre bien-aimé de Tadoussac qui, pendant de longues années après sa mort, resta pour les pauvres sauvages de la région, l'image vivante du Père Céleste; elle évoque également la merveilleuse légende de la mort de ce saint missionnaire, légende qui a tant contribué à transmettre de génération en génération la mémoire sacrée du bon père et à le faire invoquer comme un bienheureux par les habitants du pays.

La famille Davis n'avait pas voulu manquer l'occasion d'assister à la "Messe du Père Cocquart". Blanche s'y était montrée particulièrement pieuse et rien n'avait pu la détourner des prières qui montaient ardentes de son cœur subitement attendri, pas même la présence de Paul qu'elle savait dans la chapelle. Le souvenir du Père LaBrosse la transportait d'un pieux recueillement; il avait été l'apôtre de ce beau pays de Tadoussac qu'elle aimait tant maintenant. Elle se rappelait que pendant bien des années, comme le lui avait raconté, un jour, l'instituteur, les sauvages qui remontaient ou descendaient le Saguenay, ne passaient jamais devant le port de Tadoussac sans mettre le pied à terre pour aller prier dans la chapelle ou repo-

sait le corps de leur Père. Ils posaient leur bouche au-dessus d'une petite ouverture qui avait été pratiquée dans le parquet du chœur et ils parlaient au père comme ils faisaient au temps qu'il vivait, avec une naive confiance qui ne pouvait manquer de toucher Dieu, puis, ils appliquaient une oreille sur l'orifice pour écouter la réponse du saint. Dans leur foi simple et ingénue, ils s'imaginaient que le père les entendait au fond de sa tombe et qu'il répondait à leurs demandes qu'il avait transmises à Dieu.

Blanche aurait voulu faire comme ces naïfs enfants des bois saguenayens. Que de choses, en ce moment, elle aurait démandées au "saint des sauvages" et comme elle eut souhaité être exaucée...

Après la messe, Blanche demanda à l'instituteur de raconter à ses parents la légende du Père LaBrosse; cela, disait-elle, complèterait le pieux pélerinage sur sa tombe. Paul se prêta volontiers à la requête de la jeune fille appuyée par monsieur et madame Davis et même par Gaston Vandry visiblement mystique, ce matin-là.

On était au bord du plateau où s'élève la chapelle...

Maintenant, le soleil déjà chaud faisait resplendir la mer que l'on eut dit de feu. Le village tout à fait éveillé bruisait de tous les sons accoutumés du matin; cocoricos des chanteclercs encore enroués par l'humidité de la nuit, roulement d'une charrette sur la route, piaillements des volailles... Aux pieds de la montagne, un chien jappe à un oiseau et son maître 'appelle avec autorité...

C'est le soir du 11 juillet 1782, commença Paul Duval, et nous sommes à l'Ile-aux-Coudres, à quelques lieues d'ici, plus bas, dans le fleuve. Le curé, l'abbé Compain, était occupé à lire dans son presbytère, quand, tout-à-coup, vers minuit, la cloche de son église se mit à teinter lugubrement dans son clocher solitaire. Surpris, il sort et va voir dans l'église qui peut ainsi sonner à cette heure de la nuit. Il ne voit personne... et la cloche tinte toujours d'elle-même, comme un glas. Et comme il retournait dans son presbytère, il entendit une voix qui lui dit : "Le père LaBrosse vient de mourir à Tadoussac; demain, rendez-vous au bout d'en bas de l'Ile; un canot viendra vous chercher et vous conduire à Tadoussac où vous ferez la sépulture du Père."

Le lendemain, après sa messe, l'abbé Compain attendait au rendez-vous fixé par la voix mystérieuse.

Que s'était-il passé, ici, à Tadoussac? Voici, pour la réponse, ce qu'ont raconté aux hommes de notre génération, des vieillards qui furent témoins oculaires de la mort du saint Père LaBrosse. Ce dernier, tout le jour du 11 avril avait vaqué aux exercices de son ministère. Vers le soir, il se rendit prendre quelques minutes de récréation dans la maison de l'un des officiers du Poste de Tadoussac et vers neuf heures, il se prépara pour partir. Tout à coup, prenant un ton de voix solennelle, il dit : "Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'Eternité, vous ne me verrez plus vivant; ce soir, à minuit, je serai mort. La cloche de la chapelle vous annoncera ma mort. Demain, vous irez à

l'Ile-aux-Coudres chercher l'abbé Compain pour m'ensevelir. Il vous attendra au bout d'en bas de l'Ile. Ne craignez pas de partir quelque temps qu'il fasse."

On crut à une plaisanterie du Père. Il partit. On attendit minuit avec anxiété; l'heure approcha et voilà qu'au coup précis de ce minuit, la petite cloche de la chapelle se mit à tinter lugubrement dans le grand et solennel silence de cette nuit tragique. Les amis du Père, saisis de frayeur, coururent à la chapelle et y entrèrent. A la lueur de la lampe du sanctuaire, ils entrevoient dans le chœur, au pied de l'autel, la robe noire du missionnaire. On l'appelle; point de réponse.

Le Père LaBrosse était mort.

La lugubre nouvelle se répandit par tout le poste et, dès le point du jour, tous les habitants envahirent la chapelle. On pria longtemps sur le corps du saint.

Pendant ce temps une tempête affreuse s'était élevée sur le fleuve. On se rappela que le Père avait dit d'envoyer un canot à l'Ile-aux-Coudres chercher l'abbé Compain. Mais personne n'ose lancer un canot à la mer par ce temps épouvantable. Un officier du Poste se dévoua et demanda trois hommes de bonne volonté. Peu après un canot est lancé sur les flots en courroux et prend le large. Alors l'eau, aussitôt, s'aplanit sous l'embarcation pendant qu'autour la tempête redouble de fureur. Trois heures après, le canot arrivait à l'Ile-aux-Coudres. Au bout d'en bas de l'Ile, les hommes aperçurent l'abbé Compain qui se promenait en les attendant.. "Le Père LaBrosse est mort, leur cria-t-il, et vous venez me chercher pour lui donner la sépulture".

Le soir du même jour, le curé de l'Ile-aux-Coudres débarquait à Tadoussac.

Plus tard, continua Paul, on apprit que dans toutes les missions desservies par le Père LaBrosse, à l'Ile Verte, à Chicoutimi, à Trois-Pistoles, à Rimouski, à la Baie des Chaleurs, les choches des chapelles sonnèrent, d'elles-mêmes, les glas du bon Père....

En bas, toute la baie et le fleuve jusqu'au lointain de la rive sud s'irradiait des rayons du soleil déjà haut...

A la suggestion de l'instituteur, on décida d'aller passer la journée à la Pointe-aux-Alouettes. Les préparatifs furent courts et, une heure après, la petite chaloupe qui portait Paul et ses amis, s'échouait sur le sable de la Baie-Sainte-Catherine, au pied de la falaise qui forme l'extrémité de la Pointe-aux-Alouettes. Cette falaise, très abrupte, fut quand même vite escaladée par les joyeux excursionnistes qui se trouvèrent bientôt groupés autour d'une énorme roche qui forme l'extrémité de la pointe.

La vue qui s'étend de là embrasse un immense horizon que seules bornent les lignes bleues des montagnes du sud.

L'instituteur se trouva à l'aise pour faire encore à ses amis un bout d'histoire de son pays. Promenant un long regard sur toute la baie qui s'étendait à droite, il dit :

Ce fut dans cette baie, le 24 mai, 1603, que Champlain et Pont Gravé arrivèrent après avoir passé un mois et neuf jours sur l'eau, et c'est le lendemain qu'ils

mirent à terre pour venir rencontrer un parti de sauvages cabanés précisément à l'endroit où nous sommes. On signa ici le premier traité de paix entre blancs et sauvages.

"Voilà assurément un endroit idéal pour une conférence de paix," fit remarquer M. Davis.

—La Haye saguenayenne, risqua Gaston Vandry qui se trouvait en verve.

Quand ils arrivèrent ici, continua Paul Duval, les indigènes au nombre d'une centaine, étaient en train de "faire tabagie"; ils se préparaient à festoyer.

"Superbe salle de banquet," interrompit Gaston Vandry, en promenant ses regards de tous cotés.

—Et où vous n'auriez pas manqué de faire bombance, observa malicieusement Blanche.

—Les sauvages n'ont pas attendu l'exemple de M. Vandry, au reste, continua l'instituteur; ils fêtaient en ce moment une récente victoire remportée sur les Iro[illegible] comme preuve de cette victoire, ils exhibaient aux yeux des Français plus de cent cranes sanglants qu'ils avaient emportés de leur expédition à l'entrée de la rivière des Iroquois.

"Champlain et Pont Gravé avaient amené avec eux deux Indiens qui avaient suivi Pont Gravé en France lors d'un récent voyage. Ils furent les interprètes entre les Français et les sauvages. Adanabijou, le chef de ces derniers, reçut très aimablement les voyageurs et il les fit asseoir à côté de lui. L'un des sauvages rapatriés prononça alors un grand discours. Il raconta toutes les merveilles qu'il avait vues et les

bons traitements dont il avait été l'objet. Adanabijou fit ensuite distribuer du pétun et quand tout le monde eut fumé, un instant, dans le calumet de la paix, le chef fit à son tour une longue harangue dans laquelle il se félicitait d'avoir su conquérir l'amitié des Français. Puis, le festin se continua: on dansa, on chanta on mangea jusques près du matin..."

Le gros dos blanc d'un marsouin émergea à quelques brasses de la pointe et le monstre marin fit bruyamment sonné sa trompe; il flotta, un instant, à la surface comme heureux de sentir sur son dos glacé les rayons du soleil qui tombaient à pic sur le fleuve; mais le coup de sifflet d'un bateau qui doublait la Pointe-aux-Roches effraya l'animal qui plongea avec la rapidité d'un éclair.

Une partie de la journée se passa dans l'observation des divers incidents de ce coin de la nature saguenayenne. A peine avait-on songé, sur le midi, à faire tabagie, en sacrifiant aux mânes des vieux sauvages de Champlain et de Pont Gravé les quelques sandwitches et le lait que l'on avait apportés.

Mais voilà que sur les deux heures, le ciel, jusque là clair, s'encombra de nuages fauves qui se refoulaient à l'horizon devenu bientôt d'un noir d'encre. Ce fut une dégrigolade vers la grève ou la petite chaloupe sous la poussée des grandes vagues de fonds qui venaient du large, commençait à s'agiter au bout de sa chaîne.

Un grand calme soudain pesa sur toute la nature;

la brise cessa subitement de souffler; un air chaud passa sur la surface de l'eau qui s'assombrit.

Paul Duval croyait que l'on aurait le temps de traverser la Baie et le Saguenay et de gagner les grèves de Tadoussac, en usant à la fois et de la voile et des rames. Mais la voile était inutile et quand Paul l'étendit aucun souffle ne vint la gonfler. On décida quand même de partir; les trois hommes firent force de rames.

Un premier éclair traversa le ciel et un long grondement de tonnerre se fit entendre du fond de l'horizon. Un coup de vent subit fit frissonner l'eau de la baie devenue tout noire; un second éclair crépita en même temps qu'un coup vif de la foudre. Des grondements sinistres sortaient des profondeurs du fleuve devenu houleux sous les coups de vent furieux qui l'assaillaient. Un troisième coup de tonnerre ébranla formidablement l'atmosphère; ce fut comme le signal de la ruée des éléments. Les bois des collines environnantes semblèrent s'écraser sous la rafale; l'eau de la baie poudrait comme, l'hiver, la neige dans une plaine. Bientôt on ne put voir quoi que ce fut sur les rives.

Dans la petite embarcation tout le monde frissonnait. Madame Davis était à demi morte de frayeur et Blanche, qui se tenait près de Paul, au gouvernail, se serrait avec terreur contre l'instituteur. Celui-ci tout en cherchant à manœuvrer l'embarcation dans la direction du vent, encourageait de son mieux ses compagnons atterrés. Bientôt, une épouvantable clameur remplit l'espace. Les vagues du fleuve arrivaient

derrière l'embarcation en montagnes énormes prêtes à s'engouffrer dans les gorges du Saguenay. Paul ne put s'empêcher de jeter un cri d'effroi... et les clameurs de ses cris horrifiés se perdirent dans un grand bruit d'eau. Tous fermèrent les yeux et se recommandèrent à Dieu

La minute tragique sembla durer un siècle; la petite chaloupe, soulevée comme une coquille par une vague monstrueuse, fit trois ou quatre bonds terribles, descendant dans des gouffres pour remonter au sommet de montagnes d'eau; puis, un craquement sec se fit entendre... l'embarcation et ses occupants avaient été brutalement déposés sur la pointe des rochers qui séparent la baie Sainte-Catherine de l'embouchure du Saguenay. On se compta... Personne n'était blessé... Mais un grand cri retentit:

"Blanche !...

Et Madame Davis s'affaissa sur le rocher humide.

———

XII

...Un autre cri, sauvage, passionné, suivit celui de la mère éplorée: "Blanche !...

Et l'on vit l'instituteur piquer une tête dans le fleuve courroussé. Une énorme vague passait au bout de la pointe emportant sur sa crête la jeune fille... Il se passa une minute qui fut une éternité pour les spectateurs de la scène tragique. La vague répoussa au loin le jeune homme et la jeune fille; puis, en s'affaissant, elle produisit un remou; et les flots vinrent déferler sur le rocher où ils déposèrent l'instituteur qui portait dans ses bras la malheureuse qu'il coucha, évanouie, sur le rocher, à coté de sa mère...

Toute cette scène n'avait duré que l'espace d'une minute.....

Les colères du Saint-Laurent ne durent pas; la tempête s'apaisa , les vagues, comme satisfaites de leur mauvais coup, diminuèrent de violence. Bientôt un soleil pâle, comme lavé, perça un nuage; le ciel s'épura peu à peu et nulle trace ne resta de l'ouragan que sur les rochers de la Pointe-aux-Bouleaux.

Quelques instants après, on vit une embarcation se détacher des grèves de Tadoussac. Les habitants du village, inquiets sur le sort des malheureux excursionnistes, envoyaient à leur recherche. On n'eut pas

de misère à les retrouver grâce aux signaux que leur fit Paul Duval.

Une heure après, on rentra dans le village. Peu à peu Madame Davis et sa fille avaient repris connaissance mais toutes deux restaient dans un état de den inconscience assez inquiétant.

XIII

Cependant, aux Bergeronnes, chez le père Duval et chez le menuisier Thérien, on languissait de voir Paul et l'on se demandait ce qu'il pouvait bien faire; quant à Jeanne, elle était atterrée. Son fiancé était donc fâché contre elle qu'il ne venait plus la voir ? Que lui avait-elle fait? Ne s'était-elle pas toujours montrée gentille envers lui?...

Paul n'avait même pas voulu profiter des vacances de l'été pour venir aux Bergeronnes; il avait écrit qu'il lui fallait rester à Tadoussac où il avait des engagements pour des classes privées. Il avait fait savoir à Jeanne que ces classes lui rapportaient beaucoup d'argent. C'était les dernières nouvelles que Jeanne Thérien avait reçues de Paul Duval; mais elle attendait toujours: "Il viendra dimanche", se disait-elle, chaque semaine...

Mais le dimanche passait et Paul n'était pas venu.

Un lundi, la mère Duval, qui était une femme énergique et aux promptes décisions, n'y tînt plus. Puisque Paul ne venait pas, elle irait le voir elle-même, à Tadoussac: "S'il était malade", se disait-elle, "le pauvre enfant !..."

Le lendemain matin, en effet, la mère Duval prenait le postillon et, à midi, arrivait chez la mère Thibault.

C'était au lendemain de la catastrophe de la Pointe-aux-Bouleaux. Dans le village, tout le monde parlait de l'accident.

Madame Thibault eut garde de n'en pas dire un mot à la mère de son pensionnaire; elle lui raconta la tragédie jusques dans ses plus infimes détails; elle en inventa même une bonne partie pour faire croire qu'elle en savait beaucoup plus que les autres. Au commencement du récit, la mère Duval était légitimement sous l'impression qu'il y avait plusieurs morts; mais l'hotelière fut forcée à la fin de conclure dans la vérité: pas de morts, ni de blessés, une malade seulement... mais bien basse, à la dernière extrémité.

"Pensez donc, Madame Duval, si c'est pas triste; du si bon monde !...

—Mais Paul, demanda Madame Duval, il n'est pas malade? Où est-il?

—Non, il n'est pas malade. Mais vous pouvez vous imaginer s'il est "énervé". Je suis sûre qu'il en tenait un peu à la petite Davis; c'est une jeune fille si très bien... et pas fière pour un sou; une personne "d'action en plein", que je vous dis. Ils vont bien ensemble, je vous assure, elle et Monsieur Paul; aussi, depuis quelque temps, ils ne se laissaient pas de loin, allez ! Tenez, je suis sûr qu'il est allé chercher de ses nouvelles... vous comprenez si ça l'occupe. Il est parti tantôt et il a pris du coté de la Villa... Aussi, les Davis lui doivent une fière chandelle à Monsieur Paul... Sans lui, vous comprenez, c'en était fait: plus de manzelle Da-

vis. Voilà du beau courage, Ma'me Duval, et vous pouvez être fière de votre garçon, allez !...

La mère Duval, maintenant rassurée sur le sort de son fils, n'en demeurait pas moins soucieuse. Certaines paroles de la mère Thibault lui revenaient à l'esprit; elle avait peur de comprendre dans ces relations que lui exprimait l'hotelière entre son fils et cette jeune fille, une explication du silence et de l'absence de Paul.

"Mais, ce n'est là, en somme, qu'une amusette," se dit en conclusion la mère de Paul.

Pour le moment, elle n'avait qu'à s'estimer heureuse que son fils fut sorti vivant de la terrible aventure de la veille.

Paul arriva, quelques instants après, et courut embrasser sa mère. Mais il resta visiblement embarrassé... Il avait maintenant conscience de ses torts envers les siens qu'il avait oubliés... envers Jeanne que la présence de sa mère lui rappelait tout à coup douloureusement... Jeanne !... Ah ! comme il oubliait vite; comme elle lui semblait loin maintenant dans son souvenir, la douce petite fiancée des Bergeronnes et comme elle tenait plus, maintenant, dans sa vie, la pâle malade qu'il venait justement d'entrevoir étendue dans un lit de fleurs. Il n'avait pas osé pénétrer dans la chambre et avait simplement demandé des nouvelles. On lui avait dit que tout allait bien et que dans quelques jours la malade pourrait se lever; le médecin avait déclaré qu'il ne s'agissait que d'un choc nerveux. Et Paul était parti heureux.

Et maintenant, sa mère était là devant lui et il pensait encore à la chère malade... sa mère qu'il avait oubliée comme les autres, comme Jeanne dont le souvenir flottait subitement devant ses yeux encore pleins de la vision du lit de fleurs ou reposait Blanche...

Sa mère !... Jeanne !...

C'est si horrible de ne plus se sentir protégé par rien, comme cela, tout-à-coup et brusquement de sentir s'envoler comme un voile dans une bourrasque la chère protection qui ne nous avait jamais fait défaut depuis le berceau: sa mère ! Non, c'est trop tôt ; sa mère, à lui, ne serait pas parmi les belles illusions qui s'en vont avec les vieilles lunes; il réalisait qu'il avait encore sa mère; il aurait encore recours à elle dans son embarras... Et Jeanne ? Elle vivait encore dans son souvenir; elle pensait encore à lui et il le devinait dans les grands yeux pleins de détresse de sa mère ; Jeanne n'était donc pas morte pour lui... et les amours jurés près des vieux temples de nos campagnes, le soir, sous les étoiles, ne meurent pas...

Paul et sa mère causèrent longtemps comme deux bons amis qui se retrouvent.

On parla de tout; des travaux à la ferme, des foins qui achevaient et qui avaient bien réussi, grâce au beau temps, des recoltes qui s'annonçaient bien, du jardinage qui avait un peu souffert de la sècheresse excepté les choux qui avaient belle apparence. Les bestiaux ne furent pas oubliés; le père avait acheté au printemps deux bonnes vaches laitières qui donnaient beaucoup... La mère Duval s'étendit longtemps sur

les qualités supérieures d'un superbe cop qui avait remplacé le tyran des anciens jours, le pillard du potager qui avait fini comme il le méritait: en ragoût... Puis on parla des Gendron, des Mercier, qui en voulaient toujours un peu à la terre du père...



"Paul et sa mère causèrent longtemps comme deux bons amis qui se retrouvent... mais Paul était visiblement embarrassé."

Quant à lui, Paul, il était en bonne santé et il ne fallait pas s'alarmer sur son sort; il avait beaucoup à

faire; il voulait de l'avancement, toujours de l'avancement et, pour cela, oui, c'était vrai !... il avait pris des classes privées... Non, vraiment, il n'y avait pas lieu de s'alarmer à son sujet... dès qu'il pourrait disposer d'une journée, il irait aux Bergeronnes...

"Et cette Blanche Davis ?...

Paul lisait cette interrogation dans les yeux de sa mère qui n'osait pas l'interroger sur ce sujet.

"Eh ! bien, vrai, il la connaissait, cette jeune fille, et elle ne lui était pas indifférente; mais il n'y avait là qu'une amitié de passage. On passait le temps tout simplement; au reste, la famille Davis partait dans un mois pour retourner à Montréal...

Bref ! l'horloge sonnait trois heures—l'heure du départ du postillon pour les Bergeronnes et les Escoumains—quand la mère Duval rassérénée, joyeuse, prit congé de son fils en l'embrassant tendrement.

"Tu n'aurais pas un baiser pour Jeanne? fit-elle.

Paul rougit et, après une minute d'hésitation:

"Oui, embrassez Jeanne, dit-il.

La brave femme s'éloigna, juchée sur le siège unique du "cabarouet" du postillon; sur la route, elle se retourna souvent pour voir son fils encore un peu avant que la voiture ne disparaisse dans les arbres.

Elle était contente, la mère Duval; elle n'avait que de bonnes choses à rapporter aux Bergeronnes.

XIV

"Fi !... des mauvaises herbes.

—Jolies fleurs.. vos mauvaises herbes.

—Mais poison quand même...

Et Paul Duval s'assied près de Blanche Davis qui, a demie couchée dans une chaise longue, respirait avec délice un énorme bouquet de fleurs des champs que venait de lui apporter un gamin du village. Les deux jeunes gens étaient en ce moment sur la véran-dah de la Villa. Paul était venu, ce soir, comme toujours, demander des nouvelles de la jeune fille et on lui avait permis d'aller la voir. Elle s'était levée et le médecin lui avait même permis de sortir.

C'était un soir délicieux de rêve. Du parterre arrivaient des parfums suaves de fleurs fanées ; les grands arbres du jardin dormaient, majestueux et calmes, sans un souffle dans leurs feuilles pressées, et le ciel, implacablement bleu, malgré l'obscurité grandissante, versait une lumière diaphane sur toute le nature. D'en bas, le long et berçant murmure du fleuve montait, engourdissant les êtres et les choses.

Autour de la Villa, un engoulevent voltigeait en jetant de temps en temps son cri perçant dans le silence du soir... Pendant quelques instants, les deux jeunes gens suivirent des yeux les capricieuses et gra-

cieuses évolutions du "mangeur de maringouins". L'oiseau, parfois, rasait le toit de la Villa puis, disparaissait dans les arbres ; on croyait le voir sortir d'un endroit quand il apparaissait soudainement du côté contraire; il s'élevait dans l'air comme un trait à une grande hauteur et on le perdait de vue, puis il plongeait tout à coup en flèche jusqu'au ras du sol où il glissait, un instant, comme une ombre; puis, au-dessus du parterre, il se mettait à exécuter une série de mouvements semi circulaires, des courbes bizarres, et disparaissait ensuite dans la direction du Parc, probablement à la poursuite de ses insectes favoris...

"Eh! bien, monsieur le Botaniste, dit tout à coup la jeune fille, en brandissant gracieusement son bouquet vers l'instituteur, êtes-vous toujours prêt à soutenir que ces jolies fleurs sont du poison; là, sérieusement?...

—Très sérieusement... ces jolies fleurs, ne vous en déplaise, sont un poison violent pour notre bonne terre; vous pouvez les aimer pour leur beauté; nos gens les haïssent car elles font mourir leurs plantes cultivées, celles qui produisent du pain... Ils les traitent comme des ennemies; ils les arrachent avec colère quand ils les trouvent au milieu d'un champ. Tenez... ces jolis épis verts, au milieu de votre bouquet, c'est du mil sauvage, la setaire verte; sa graine est l'une des impuretés communes dans nos champs cultivés ;... Ne caressez pas trop ces petits groupes de fleurs auréolées de ces longs poils roux; cette branche de petites fleurs qui exhale le parfum de la fève du

Tonka et qui ressemblent à du muguet, c'est l'houlque odorante ou si vous aimez mieux, le foin d'odeur; ces fleurs prennent toute la place des plantes cultivées en les étouffant traitreusement; elles sont dangereuses autant qu'elles sont belles et qu'elles sentent bon...... Voici une grappe de folle-avoine; ces tiges florifères sont des plus nuisibles à nos grains... Mais vous avez de tout dans votre gerbe ! Ces rhizômes longs et jaunes avec ces petites fleurs en forme d'oreilles, si nombreuses et si délicates, c'est de la petite oseille et c'est un poison violent pour nos paturages et pour nos prairies... Ah ! voici une tige de spergule ou, moins scientifiquement, un brin de l'herbe à Bolduc: c'est l'ennemie jurée de nos trèfles... Ne trouvez-vous pas que ces feuilles linéaires étroites et ascendantes feraient un modèle d'aigrette à chapeau qui ravirait M. Davis?

Et puis, voilà de la silène enflée, le joli carnillet, la plante intéresante de nos jeunes années, déclama plaisamment l'instituteur; si cette herbe n'était pas si méchante pour notre bon trèfle rouge on l'aimerait.. Vous voyez ces petites capsules ovoides globuleuses enclose dans ce calice enflé, vert pâle et veiné de pourpre claire... elles sont amusantes comme des petits feux d'artifice.

En disant cela le jeune homme cueillit délicatement dans la gerbe l'une des capsules de la silène puis, prenant en tremblant un peu l'une des mains de la jeune fille, il en frappa légèrement le revers de la capsule qui éclata avec un petit bruit sec comme le frottement d'une allumette sulphureuse...

La jeune fille se sentit délicieusement émue par le contact de la main du jeune homme; elle ria nerveusement, pour la forme, de l'innocent manège, puis, tranquillement, montrant sa gerbe à l'instituteur :

"Et puis ?... il y a là encore beaucoup d'autres fleurs...

—Oui, en effet, je vois de la moutarde sauvage, de la bardanette, du grand plantain, des marguerites, de la petite bardane, une branche de moutarde tanaisie verte, un brin de fausse girofflée et même quelques cheveux de la perruque du diable. Mais je vous fatigue, sans doute: aussi, nous reprendrons plus tard, si vous le voulez, notre cours de botanique. Je venais, ce soir, m'informer de votre santé, et je vous trouve debout, Blanche, donc en pleine guérison... Je suis donc le plus heureux des hommes...

—Mais non le moins soucieux... observa la jeune fille. Vous avez quelques chose, Paul?

—Moi ?

—Ne niez pas...

Il y eut un instant de silence. L'engoulevent de tout à l'heure reparut et exécuta trois ou quatre demi cercles vertigineux autour du parterre et disparut de nouveau, cette fois, dans le bleu sombre du fleuve.

Ce fut comme le signal de la nuit. La brise fraîchit tout à coup; un grand brouillard d'ombres grises s'étendit sur le fleuve et l'on vit le grand œil rouge du phare de l'Ilet-aux-Morts se promener sur l'eau. L'instituteur tressaillit. Il se souvint qu'un soir, sous les étoiles, aux Bergeronnes, comme il était avec

Jeanne, sur la route de l'église, un autre grand œil lumineux fouillait ainsi l'horizon.

"Blanche", fit-il tout à coup, "n'aurions-nous pas pris pour de l'amour des sensations qui n'en sont que le parfum lointain ?...

—Ah ! taisez-vous, Paul, ne me faites pas mourir... Je vous aime, moi, vous le savez... tu le sais et tu m'aimes aussi, tu me l'as dit, un jour... Ecoute-moi, mon Paul, quand je serai mieux, très mieux, je déclarerai à mon père que son devoir est de consentir à notre union.. Oui, je comprends vos... tes scrupules; à cause de certaines conventions ridicules tu ne peux croire à notre union définitive... chasse tes scrupules, mon ami, mon bon ami... c'est du poison comme ces fleurs... ils sont l'ennemi de notre amour; il faut les arracher vite, ils pourraient empoisonner notre bonheur...mon bonheur. Oui, mon bien-aimé, je te le dis encore, il sera du devoir de mon père de nous laisser aimer... Je le lui démontrerai... Et puis, ne m'as-tu pas sauvé la vie; sans toi, je dormirais là-bas, au fonds du gouffre noir du Saguenay, avec les affreuses barbottes que nous pèchions, un jour, sur le quai de l'anse, t'en souviens-tu ? Brrr!.. qu'elles étaient affreuses! Mon père est bon, il m'aime et il se souviendra du drame de la Pointe-aux-Bouleaux; mon père est ton débiteur, mon Paul... et je suis ta débitrice aimée qui ne peut vivre sans toi... sans son sauveur...

"Et comment trouvez-vous notre malade, monsieur Duval, demanda Madame Davis qui apparut

tout à coup dans l'encadrement de la porte de la Villa. N'est-ce pas qu'elle est bien ?

—Dans quelques jours, répondit Paul que la surprise avait fait un peu pâlir, je suis sûr qu'il ne paraîtra rien du terrible choc que vient de subir mademoiselle Davis. J'en suis heureux pour vous, Madame, et aussi pour Monsieur Davis...

—Et c'est à vous, monsieur, que nous devons notre bonheur, souffrez que je vous en remercie encore. Vous savez, nous sommes vos débiteurs pour la vie...

XV

On était au mois d'août. Blanche Davis était maintenant complètement rétablie et elle avait repris ses habitudes de villégiature. En compagnie de Paul Duval, elle continuait ses excursions à travers la campagne. Depuis le retour à la santé de la jeune fille, les deux amis étaient d'autant plus libres de folâtrer dans les champs et dans la montagne que Gaston Vandry, appelé subitement à Montréal, par la maladie de son père, avait prolongé son absence plus longtemps qu'il ne l'avait voulu mais moins que Blanche et Paul l'auraient désiré.

...On se berçait même de l'espoir de ne plus le revoir du tout à Tasoussac quand, un matin, on vit descendre le jeune homme d'un bateau de la Cie Richelieu & Ontario.

Dans la journée, Gaston Vandry eut une longue conversation avec M. Davis.

Quelques jours passèrent.

Enfin, M. Davis voulut avoir avec sa fille une conversation définitive sur le sujet qui, depuis le retour de Gaston Vandry surtout, lui tenait particulièrement au cœur. Il profita d'une après-midi, où tous trois, sa femme, Blanche et lui étaient réunis dans le jardin. Le brave homme prit son courage à deux

mains et entra de plein pied dans la question. Il savait, au reste, par expérience, que les détours ne prenaient pas avec sa fille. Il jeta un regard effaré sur sa femme, puis, sans lever les yeux sur Blanche;

"Fillette," dit-il, "M.Vandry vient de me demander la main de Mademoiselle Blanche Davis... Voyons, Blanche, ne voudrais-tu pas devenir Madame Gaston Vandry... C'est un jeune homme d'avenir, tu l'as dit souvent... et je suis sûr qu'il te rendra la plus heureuse des femmes.

Blanche, à cette attaque directe, eut un petit éclat de rire nerveux, et répondit résolument :

"Non... mon père, merci... Je ne veux pas devenir Madame Gaston Vandry.

—Cependant, poursuivit le père devenu sévère tout à coup, tu as déjà manifesté devant moi le désir de te marier... Mademoiselle, ajouta-t-il avec ironie, voudrait-elle alors nous dire le nom de celui qu'elle a choisi pour gravir avec elle les sentiers fleuris de l'Hyménée? Nous avons eu peu le droit de le savoir, je pense.

—L'homme à qui j'ai donné mon cœur, père, se nomme Paul Duval; il est maître d'école à Tadoussac; je l'aime et il m'aime... et vous n'ignorez pas qu'il m'a sauvé la vie. Votre devoir, mon père, est de rendre heureuse votre fille en consentant à son union avec celui qu'elle aime.

—Elle est folle, s'écria douloureusement M. Davis.

—Mademoiselle, interrompit Madame Davis, j'es-

père que votre père fera en effet son devoir; et ce devoir c'est de vous empêcher de commettre une sottise.

—M. Gaston Vandry ne m'a jamais aimé un seul instant, s'écria la jeune fille de plus en plus enhardie; je ne l'aime pas et je ne veux pas être sa femme, jamais. J'épouserai l'homme que j'aime et qui m'aime.

Alors, le père se fit câlin; il se mit aux genoux de son enfant.

"Voyons, fillette, "dit-il," réfléchis; ne vas pas nous couvrir de ridicule; tu es riche; tu auras des millions, des terres, des villas. Paul Duval est pauvre, c'est un maître d'école de campagne. Il t'aime, dis-tu, mais c'est parce que tu es riche.. Il t'a sauvé la vie, c'est vrai et j'ai envers lui une grosse dette de reconnaissance. Aussi je le recompenserai bien avant de partir... Je lui donnerai autant d'argent qu'il en voudra...

—Je l'aime, répondit simplement la jeune fille à cette insulte de son père à son bien-aimé.

—Eh! bien. moi aussi, je t'aime, s'écria M. Davis avec colère ; je t'aime bien; tu es mon unique enfant et j'ai un devoir à remplir envers toi; j'ai une réponse à te donner et cette réponse, entends-tu, c'est: Jamais, comprends-moi bien, jamais Paul Duval n'entrera dans ma famille tant que moi, le chef, je serai vivant.

Puis, élevant davantage la voix, il ordonna durement :

"Allez-vous-en dans votre chambre, mademoiselle, et veuillez réfléchir sur mes paroles...

Monsieur Davis, au paroxisme de la colère, ramassa son chapeau et sa canne qui gisaient sur un

banc et sortit précipitamment du jardin en disant à sa femme :

"Je vais aller le voir moi-même, ce magister de malheur, et nous verrons bien...

Et M. Davis fila comme une flèche dans la direction du village.

La mère de Paul qui, depuis son dernier voyage à Tadoussac, se doutait de quelque chose encore, était revenue faire une seconde visite à son fils. Tous deux étaient en tête-à-tête dans le "salon" de la mère Thibault, quand cette dernière vint dire à Paul que M. Davis demandait à lui parler. Le jeune homme pâlit. Il se doutait de l'objet de la visite du père de Blanche; mais il résolut d'être fort quoiqu'il arrive.

"Faites-le entrer ici, dit-il à Madame Thibault... Vous pouvez rester, mère.

M. Davis entra, raide, et salua froidement la mère et le fils.

"J'aurais à vous parler un instant, monsieur, dit-il,

Mais il se sentait visiblement embarrassé par la présence de la femme. Paul s'en aperçut :

"Je n'ai point de secrets pour ma mère, et je suis à vos ordres, monsieur, vous pouvez parler.

—Monsieur, commença le père de Blanche, je sais que depuis notre arrivée à Tadoussac vous avez eu souvent l'occasion de rencontrer ma fille...

—J'ai même eu celle de lui sauver la vie, interrompit Paul en souriant légèrement.

—Oui, je sais... répondit M. Davis, un peu in-

terloqué, je vous en suis, croyez-moi, très reconnaissant et je veux règler cette dette-là avec vous... avant mon départ pour Montréal... même immédiatement, si vous le voulez... Mais je voudrais savoir, auparavant, s'il ne vous est jamais arrivé dans vos relations avec ma fille, de franchir les bornes de la simple camaraderie.... de passage; je connais ma fille; elle est sensible et impressionnable; elle se laisse emporter facilement; elle s'emballe aux beaux discours qu'on lui fait, mais ce qu'elle vient de me déclarer me permet de croire que ces beaux discours ont eu un effect néfaste... sur son cœur. J'ai choisi pour ma fille, monsieur, celui que notre monde me conseillait de choisir et je viens de lui exprimer clairement que je n'en veux pas d'autres...

Paul répondit :

"J'ai peut-être eu tort d'avoir été trop sensible aux charmes de mademoiselle Davis; mais je sais, monsieur, qu'il est défendu à un honnête homme d'abuser de la confiance et de l'amitié qu'on peut avoir pour lui. Je ne vous cacherai pas et, au reste, vous le savez, que mademoiselle Davis m'a franchement déclaré son amour et à cela je lui ai exprimé mes scrupules. Notre situation, monsieur, est différente et dussé-je broyer à jamais mon cœur et briser celui de votre fille je n'aurais jamais, par les moyens dont malheureusement vous semblez me croire capable, rendu votre fille coupable de la mésalliance que vous craignez... D'ailleurs, monsieur, vous êtes là, et vous avez pour vous la puissance paternelle à laquelle je n'aurai jamais la témérité de

m'opposer. Mais d'un autre coté, je vous défie, de nous empêcher, votre fille et moi, de nous aimer. Contre cela, monsieur, vous ne pouvez rien faire... Et maintenant, monsieur, à part l'aveu de notre amour réciproque, me soupçonneriez-vous de quelque chose de repréhensible?

M. Davis, frappé de la loyauté empreinte sur la physionomie du jeune homme, fit un signe de dénégation :

"Je ne vous accuse pas, monsieur... mais vous comprenez ma situation. Nous avons des obligations envers le monde auquel nous appartenons. Votre intelligence, l'intuition que je vous accorde des choses de ce monde-là me dispensent de préciser davantage... Voulez-vous me promettre de ne jamais chercher à revoir ma fille? Je sais que je vous demande là un gros sacrifice... Au reste, monsieur, je n'oublis pas que vous avez sauvé ma fille et qu'elle vous doit la vie... Vous n'aurez pas affaire à un ingrat... Vous engagez-vous, moyennant une somme que vous fixerez vous-même...

Mais Monsieur Davis, n'eut pas le temps de finir sa phrase et de tirer d'une poche intérieure de son habit son carnet de chèques. Paul, blèmissant sous l'insulte, s'approcha de lui :

"Je suis pauvre, monsieur, mais je n'ai jamais été outragé par personne. Vous venez de commencer. Votre argent, je la repousse comme une aumône indigne de vous et de moi. J'ai maintenant le droit de ne plus vous entendre.

Navré, indigné, le jeune homme fondit en larmes et laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa mère.

M. Davis, interdit, réalisa qu'il était allé trop loin. Il voulut balbutier des excuses, mais Madame Duval ne lui en laissa pas le temps. La tête haute, les yeux chargés d'éclairs, elle s'approcha de M. Davis:

"Allez-vous-en, monsieur, vous voyez bien que mon enfant pleure!....

———

XVI

Montréal dissimulait dans la brume une partie de son immensité, ne laissant voir que ses dômes et ses tours émergeant ça et là... Le train filait tout le long du Saint-Laurent et l'on voyait, de l'autre côté, des côteaux boisés semés de maisons blanches et de villas rougeâtres. La verdure était tranquillisante et elle masquait au campagnard qui avait toujours vécu entouré de choses familières et d'impressions très anciennes, l'ossature de pierres sans limite dont l'aspect effraie le nouveau venu.

Depuis qu'il était parti de Québec, Paul Duval avait repassé cent fois dans sa mémoire les péripéties du triste chapitre du livre de sa vie qu'il venait de commencer de vivre. Enfoncé dans le coin d'une banquette, la tête à demie sortie dans la portière, Paul Duval s'amusait au spectacle des paysages changeants que déroulait la fuite du train sur la voie; on traversait un village, puis, c'était des vallonnements et des bouquets de bois, puis de petites villes barbouillées de suie et surmontées de hautes cheminées d'usines.

Mais rien ne pouvait distraire la pesante mélancolie qui l'avait envahi depuis son départ. Une

tristesse, une sorte de noir affreux avaient taché la sérénité de sa jeune vie. Ah! il s'expliquait bien, au reste, cette tristesse des heures d'une vie de vingt-cinq ans qui devraient engendrer seulement des sentiments de joie, de plénitude, de confiance dans le présent et dans l'avenir, et qui, chez lui, au contraire, le pénétraient de la plus pesante mélancolie...

Paul Duval prend plaisir à accrocher son esprit à des morceaux de nature que lui sert le train au hasard de la route et de la vitesse et où il souhaiterait pouvoir s'arrêter longtemps... Mais avant que son désir ait pu se préciser, le train l'emporte plus loin, toujours plus loin.

La griserie de la vitesse active son imagination en même temps qu'elle fait affluer les souvenirs dans son âme endolorie.

Il se souvient qu'il a été plusieurs jours malade et que sa mère a dû rester auprès de lui pour le soigner... Ah! le coup avait été rude. Il aimait de toutes les forces de son âme et, brusquement, on avait arraché de son cœur l'objet de son amour. La plaie était vive et elle devait mettre du temps à se cicatriser. Il pensa mourir mais sa forte constitution triompha.

Au mois de septembre, la famille Davis avait quitté Tadoussac pour retourner à Montréal. Paul ne put revoir Blanche avant de partir. Ce fut un nouveau grand coup pour le jeune homme. La santé lui était revenue cependant, mais le souvenir de la montréalaise était loin d'être effacé de son cœur. Il l'avait trop aimée pour l'oublier si vite. Un grand vide

s'était fait dans sa vie et rien ne pouvait le combler. Sa mère était revenue plusieurs fois et avait insisté à chacune de ses visites, pour l'emmener avec elle aux Bergeronnes. Elle espérait que la présence de Jeanne serait un baume aux blessures de son fils. La brave femme n'était guère rouée aux caprices du cœur. Mais le souvenir de l'autre était encore trop vivace dans le cœur de Paul pour que celui-ci conçut les espoirs de sa mère. Au reste, la vue de la petite oubliée des Bergeronnes serait une nouvelle souffrance pour lui: la souffrance rongeuse du remord. Il trompa sa mère encore une fois en lui promettant qu'il partirait pour les Bergeronnes au milieu de l'automne. Et, pour donner plus de poids à sa promesse il annonça à sa mère qu'il ne renouvelait pas son engagement à l'école de Tadoussac et que les commissaires s'étaient assuré les services d'une institutrice pour l'année scolaire qui commençait.

Quelques jours après le départ de la famille Davis, la mère Duval partit, elle aussi, de Tadoussac, contente, cette fois, emportant dans son cœur l'espoir du retour prochain et définitif de son fils à la terre paternelle...

Alors, une lourde mélancolie, un suffoquant ennui pesèrent sur le jeune homme pendant les jours qui suivirent. Il passait ses journées à errer dans le parc, recherchant les endroits ou quelques semaines auparavant il avait passé de si bons instants en compagnie de Blanche Davis. Il s'isolait dans de longues extases, les yeux perdus dans le lointain du fleuve où il avait

vu, quelques jours auparavant, s'éloigner le bateau qui emportait l'aimée...

Quelquefois, faisant un consciencieux effort pour se distraire de ses obsédantes pensées, il s'amusait au va-et-vient des bateaux dans les alentours de Tadoussac. Tantôt, c'était une goélette qui entrait à toute voile dans le Saguenay avec des airs de mouette dansant sur les vagues, tantôt c'était l'un des bateaux, qui font le service des paroisses des rives nord et sud, qui traversait le fleuve suivi de son panache de fumée noire. Paul ne perdait aucun de ces mouvements de la rade; mais ces spectacles finissaient toujours par lui rappeler l'absente.

"Ah!" gémissait-il en lui-même, "autrefois Blanche était avec moi..."

Alors, il se levait et marchait comme un fou à travers les arbres du parc. L'automne avait touché du doigt les massifs où le vert frais des feuillages s'était marié aux teintes riches de l'or et de la pourpre. Pour l'heure, la beauté de la nature était dans ces teintes qui se confondent en ce quelque chose d'impalpable et de lavé relevant à la fois [illegible] pastel et de l'aquarelle, dernier reste de couleurs, dernière flamme de vie qu'effacera bientôt la première bise; nature condamnée et d'autant plus aimable qu'elle est à la merci du premier heurt de l'hiver, comme ces êtres prédestinés aux yeux brillants et au teint transparent dont on ne pressent que trop le prochain départ.

Paul Duval aimait cette nature mélancolique... Ne dit-elle pas aux lamentables amoureux: déçu

"Venez à moi vous qui souffrez... la douleur s'apaise au murmure de mes sources et l'espérance renait aux rayons de mon soleil d'or; vous qui êtes aimés et qui aimez sans espoir, songez que sous mes feuilles mortes de nouveaux bourgeons reverdiront et qu'avant de succomber mes grands chênes reverront encore bien des printemps...?

Mais pour Paul Duval comme pour tous les hommes, le temps allait finir par accomplir son œuvre. Ainsi qu'une étoile longtemps regardée dans la nuit et que l'aube efface, le souvenir de Blanche allait s'éteindre dans le cœur de Paul, quand un matin, la mère Thibault vint lui remettre une lettre. Le cœur du jeune homme battit; la lettre était de Blanche et il lut:

" Mon ami.—Je n'ai pu résister au désir de vous " écrire bien que nous soyons à jamais séparés maintenant. Il est pénible de venir vous troubler après " cette absence; mais je sais que vous m'avez aimée " et que partant, vous n'avez pu m'oublier dès le " commencement de notre séparation. J'ai deviné " vos souffrances qui étaient aussi les miennes; pour- " tant, il faut ne plus penser l'un à l'autre, mon ami. " Ce qui est arrivé contre ma volonté est irrévocable. " Il nous faut même bannir de nos cœurs le souvenir " de ces jours où nous avons filé le même parfait amour " dans le décor d'une même beauté. C'est dur, mais " que voulez-vous...?

" Une autorité supérieure a décidé de mon ma- " riage avec un homme que je n'aime pas. Serai-je

" heureuse avec ce monsieur Gaston Vandry? Je
" ne le crois pas... Ah! pourquoi certaines heures
" ne durent-elles pas toujours comme les souvenirs
" qu'elles laissent...?

" Vous êtes encore plus heureux que moi, mon
" ami; ces heures exquises, vous pouvez les revivre
" encore, vous, avec une autre que vous chérirez...
" Vous pouvez aller encore sous le bleu firmament
" pointillé d'étoiles, les soirs où la lune rouge commence
" son ascension—ces soirs-là, vous rappellez-vous,
" vous étiez en verve et vous disiez que l'astre res-
" semblait à une lanterne vénitienne accrochée au
" centre d'un voile parsemé de poudre d'or... Le
" silence nous faisait du bien et disposait à la tendresse;
" mon âme avait de folles envies de se fondre dans
" l'harmonie universelle... Regrets amers!... J'avais
" commencé de m'attacher aux futaies et me voilà
" condamnée à aimer les toilettes et les équipages
" des boulevards montréalais, loin de mon bonheur...
" Le bonheur!... je sais maintenant où il va se nicher,
" cet oiseau capricieux; il est avec la rose, dans le
" calice d'une fleur des champs—une de vos mau-
" vaises herbes—il est sur une branche d'un sapin
" du parc de Tadoussac... Mais hélas! je sais aussi
" qu'il fuit avec la rapidité de la feuille que le ruisseau
" emporte... Il m'a échappé"...

" Pardon, mon ami, de ressusciter des souvenirs
" qui peut-être, s'effacent chez vous. Oublions-nous
" avec résignation et sans pleurs. A quoi bon pleurer?
" Disons-nous adieu, au contraire, le sourire aux

" lèvres, comme des gens aimables, enchantés l'un " de l'autre..."

Paul Duval avait fondu en larmes en lisant cette tendre épître.

" Blanche," avait-il murmuré, "Blanche chérie!..."

Cette jeune fille si belle, si aimante, un autre allait l'épouser; un homme riche, ce muscadin qu'il avait entrevu quelquefois, allait être son mari; c'est lui qui en ce moment admirait ses beaux yeux, la regardait bien en face afin de ne pas perdre le plus petit rayon de son tendre regard, comme il avait fait si souvent, lui... Ah! ce serait la vie...ça? Paul songea à tout ce que lui rappelait la lettre de l'absente; elle l'avait aimé pourtant et le lui avait dit... Elle l'aimait encore et l'abandonnait. Un tel abandon ne pouvait être sincère; son cœur de simple répugnait à croire à un pareil sentiment.

Et, un matin, sans trop savoir ce qu'il faisait, oubliant tout: et la terre qui l'appelait de toute la force de son dernier soupir avant l'hiver; et les parents éplorés qu'il n'avertissait même pas de sa fugue ingrate, et la douce enfant du menuisier des Bergeronnes... oui, oubliant tout... il partit, sans même entendre les conseils émus de la mère Thibault qui lui disait qu'il regretterait sa folie...

Il partit,et le bateau qui,quelques jours auparavant, emportait Blanche, le dérobait bientôt lui-même dans l'horizon du Saint-Laurent...

Et c'était ce dernier chapitre de sa vie que Paul

Duval, nonchalamment appuyé à la portière du wagon, venait de revivre dans sa mémoire.

Et maintenant?...

Montréal dissimulait dans la brume une partie de son immensité, ne laissant voir que ses dômes et ses tours émergeant ça et là... Le train filait près du Saint-Laurent—le même que celui de Tadoussac—et l'on voyait, de l'autre côté, des côteaux semés de maisons blanches et de villas rougeâtres. La verdure était tranquillisante et masquait au campagnard qui avait toujours vécu entouré de choses familières et d'impressions très anciennes, l'ossature de pierres sans limites dont l'aspect effraie le nouveau venu...

XVII

Non loin de la terre de Jacques Duval, aux Bergeronnes, il y a une chute d'eau considérable et que bien souvent des gens de la place ont pensé faire servir pour les fins de l'industrie. Aux pieds de la chute, la rivière des Grandes Bergeronnes reprend son cours ordinaire; elle fait une courbe et c'est passée cette courbe que commence la terre du père Duval. Tout semble fait exprès pour l'établissement d'une scierie précisément sur la terre de Jacques Duval. Mais les Bergeronnais, comme par une sorte de scrupule de paysan, ont toujours reculé à la pensée d'organiser leur village au point de vue industriel. Quel sacrilège, en effet, au nom de ce diable de progrès, on commettrait envers les Bergeronnes en cherchant à faire retentir ses échos des bruyantes cacophonies de l'industrie; le village ne serait plus lui-même. C'est comme si sous prétexte de purifier un fruit du vent, de la pluie et du soleil, on le trempait dans l'eau claire; il perdrait son parfum et sa saveur...

Mais c'est une naïve illusion de croire qu'à force de bonne volonté on peut encore sauver ça et là et laisser intacts quelques vestiges du passé. On peut bien dire à la muraille qui fléchit, à la toiture dont le faîte s'incline sous son chapeau de bardeaux mousseux,

à la margelle du vieux puits dont les griffes des vieilles racines empêchent seules les pierres de tomber: "vous ne vieillirez pas davantage"; on peut préserver leur délâbrement ou d'injures nouvelles du temps, ou des restaurations outrageantes des hommes et, savamment, entretenir leur caducité; mais comment déclarer aux habitants d'un village: "Vous êtes délicieusement démodés; vous vous encroûtez dans la routine et cela nous fait plaisir; vos maisons, vos outils sont d'un "rococo" qui enchante notre dilettantisme... Au nom de l'esthétique, par amour du passé et pour le culte de l'art, au nom du démon des musées et des bibelots, nous vous donnons défense de vous moderniser..."

Un jour, on apprit aux Bergeronnes, que des messieurs de Québec étaient venus visiter la chute qu'ils annoncèrent ensuite avoir achetée du gouvernement; ils précisèrent bientôt leurs intentions qui étaient de construire un grand moulin dans le village. Les forêts étaient proches et elles fourniraient l'épinette en abondance pour l'industrie des madriers et des planches.

A la fin d'août, on vit arriver des arpenteurs et une foule d'autres gens qui se livrèrent, autour de la chute, et même sur la terre du père Duval, à des opérations qui indiquèrent clairement aux habitants que le projet du moulin était sérieux. De plus, à plusieurs reprises, on vit entrer ces messieurs chez le père Duval; enfin, on annonça, un jour, que les

travaux de construction du moulin allaient commencer au printemps.

Dans les villages, on est toujours un peu âpre au gain; l'établissement d'une industrie suscite toutes sortes de convoitises; on rêve alors d'expropriations payantes et de grasses indemnités. On trace des plans et l'on s'ingénie à conduire la fortune par le plus long chemin, dans ses potagers ou au milieu de ses champs; chaque habitant détermine que sa position est la meilleure pour le succès de l'industrie projetée.

Mais, cette fois, il n'y avait pas de doutes; tous les habitants de la paroisse étaient sûrs que l'on allait faire des propositions au père Duval dont la terre jouxtait précisément le bas de la chute.

Et dans son for intérieur, sans avoir l'air d'y toucher, le père Duval, gagné par l'exemple des autres, s'était mis lui aussi à faire des calculs.

Les arpenteurs firent une dernière visite à Jacques Duval, puis partirent. Il y eut plusieurs jours de tranquillité relative.

C'est alors qu'un soir, dans la grande cuisine de la ferme Duval, on apprit, par le postillon, la nouvelle attristante du départ de Paul pour Montréal. Ce fut une minute pénible dans la famille. Le père ne dit pas un mot, mais il semblait avoir pris une résolution subite et énergique. La construction des moulins allait le sauver de la ruine et atténuerait sa peine. André devint sombre; il devina les projets de son père et il soupira. Il jeta un long regard par

la fenêtre et ce fut comme un regard d'adieu à la terre, à sa pauvre terre qu'il aimait si profondément.

La mère elle, pleura; dans le silence de la grand cuisine, elle pleura longtemps à sanglots pressés, précipités.

Le lendemain matin, André menait paître ses veaux au "trécarré", C'était un jour morne de mi-septembre. Le nord-est soufflait en bourrasques faisant battre la pluie. Le paysage se décomposait à tout instant sous de grands coups de vent qui descendaient des montagnes. André se sentait abattu et il n'avait plus de cœur à rien; ses pieds collaient à la boue des prairies. Rendu au "trécarré" il s'entendit interpeller du champ voisin:

"Hé! André, pas encore à vendre... la terre du père ?..

C'était Samuel Mercier.

André ne se fâcha pas, cette fois. Il s'arrêta au milieu du champ, s'amusa pendant une minute à enlever la boue de ses bottes avec une hart qu'il tenait à la main, puis, il répondit à Samuel Mercier:

" Oui... la terre du père... elle est à vendre."

Et André Duval s'éloigna, navré, faisant mine de courir après ses veaux qui paissaient tranquillement le long de l'abattis du "trécarré"...

Vers le midi, le vent se mit à souffler encore plus fort; un brouillard opaque s'étendit entre le ciel et la terre et l'on ne voyait rien du paysage d'alentour. André descendit à la maison où il s'enferma. Le lendemain, la brume couvrait encore les champs et la pluie fine, perçante, continua de tomber pendant

toute la journée. André était triste à mourir. Il sortit, un instant, pour vaquer à quelques travaux d'urgence, aux étables. Le vent soufflait par rafales poussant toujours la pluie; et il faisait froid; il avait un mancheron de charrue à réparer mais l'onglée le prit et il s'en fut à la maison.

Le jeune homme trouva d'une longueur interminable cette journée; il fut de mauvaise humeur et s'emportait puérilement. Il fut injuste pour son père et pour sa mère qu'il accusa de son ennui; des rancœurs se réveillèrent dans son âme; son orgueil de terrien se révolta; ses ambitions de paysan protestèrent. Il pensait maintenant constamment à la narquoise question de Samuel Mercier et, chaque fois, il avait envie d'aller le battre... Puis il tombait dans de sombres réflexions.

Sa terre vendue, que deviendrait-il, lui? Un journalier besognant du matin jusqu'au soir à des travaux qu'il n'aimerait jamais. On l'emploierait peut-être au moulin, à ce moulin maudit qui allait être la cause du malheur de sa vie?... Mais non, la cause première, pensait-il ensuite, c'était Paul dont les deux bras auraient pu les sauver tous du déshonneur... oui, du déshonneur. Il se mit en colère contre son frère et l'accusa de la calamité dont il souffrait.

Mais le nord-est cessa et la terre redevint belle; comme si elle voulait davantage se faire regretter, elle devint belle comme jamais elle n'avait parue encore. De larges espaces s'ouvrirent dans le ciel gris et des rayons du soleil glissèren allumant sur les prairies

des scintillements de pierreries. Le temps s'adoucit et sécha les herbes. Les chaumes tentèrent quelque verdure et, sur les midis, il y avait comme du printemps dans l'air.

Cette crise de dépression morale dont le mauvais temps assurément avait été pour beaucoup dans l'étât d'âme d'André Duval, s'était calmée; le jeune homme avait retrouvé son équilibre.

Il remonta au trécarré voir ses génisses qui avaient dû terriblement souffrir du froid. Elles paissaient des touffes d'herbes encore vertes au long des clôtures d'abattis.

Au bout de la terre faite, le bois vert bruisait avec allégresse et les chants des derniers oiseaux se faisaient entendre plus clairs dans la sonorité du bois faite de toutes les feuilles déjà tombées sur le sol.

André se retourna et embrassa d'un coup d'œil toute la terre du père. Elle vibrait dans ce jour clair de prime-automne. Le jeune homme pleura presque devant sa bonne amie qu'il lui faudra bientôt quitter. Il eut comme la révélation du sentiment qui existait en lui, impérieux et profond: l'amour de la terre. Jusqu'alors, trop occupé à son dur travail, n'ayant jamais pensé qu'il pût faire autre chose que de remuer la terre et la forcer de produire, il avait joui d'elle sans penser sérieusement qu'il pût la quitter. La quitter?... son cœur se refusa à cette perspective; il s'arquebouta quand la pensée du départ devint trop tenace. Il se prit à espérer naïvement, comme un enfant.

" Et si elle n'était pas vendue, la terre?... murmurait-il en lui-même, les yeux brillants.

Il descendit vers la maison.

* * *

Dans la prairie d'en bas, il rencontra le père qui, juché sur un tombereau chargé de fumier, s'en allait fumer un coin du pré où souvent il avait exprimé l'intention de semer des patates.

André l'arrêta.

" A quoi bon," père, lui dit-il, simplement, en montrant le tombereau chargé de l'engrais.

—Comment, à quoi bon?... mais je te dis qu'elles viendront très bien, les patates, dans ce coin-là... tu verras. Je suis sûr que nous aurons la plus belle récolte de patates de la paroisse, l'automne prochain...

—L'automne prochain... répondit avec émotion André, l'automne prochain, dans ce coin de la prairie, des tas de bran de scie recouvriront peut-être ces engrais qui seront perdus; ici, là, dans le pré d'en bas, dans la prairie du ruisseau, dans le champ de l'Orme, au chaume du Rocher, s'éleveront de laides piles de planches et de madriers; les écorces et les copeaux couvriront notre chemin de traverse et jusqu'au "trécarré" on sentira la résine du pauvre bois taillé... L'automne prochain, la terre sera vendue, père, murmura sourdement André en se tournant vers la rivière qui scintillait plus bas... Il y aura là-bas, les moulins...

Le père était devenu subitement soucieux en

entendant son fils évoquer cette laide transformation de sa terre. De l'extrémité de ses guides, il caressait la croupe de son cheval; puis, il regarda le coin du pré où il s'en allait porter le fumier. Enfin, il dit:

" Qui sait, mon garçon... si elle n'était pas à vendre, la terre?...

—Vous savez bien que c'est impossible, répondit André... Quand même les moulins ne se construiraient pas, elle est trop grande maintenant, la terre, et il nous faudrait deux bras de plus...

Le père resta encore, un instant, songeur, puis il dit:

" Sais-tu une chose, mon garçon? C'est que j'ai là, dans l'idée, que Paul nous reviendra, cet hiver; j'ai ça ici, continua-t-il en se donnant un grand coup de poing sur la tête, et ça ne démord pas...

—Paul?... Non, il est perdu... Faut plus y penser, murmura sourdement André en quittant son père qui continuait obstinément vers le coin du pré...

* * *

A la maison, la mère Duval ne languissait pas; elle profitait du beau temps et André la trouva accroupie dans le potager où elle arrachait ses oignons. Après que le légume était sorti de terre, elle le secouait d'un petit coup sec sur ses genoux puis elle l'étendait sur le sol où il y en avait déjà une longue rangée; il y en avait dont les tiges dépassaient de près d'un pied les autres. Quand la mère Duval avait fini un "carré"

et que les oignons étaient un peu séchés, elle les attachait par bottes de douze avec une ficelle.

André vint dans le jardin et voulut aider à sa mère.

" Non...laisse faire," dit-elle, "dans une demie-heure j'aurai fini... Les oignons sont beaux, cette année, regarde-moi ça; pas une piqûre de vers. Malheureusement, je n'en ai que trois "carrés". Le printemps prochain, il m'en faut cinq. C'est de la bonne terre, ici, pour les oignons."

André regarda sa mère, surpris... "Mais qu'est-ce qu'ils avaient donc, les vieux?... Après la belle recolte de patates du père pour l'automne prochain, c'était les cinq "carrés" d'oignons de la mère pour le printemps.

" Le printemps prochain, mère," dit André avec énergie, "la terre... la terre sera vendue..."

La mère Duval eut un petit rire sec.

" Ah! tu sais, m'est avis qu'elle n'est pas encore vendue, la terre; oui, c'est vrai, on a fait des offres au père mais... mais il en faudra encore bien d'autres. Il est certain que vous êtes seuls, que la terre s'est agrandie, et que ton père se fait vieux... Mais veux-tu que je te dise, j'ai là, moi, une pensée au fond de la tête et... ça ne démord pas: Paul nous reviendra avant le printemps, j'en suis sûre. Pauvre enfant!... je le connais mieux que tous vous autres, va... Malgré ses études, il n'est pas fait pour la ville; il va se tanner, j'en suis sûre. Et puis, là... il aimait trop la petite... celle d'ici,... ça ne trompe pas.

Et la mère Duval attaqua avec une grande énergie son dernier "carré".

Alors devant tous ces espoirs, ces bons et confiants espoirs des vieux, ceux qui, grâce à leur expérience et à cette intuition qui leur est propre, se trompent rarement, André se prit, lui aussi, à espérer... Paul reviendrait.

Il y pensa longtemps, le soir, pendant qu'il fumait, dans la grande cuisine, près de la fenêtre par où il voyait s'endormir les champs... Paul reviendrait et alors... la terre, la "grande amie" qui s'était faite si belle, depuis quelques jours, après le nord-est de ces temps derniers, qui se faisait si câline pour qu'on la regrettât davantage [illegible] terre... on lui jouerait un bien bon tour... on ne la vendrait pas.

Ah! le plaisir de répondre prochainement, un des jours de l'hiver qui vient, quand on irait chercher du bois au "trécarré", le plaisir de répondre à Samuel Mercier:

" Non!... la terre du père... elle n'est pas à vendre...

———

XVIII

L'ancien maître d'école de Tadoussac errait entre les maisons grises, sur l'étroite bande du pavage, en quête du chemin à suivre. Ses regards semblaient chercher, devant et derrière lui, une chose essentielle qui lui manquait. Paul se défiait de lui-même, en campagnard que gênait l'ambiance nouvelle et qui redoutait de se trouver pris dans un réseau de choses angoissantes et ignorées. Il appréhendait les maladresses possibles, ces hasards humiliants, ces incidents ridicules dont la hantise est fréquente chez ceux que le sort malmène... Déjà il se sentait mortifié de l'antipathie de la grande ville à son égard. Il croyait voir dans le regard des hommes qu'il rencontrait un parti pris d'indifférence contre lui, à moins que ce ne fût de la dureté soupçonneuse. La grâce des femmes le ravissait; il les contemplait à la dérobée et rougissait de son peu de prestige. Elles passaient, hautes et fières, sans même jeter un regard sur lui. Il pensait alors à l'aimée, à celle qu'il était venu voir de si loin; serait-elle de celles-là?... Qui sait, si dans son milieu, elle n'est pas redevenue la mondaine? Ne rougirait-elle pas de lui si par hasard elle le rencontrait soudain? A ces pensées, sa figure s'impreignait d'une grande tristesse, cette tristesse des mécomptes douloureux,

des efforts avortés, des rappels aux catastrophes et des inutiles regrets... Et le tumulte de la rue, grondant, au milieu de ces pensées confuses, de cet amas d'impressions et de souvenirs qui escortaient le jeune homme, le faisait buter aux trottoirs dont la hauteur inusitée trompait son attente...

Poussé par les hasards de sa course sans but, Paul Duval se surprit à gravir la Montagne. Il se trouva bientôt au sommet de cette merveille aimée des Montréalais.

Le banc où il s'affala, fourbu et fatigué, le vit en proie à la plus noire mélancolie. Il s'effraya à l'aspect vue de cette monstrueuse ville à ses pieds.

Dans une gloire automnale où le soleil accentuait en ourlets de lumière les saillies des édifices, le grand paysage de pierres, d'asphalte, de briques et de bois se déployait en lignes nettes avec tous les saisissants caprices de ses reliefs. Sur cette gigantesque ossature, le ciel bleu d'automne planait... Mais Paul Duval avait beau écarquiller les yeux il ne pouvait voir toute l'immensité de la ville malgré les grands coups de vent qui en agrandissaient l'horizon; à l'ouest et au nord, la ville se dérobait. Mais aux pieds de la Montagne, des blocs énormes de pierres grise se tassaient; ça et là apparaissaient quelques pâles verdures de squares, quelques pelouses que coupaient les renflements d'énormes édifices. Des coupoles s'arrondissaient au centre du paysage; des tours et des clochers étaient réduits en des traits indécis sur le fond lointain de l'eau du fleuve qui cernait l'horizon. Partout,

enfin, jusques aux régions où la vue s'arrête au bord des perspectives insondables, s'étendait la nappe illimitée de toits, coupée par les avenues et les ruelles le long desquelles se resserraient les maisons en masses sinueuses ou en denses empâtements. Les parcs mettaient, au milieu des constructions, leurs flots de feuillages muticolorés par l'automne.

Paul Duval subissait l'émotion que créent les spectacles où s'inscrivent les appétits, les désirs et les fêtes, les rages et les amours des multitudes; il imaginait cette vie, en bas, enfiévrée et criarde; on travaillait, on inventait, on trafiquait, on aimait.

Et tout cela lui parut hostile, menaçant. Dans cette immense agglomération, pensait-il, seule, la foule existe et l'effort isolé doit vite se convaincre de son impuissance; y a-t-il de l'intimité, de la confiance réciproque?... Des inconnus que les nécessités de la vie mettent en présence pour les besoins du commerce ou de l'industrie....

En définitive, une vie pénible, une vie chagrine et froide...

Et, pourtant, il lui fallait vivre là-dedans puisqu'il était venu. Il était venu à Montréal sans d'autre but que celui de revoir, ne serait-ce qu'en passant, au hasard d'une course dans les rues, la douce figure de Blanche Davis; tout au plus, Paul Duval avait-il poussé son ambition amoureuse jusqu'au désir de dire un mot à la jeune fille, de lui déclarer encore une fois son amour et de lui exprimer son grand désespoir.

Il ignorait même en quel point de l'immense

cité demeurait la famille Davis; par un curieux caprice de fierté déçue, il ne voulait pas même le savoir et il avait décidé de ne rien faire pour cela. Il avait tout confié au hasard, souvent commode et complaisant. Sa fierté se répugnait au guet-apens d'un rendez-vous moderne, à une surprise, souvent pénible, dans le coin d'un jardin; il imaginait l'arrivée subite du commerçant de soieries, sa colère, l'embarras de Blanche, sa confusion à lui, son orgueil de simple blessé... Il laissait donc au seul hasard le soin de déterminer les circonstances qui lui feraient réaliser son grand désir.

Mais en attendant, il lui fallait vivre; et pour cela, chercher un emploi, n'importe lequel, le plus ignoré, le plus humble fût-il. Il avait emporté ses quelques économies mais il envisageait déjà avec terreur l'antagonisme qui ne manquerait pas d'exister bientôt entre la médiocrité de ses maigres ressources et son désir de rester à Montréal... à la merci d'un hasard et peut-être toujours.

Il lui fallait donc entrer dans une fonction quelconque. Parviendrait-il jamais à se procurer du travail dans cet immense chantier? Le spectacle de cette prodigieuse création humaine, foisonnante, faisait appel à son activité, mais il s'effrayait de se voir seul et sans moyens de réagir dans la tempête des besoins de l'existence qui grondait en bas de lui. Enfin, en attendant, il avait décidé de diviser en menues tranches, mesurées sur ses dépenses quotidiennes, le peu qu'il possédait...

Le jour tirait à sa fin et Paul Duval descendit de la Montagne. Les globes électriques s'allumaient dans toutes les rues; des bandes de travailleurs et d'ouvrières s'évadaient partout; on en voyait surgir des terrains vagues, et les ateliers et les grands magasins en dégorgeaient par groupes compacts. Tous s'en allaient, pressés, par les méandres des ruelles, ou bien, aux coins des rues, attendaient le passage d'un tramway qu'ils escaladaient pour gagner les banlieues; partout, dans les groupes, on était joyeux: des rires, des boutades, des appels, des adieux, des "au revoir"...

Dans la soirée, pendant que toute la ville semblait à la joie et que les promeneurs profitaient de l'une des dernières soirées de la saison, pour envahir les parcs et les boulevards, Paul Duval s'enferma dans la chambre étroite et sombre qu'il avait louée dans l'une des rues besogneuses de la partie basse de la ville.

Le grondement de la rue montait à lui et lui faisait mal au cœur. Il sentit qu'il ne s'accoutumerait pas à cette solitude déprimante. Elle lui causait de bizarres malaises; elle l'effrayait et il devint inquiet quand il vit les pénombres noyer les coins de sa chambre. Devant sa fenêtre, un réverbère vacillait sur les ténèbres grandissantes de la rue. En haut, une étroite bande d'azur sombre traçait, entre les bords des toitures, une autre rue égale et symétrique dans le ciel. Là, quelques étoiles brillaient. Il pensa au doux pays saguenayen, au-dessus duquel devaient briller, en ce moment,

les mêmes étoiles et, pour la première fois, il sentit son cœur étreint dans l'étau de la nostalgie. Il lui sembla voir se dresser devant lui un avenir atroce qui l'effraya; il sentait son cœur comme muré à jamais sous les pierres lourdes et massives du désenchantement. Il éprouva, en ces cruelles minutes, tout le nu, tout le froid et le vide de son existence. Un cercle l'étouffait; et il subit toutes les affres de l'angoisse morale.

Avant de fermer la fenêtre par où commençait à entrer, trop vif, le froid de la nuit, il jeta un dernier coup d'œil dans la rue. Elle était encore grouillante de promeneurs et de promeneuses; des fusées de rire montaient à lui. Pourquoi était-il étranger à cette joie? Pourquoi ces belles heures de la vie des autres et de la sienne mouraient-elles stériles, privées de l'active allégresse qui était, comme aux autres, son vœu, mais pour lui, l'inexaucé? Allait-il donc être condamné désormais à l'unique privilège de la souffrance, et cela parce qu'il avait aimé et qu'il aimait?... Ah! les affres brisantes et déprimantes de l'isolement... Pourquoi donc serait-il la victime d'une effroyable exception aux lois naturelles des bonheurs dispensés partout excepté au coin ou geignait son adolescence déserte?...

Le réverbère s'éteignit soudain et la nuit déploya ses noirs bleuâtres au dehors. L'obscurité étendit son mystère sur les bruits de la ville.

Paul Duval voulut demander au sommeil l'oubli

de ces heures angoissantes; il fit une prière machinale et il s'étendit tout habillé sur le pauvre lit de camp de sa cellule. Et, dans le lourd silence de l'alcôve, il pleura longtemps de ces larmes qui rongent comme un acide et qui font mal au cœur.

XIX

Paul Duval vécut ensuite des jours singuliers. Le hasard sur lequel il avait compté pour lui faire rencontrer Blanche Davis ne le servait pas vite; sans doute il voulait ménager ses effets.

Mais pendant ce temps-là, il se produisait de grands trous dans la bourse du jeune homme. Il lui fallait sans tarder trouver du travail. Il chercha; il parcourut avidemment, chaque soir, les petites annonces des grands journaux; mais on demandait surtout des besogneux, des hommes de métiers, des sténographes, des dactylographes, sachant bien les deux langues, des comptables. Hélas, son instruction de simple maître d'école élémentaire n'allait pas jusque là; et il n'avait aucun métier. Que pouvait-il faire en effet? Enseigner à des potaches; c'était tout et c'était peu.

Enfin, un soir, ses yeux tombèrent sur une annonce dans laquelle on demandait un copiste; travail facile et assez rémunérateur pour un homme patient et assidu. L'ancien instituteur chercha à se convaincre qu'il avait une belle écriture; l'habitude de faire appliquer ses élèves de Tadoussac à bien former leurs batons et leurs courbes avait également fait la main du maître au tracé des cursives amples et bien arrondies.

Paul Duval prit soigneusement note de l'adresse indiquée dans l'annonce du journal. Il s'y rendit le lendemain matin. Sa démarche fut heureuse. Il arriva dans sa chambre portant sous son bras une serviette bourrée de paperasses. C'étaient des pièces que lui confiait pour copier et vérifier, une grande maison de commerce. Il avait de la besogne pour plusieurs jours; il étala le monceau de papiers sur une petite table, dans le coin de sa chambre et, sans plus tarder, il en commença l'examen. C'étaient des factures à vérifier, des colonnes de chiffres à additionner, de longs contrats à copier. Paul ne put s'empêcher de sourire en pensant combien il fallait être doué d'une belle énergie pour entamer un tel labeur.

Il travailla toute cette première journée sans presque lever la tête. Le soir, il accumula davantage, sur la chaise où il les déposait, les feuilles revues et complétées. Quand sonnèrent onze heures, il ressentit quelque fatigue, se leva, s'étira, fit une fervente et courte prière, se jeta sur son lit où il dormit d'un lourd sommeil jusqu'au matin.

Il s'attela à sa rude besogne, le lendemain et les jours suivants. Il termina en cinq jours le travail qu'on lui avait confié pour dix et il en redemanda d'autre.

Ces journées de travail lui valurent une accalmie; il en fut heureux, d'autant plus qu'il avait réussi de cette façon à combler les vides inquiétants qui s'étaient faits dans son gousset. Il pouvait vivre maintenant pendant plusieurs jours.

Depuis qu'il avait commencé de travailler, Paul Duval ne sortait que pour les repas qu'il prenait, les plus maigres possible, dans un restaurant du voisinage; il rentrait vite et se courbait sur ses paperasses. Chaque jour, pendant plus d'une semaine, sans penser aux conséquences d'un surmenage aussi excessif, Paul Duval renouvella son effort, d'une surprenante intensité. L'endurance du jeune homme n'y eût pas suffi sans une extraordinaire et subite énergie qu'il puisait dans son ennui même. Il ne s'interrompait que brisé de fatigue, à bout d'innervation pour lutter contre l'engourdissement qui faisait fléchir ses épaules; des fois, emporté par cette furieuse folie du travail, il renonça de se coucher craignant de trop s'attarder au lit et il se contentait d'un somme, la tête appuyée sur sa table de travail...

Mais un soir qu'accablé, il avait arrêté, un instant, la course de sa plume sur le papier, une mauvaise pensée traversa soudain son esprit.

Etait-il venu à Montréal seulement pour se livrer, jours et nuits, à cette besogne d'esclave? Ne valait-il pas mieux, vraiment, rester simple maître d'école à Tadoussac plutôt que de devenir vulgaire copiste besognant dans une vilaine chambre d'un mauvais hôtel de Montréal? Evidemment, il faisait fausse route. Vrai, ce n'est pas en s'enfermant ainsi des jours et des nuits entières dans sa triste cellule, à alligner des chiffres et à blanchir du papier qu'il aiderait le hasard sur lequel il comptait tant pour lui faire rencontrer celle qui avait été la cause de ce si complet

bouleversement de sa paisible existence? Il avait maintenant de quoi vivre pendant plusieurs jours et même plusieurs semaines. Que ne cherchait-il donc à aider un peu ce hasard?...

Il se rendit porter le reste de son travail et n'en redemanda pas d'autre.

Puis, il se mit à sortir; il parcourut la ville dans tous ses sens. Il visita l'Est besogneux et l'Ouest viveur et flaneur; il connut les banlieues; il flâna dans tous les parcs et promena son désœuvrement dans toutes les avenues. Il s'amusa de longues journées aux abords du havre ; il se sentait un grand attrait pour l'eau, pour le fleuve, et il oubliait le temps au spectacle mouvant des départs et des arrivées des navires...

On n'a jamais expliqué l'attrait irrésistible qu'exerce sur les âmes compliquées comme sur les simples, l'arrivée ou le départ des bateaux ou des trains de chemin de fer; pas plus que l'on a bien expliqué ce besoin de crier dans les mêmes circonstances comme, d'ailleurs, dans n'importe quelle manifestation; il semble que ce soit là un des importants privilèges de la liberté individuelle sous quelque latitude que ce soit....

De temps en temps, un puissant transatlantique débouchait à l'entrée du port; il semble une montagne au milieu de la volée de menus bateaux pareils à des mouettes qui évoluent autour de lui et au milieu desquels il fraie sa route; aussitôt, les grandes halles des compagnies maritimes s'animent et fourmillent de

monde; le navire n'est pas accosté que déjà, malgré les défenses, hommes et femmes se faufilent à la rencontre des arrivants pour embrasser, une minute plus tôt, un parent, un ami... Le grondement de la vapeur, désormais inutile, le grincement des poulies, les courses désordonnées des passagers et des employés, la révolte des gens pressés contre les formalités de l'arrivée, bref! tout le brouhaha que peut produire la venue de douze ou quinze cents personnes, appartenant à toutes les classes de la société et même à toutes les races, encombrées de tous les paquets imaginables, cet ensemble, à la fois comique, touchant et exaspérant... amusait le désœuvré volontaire.

Un navire n'était pas sitôt déchargé que Paul Duval en voyait d'autres s'approcher à vitesse réduite, les pavillons au vent, répondant aux signaux des sémaphores. Partout, autour de lui, l'eau était grise, comme vaseuse et, tout le jour, au-dessus du port, il voyait des goélands voleter, comme apprivoisés...

Certains jours, il poussa ses promenades jusque dans les lointaines banlieues; il parcourut des chemins bordés de jardinets, de clôtures de pierre et de murs enfouis sous des touffes qui débordaient et qui étaient jaunies par l'automne. Les jeunes arbres étaient déjà nus comme des perches. Des champs s'étendaient, clairs et frais.

Paul Duval, ici, semblait se trouver comme chez lui et il était certain qu'il foulait un sol qu'il avait déjà connu. Il en ressentait une impression profonde et il s'emplissait les yeux et l'esprit du paysage.

Le soir, au retour, la ville était laide; quand il rentrait dans sa chambre, la nostalgie lui étreignait le cœur plus brutalement encore...

Jusqu'alors, Paul Duval avait été à l'abri des contagions malsaines, des dépravations précoces. Un jour, une grande transformation s'opéra en lui; il avait déjà passé par tant de phases morales. Le milieu, l'ennui, le désœuvrement, la solitude devaient fatalement exercer sur sa tête jeune et son cœur trop tôt désabusé leur néfaste influence. Lui aussi devait glisser sur la pente dangereuse.

Depuis qu'il était en ville, des étonnements de toutes sortes avaient commencé pour lui. Il avait vécu des jours enfiévrés par l'ardeur du travail et d'autres jours, vides de tout, du travail comme du plaisir. Son désœuvrement voulu lui fit connaître une époque étrangement troublée.

Il y a à Montréal, comme dans toutes les grandes villes, dans les quartiers ouvriers, des maisons où il se passe des choses étranges. Le soir, aux heures où tout commence à se tranquilliser dans le reste de la ville, il sort de ces maisons des bruits d'enfer en même temps que de leurs fenêtres s'échappent des relents écœurants d'alcool. Là, des groupes de sans-travail, de sans-famille et de sans-patrie vont s'étourdir. Il s'y passe d'effroyables bacchanales; on y boit d'incroyables quantités d'alcool frelaté; on blasphème entre deux hoquets; on éructe des mots orduriers. Ce sont des lieux maudits...

Et, un soir malheureux de la mi-octobre, alors

que tout l'air ambiant suintait la tristesse et l'ennui, le fils de l'honnête Jacques Duval, le fiancé de la pure Jeanne Thérien, s'était laissé entraîner par un camarade d'occasion, rencontré dans la journée au hasard d'une promenade sur les quais, dans l'un de ces estaminets. Il eut peur, un instant, en y pénétrant. Il eut honte surtout. Il but un verre que son ami lui offrit, le premier de sa vie; il fit d'autres connaissances qui lui offrirent aussi des verres qu'il but également et que suivirent ceux qu'il se crut obligé de payer ensuite. Bref! il s'enivra de l'ivresse vulgaire de l'ouvrier désœuvré des villes; il s'avilit et, en un seul soir, se ravala au niveau de la classe des ivrognes qu'il venait de connaître...

Il se réveilla, le lendemain, quand il était près de midi, la tête lourde et l'esprit engourdi. Un instant, il eut horreur de lui-même. Il sortit; il rencontra de nouveau son ami, un malheureux débardeur sans travail pour l'instant, qui l'invita à renouveller la bambochade de la veille. Paul Duval résista; mais il y avait l'ennui qui le guettait, là-bas, dans sa noire alcôve, et qu'il se rappelait avoir oublié, un instant, la veille, l'ennui qui le faisait souffrir avec ses pesants anneaux de fer... Ah! s'étourdir alors; ah! oublier, ne fut-ce qu'un instant. Lui et son ami retournèrent à l'estaminet. Et Paul Duval roula de nouveau sous les tables.

Il y retourna le lendemain. Les jours suivants, quand l'ennui le prenait et qu'il avait peur de la solitude, le soir, il y allait encore...

Comme tant d'autres qui avaient été bons, il allait donc, lui aussi, finir par s'avilir tout à fait et tomber au niveau de la brute, traîner de bouge en bouge, au rang des plus débraillés.

Ah! vous qui vivez de la vie régulière de la famille au foyer paisible et sans heurts, ne jugez pas trop vite ceux que les lois souvent brutales de la destinée ont jetés dans des conditions d'existence anormales, dans des villes inconnues, au milieu de privations, de souffrances morales et physiques, de convoitises et d'influences que vous ignorez; ne jugez pas trop vite les exilés et les errants dont les souffrances et les impressions tourmentées vous sont inconnues...

Au commencement de novembre, Paul Duval s'aperçut qu'il n'avait plus un sou vaillant dans ses poches. Ce nouveau vide le porta à réfléchir: il était plus que temps d'arrêter cette vie de désœuvré. Quand il buvait, Paul se sentait heureux et il oubliait tout; il ne cherchait à s'enivrer que pour cela. Mais quand venait la période d'affaissement, le retour à la raison, quand, abruti, l'œil morne, le cœur malade, il se raidissait et s'écœurait de lui-même, une envie forte de pleurer le prenait.

Même des caractères qui ne sont pas toujours très vigoureux ont ce privilège souvent de pouvoir échapper à certaines dépressions morales qui, pour des causes diverses, peuvent affecter les plus forts. L'on n'évite pas toujours la faute par cela seul que l'on est doué d'une énergie capable de la braver; la nature peut ployer et terrasser les faibles, sans doute,

plus facilement que les forts, m[illegible] rude, elle [illegible] capricieuse parfois; elle peut [illegible] un fort jusques [illegible] la fosse libératrice et elle peut aussi déterminer soudain une hautaine endurance chez ceux que de lourds chagrins ont formés à l'abattement et [illegible] ennuis. Une grande souffrance peut [illegible] une nature puissante et menacer l'édifice [illegible] un cœur faible peut offrir dans ces mêmes cr[illegible] une force de résistance sublim[illegible]

Plusieurs fois déjà, Paul Duval avait [illegible] solution de ne plus chercher à rencontrer les [illegible] compagnons qui l'avaient conduit au [illegible] puis, il en avait assez de ces scènes [illegible] dégoutantes de buvettes; il en était las [illegible] enfin [illegible] lendemains sont si pénibles.

Un matin, dans l'effroyable sensation d'écroulement qui l'abattait, il [illegible] au cœur du pauvre petit saguenayen un courage soudain [illegible] surnaturel. Une volonté énergique lui re[illegible] complet de ses act[illegible] il décida de don[illegible] vie [illegible] tranquille [illegible]

[illegible]ussitot, il se rendit à la maison de commerce [illegible] donné du travail et il demanda de nouv[illegible] pap[illegible] à [illegible] et à vérifier. On était content de lui [illegible] on lui en donna.

[illegible] pendant encore des journées, des soirées et des [illegible], il travailla dans sa m[illegible] où il n'entendait même pas les sourds grondements du vent de novembre maintenant et les tintements de la pluie contre les vitres de son unique fenêtre.

XX

C'était une après-midi triste de la Toussaint. Même dans le nord du Saguenay, il n'avait pas encore tombé un seul flocon de neige et, au dire des vieux, on ne se souvenait pas d'avoir jamais joui d'un aussi bel automne; aussi, croyait-on généralement que l'hiver serait rude et que la première neige qui viendrait blanchir la terre resterait. Elle ne devait pas tarder, disait-on aux Bergeronnes, et l'on attendait, de jour en jour, la bordée de la Toussaint.

Cette grise après-midi de novembre, le menuisier Jean Thérien, seul dans sa cuisine, évoque tristement les hivers d'autrefois, les joyeux renouveaux pleins d'espérance et les ardents étés féconds en travail. Les coudes sur la table, avec torpeur, il songe aux indécis lendemains, à la vieillesse prématurée, au destin de sa fille, sa chère Jeanne, son unique enfant, sa pauvre petite abandonnée, comme il l'appelait souvent.

Que deviendra-t-elle quand il ne sera plus ou quand ses bras se refuseront au travail du rabot et de la hache? Son pénible labeur ne lui aura permis que de lui laisser une humble maisonnette ; il lui faudra travailler, s'engager peut-être comme servante dans une ferme. Ah! qu'il eût été heureux,

au seuil de sa vieillesse, de la voir entrer en ménage, comme tant d'autres jeunes filles de la paroisse qu'il voyait aujourd'hui joyeuses fermières et braves mères de famille.

Et Jean Thérien se sent malheureux; de grosses larmes roulèrent bientôt sur ses joues rugueuses ainsi que le soir doré de printemps où l'épouse trépassa.

Jeanne survint. Alerte, elle parcourut la cuisine, rangeant les meubles, attisant le feu, puis, elle s'en alla s'asseoir près de la fenêtre où elle se mit à égrener son chapelet. Mais elle s'arrêta bientôt:

" Père, il fait beau; si nous allions à l'église prier pour les trépassés?

—Mais oui, petite, et ça nous dégourdira

Ils sortirent. Un soleil d'arrière automne égayait un brouillard blanc, volatil, mélancolique, qui s'étendait sur les plaines de terre brune, et entourait plus densement le tronc de quelques grands arbres qui dressaient, au milieu des champs, leur sombre squelette dans le ciel clair rayé de vols de corbeaux. La route est déjà gelée et fait du bruit sous les talons. Tout semble maintenant à l'abandon dans les pauvres champs où l'on ne voit que détritus végétaux secs, feuilles fanées, rougies, imprégnées d'eau, salies de terre. Entre les fossés et les clôtures du chemin, des arbustes dépouillés de leurs feuilles ne semblent plus que des fagots de branches sèches que l'on aurait déposés là, debout, sur le vert très pâle de l'herbage tondu par les vaches et les veaux qu'à l'automne les culti-

vateurs laissent errer librement, à l'aventure, le long des routes.

Autour des fermes, des vaches courent des taches d'herbe maigre, au milieu de flaques d'eau, et meuglent par moments, vers les maisons. Les volailles mettent un mouvement coloré devant les étables où elles grattent, remuent et caquettent. Au-dessus de ce mélancolique paysage d'automne passent et repassent des tourbillons d'oiseaux émigrant vers des pays qui seront plus cléments que celui du Saguenay quand viendra tout à fait l'hiver; à chaque tour de leur vol, là-haut, ils lancent, en signe d'adieu, leurs cris, comme une fusée...

Jean Thérien et sa fille arrivèrent bientôt à l'église. Elle était déjà presque remplie de fidèles qui étaient venus, eux aussi, cette veille du jour des Morts, réciter des prières pour leurs défunts.

O le calme impressionnant de nos pieuses églises de campagne, ces après-midis d'automne, quand le jour tombe, gris et morne, des hautes fenêtres ogivales; on n'entend que le chuchotis des prières ardentes de ceux qui sont agenouillés là, disant leurs peines naïves et formulant leurs demandes nombreuses au Dieu enfermé au fond du petit tabernacle de bois blanc et doré du maître-autel. La lampe du sanctuaire, au bout de sa longue chaîne dorée, vacille encore des derniers tremblements que lui a imprimé le bedeau quand il est venu renouveler sa provision d'huile; et tel est le calme qui règne dans le temple que le bruit d'une toux sèche ou que le frottement d'un chapelet

roulant sur le rebord du banc de bois, semble comme un sacrilège.

Jean Thérien et Jeanne prièrent longtemps, lui pour l'épouse, et elle pour la mère qui l'avait quittée...

Jeanne pria pour sa mère; mais elle pria aussi pour l'oublieux, pour celui qui l'avait abandonnée et qui était parti pour un pays inconnu qu'elle se figurait si loin que le cher absent ne pouvait jamais plus revenir... Jamais plus.

Ah! si elle savait qu'elle ne devait plus jamais revoir l'aimé, le fiancé; si elle pouvait être sûre que son amour était parti, lui aussi, bien loin, pour ne plus revenir, comme elle saurait le remplir, le reste de sa jeune vie de vierge...

Enivrée par l'ardeur de sa prière, grisée du solennel silence du temple, la fille de Jean Thérien, un instant, laissa monter son esprit très haut, dans un cadre nouveau et virginal, dans une atmosphère très douce où règnait la paix entière, la bonne paix que rien ne peut troubler; elle se vit la sœur de ces âmes aux ailes blanches, aux apparitions mystiques, qu'un même élan de foi, d'espérance et d'amour emporte vers les rives de l'Eternité, qui volent et planent entre le ciel et la terre, dans la lumière sublime, libres, et qui d'un coup d'aile s'élèvent au-dessus des misérables désirs du monde... qui passent à l'écart, sous le voile virginal, les yeux levés au ciel bleu, chantant les louanges de Dieu et tenant dans leurs mains une croix entourée de lis...

Jean Thérien vint avertir sa fille qu'il était temps de retourner à la maison.

Au sortir de l'église, ils rencontrèrent la mère Duval qui était aussi venue prier pour les défunts de la paroisse.

"Je suis bien contente de vous voir," dit-elle en apercevant Jean Thérien et sa fille, "et si vous le permettez, je vais continuer à la maison avec vous; j'aurais une lettre à faire écrire par Jeanne."

Le menuisier et sa fille devinèrent à qui allait être adressée, la lettre, et il y eut un silence.

Déjà le crépuscule tombe lentement en nappes grises; le froid est vif pour la saison et la route durcie fait sonner haut les semelles des gros souliers. La pureté d'une grande bénédiction tombe sur la nature mélancolique qui va s'endormir.

"Nous ne sommes pas loin sans neige," fit remarquer Jean Thérien pour rompre le silence qui devenait pénible.

—Il faudra pourtant bien que la bordée de la Toussaint nous arrive, répondit la mère Duval; voilà un automne comme il y a bien longtemps que nous n'avons pas vu; chez nous la terre est "meuble" et nous pourrions encore semer.

Il y eut un nouveau silence que seuls rompaient les pas menus sur la route durcie. Et Jean Thérien risqua, cette fois:

"Pas encore de nouvelles de Paul?... M'mame Duval?

—Hélas! non, répondit la fermière dans un long

soupir, pas depuis la fois qu'il nous a donné son adresse; ce pauvre enfant-là me rend bien inquiète... S'il était malade, songez donc, si loin, seul!...

— Savez-vous, M'mame Duval, que tout à l'heure, dans l'église—Dieu me pardonne! — il m'est venu une idée, là, fit tout à coup le menuisier en se touchant le front? c'est que ça me dit que Paul reviendra; j'en suis presque sûr...

...On arriva à la maison où il faisait déjà si noir qu'il fallut allumer la lampe. Jeanne prit aussitôt dans une armoire du papier, de l'encre et une plume, déposa le tout sur le coin de la table et se mit en devoir d'écrire.

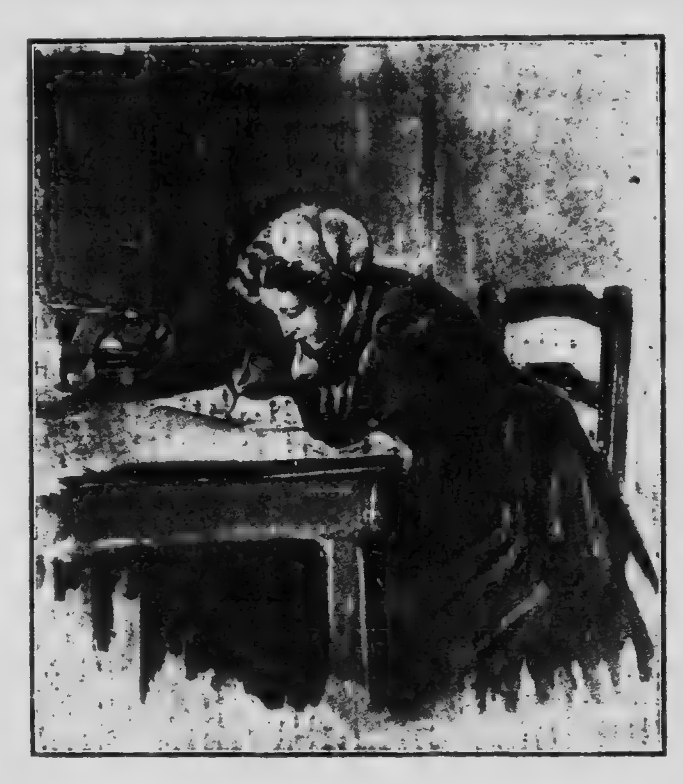
La mère Duval dicta:

"Mon cher enfant:—La présente est pour te donner des nouvelles de notre santé qui, pour le moment, sont assez bonnes, nous en remercions le Bon Dieu. C'est Jeanne qui écrit pour nous; elle est bien bonne.

"Je tenais à te dire que nous sommes bien dans la peine depuis bientôt trois mois que tu es parti sans même venir nous voir. La joie nous a quitté avec toi et elle n'existe plus aux Bergeronnes. Nous venons tous trois, Jean Thérien, Jeanne et moi, d'aller prier pour les morts à l'église et c'est bien triste; pour moi, j'ai prié rien que pour toi, mon pauvre enfant; je ne sais pas si j'aurais plus de peine si tu étais vraiment mort...

"Un mot pour te dire que les récoltes ont été bonnes et que mon jardinage est venu comme une

merveille; il n'y a que les patates qui ont presque manqué à cause des mouches rouges; mais le foin, le grain et les légumes sont de toute beauté. Tout cela nous réjouirait s'il n'y avait pas ton absence.



"Un mot pour te dire que les récoltes ont été bonnes et que mon jardinage est venu comme une merveille . ."

Le père est bien triste et je crois qu'il se fait un grand tourment par rapport à la terre que lui et André ne seront bientôt plus capables de cultiver parce qu'elle

est trop de travail, et qu'il va falloir vendre; même que je le vois bien souvent, la nuit, qu'au lieu de dormir, il songe tout éveillé; moi aussi, je fais bien souci de tout cela. Il y a des fois que le chagrin me prend et il me passe toutes sortes d'idées.

"Mais qu'importe, pourvu que le Bon Dieu garde toujours mon pauvre garçon comme je le lui demande et qu'il ne puisse rien lui arriver de mal par mauvaise conduite; je serais trop malheureuse si ça arrivait.

"Au commencement, il nous venait de temps en temps à ton père et à moi des idées qui nous faisaient peur; c'est que tu ne reviendrais plus et que tu resterais là-bas; mais maintenant, c'est parti et ça nous dit que tu vas revenir. Jean Thérien avait tantôt cette même idée-là. Vois-tu, ça ne peut pas tromper ces choses-là. Autrement, si tu ne revenais pas, j'aimerais mieux mourir tout de suite et ton père aussi. Tu nous fais déjà assez souffrir par ton silence à nous écrire. Enfin, prie bien le Bon Dieu, mon pauvre Paul, ne l'oublie pas et il saura bien arranger tout cela.

"Les gens des Bergeronnes s'informent beaucoup de toi et de quand tu vas revenir. Ils t'aimaient bien tous, bien qu'ils t'aient tenu en froid souvent. André ne veut jamais parler de toi et c'est encore une souffrance pour moi parce que je sais qu'il t'en veut d'avoir abandonné la terre. Enfin, quant à Jeanne, elle a, elle aussi bien de la peine, mais elle est bien courageuse.

"En terminant, conduis-toi comme un homme

sage et rangé sur qui on aura jamais rien à redire. On t'embrasse tous et surtout Jeanne et moi et on te demande, si au moins tu ne reviens pas, de nous écrire... Ta mère."

A la campagne, on n'apprend guère à exprimer les sentiments du cœur. Les femmes et les jeunes filles élevées aux champs sentent, quelquefois plus que les autres même chez qui souvent une sorte de sensiblerie et de sentimentalisme puisée dans la lecture des romans, ont remplacé les sentiments naturels du cœur. Mais chez les paysannes, les mots manquent pour rendre leurs émotions et leurs pensées; le vocabulaire raffiné de la passion est fermé pour elles et elles ne savent traduire ce qu'elles éprouvent qu'à l'aide de phrases simples et naïves, dans une écriture mal exercée où les lignes chevauchent les unes sur les autres, sans artifice...

Quand André vint chercher sa mère, l'étoile du Berger piquait son clou d'or dans le ciel sombre qui laissait prévoir de la neige pour le lendemain.

———

XXI

Quand les longues pluies larmoient intarissablement aux carreaux, les soirs d'automne, et que l'on entend le vent geindre dans les chambres transies aux fenêtres obliques, on se rappelle plus aisément les heures sereines vécues en famille.

C'était un de ces vilains soirs de novembre; un vent d'hiver s'était levé faisant courir un frisson, une impression inusitée de froid sur toute la grande ville. Paul Duval, les deux coudes appuyés sur sa petite table de travail et la tête dans les mains, lisait une lettre... la lettre de la mère écrite là-bas, cette après-midi de la Toussaint, par Jeanne Thérien... Pauvre petite lettre venue de si loin, comme elle torturait le cœur de l'expatrié. Quand il en eut terminé une première lecture, il faisait sombre dans la chambrette. Paul alluma sa lampe et relut de nouveau la lettre, puis une troisième fois, toujours de plus en plus ému, la baisant, chaque fois, à l'endroit de la signature. Il sentit à la fin son cœur se briser; des sanglots soulevèrent sa poitrine et toute son émotion, tout son ennui, toute sa désespérance se fondirent dans des larmes...

Dehors, le vent qui siffle toujours ressemble aux plaintes d'un mourant; une pluie aigue fouette les

vitres laissant par intervalle, un silence de tombe au dehors et dans la chambre. Et Paul Duval continue de pleurer.

Le lendemain, Paul n'eut pas de cœur au travail et, comme il avait fait pendant tant de journées, depuis qu'il était à Montréal, il s'en alla flâner de par la ville. L'idée lui prit de renouveler dans la Montagne la promenade qu'il avait faite, un des premiers jours qu'il était en ville.

C'était une journée radieuse d'arrière-automne; l'air était sec, vivifiant et sonore. Les rayons d'un pâle soleil s'efforçaient tant qu'ils pouvaient, mais en vain, de réchauffer l'atmosphère. Plus encore qu'aux jours de la canicule, les promeneurs affluaient dans la Montagne. On profitait du dernier beau jour peut-être de cet automne pour arpenter les claires allées semées de feuilles mortes.

Paul Duval voulut refaire son premier pèlerinage. Après avoir marché longtemps dans les avenues, sous les arbres dénudés qui laissaient voir toute la splendeur du ciel, il s'en alla s'asseoir sur le banc rustique où, deux mois auparavant, il avait eu la première et terrifiante vision de la ville où déjà il avait tant souffert depuis, où il avait passé par tant de multiples phases.

Excepté autour de lui où la clarté crue de l'automne avait succédé à l'ombre encore touffue des débuts de septembre, rien, en bas, ne semblait avoir changé. Le bleu du ciel, purifié par de récentes bourrasques, se nuançait d'un blanc vaporeux sous un soleil échappé avec peine des brumes, et les faces et les dômes hâlés

des maisons empruntaient encore un air de dignité à la lumière dont les raies traversaient au loin les boulevards; et, à part les places des parcs qui étaient plus claires, rien, en vérité, n'avait changé. Les maisons continuaient de se resserrer en nappes sinueuses, par endroits, disséminées en archipels que les groupes de bâtisses reliaient à des empâtements plus denses.

Le jeune homme, comme rasséréné par les sensations exquises et fraîches du paysage, respirait largement l'air lumineux. Près de lui, des couples passaient avec une belle insouciance de sa curiosité et des curiosités environnantes. Il surprenait, au passage, des sourires, des mots tendres et, derrière lui, quand ils étaient passés, souvent, des baisers. Partout, autour de lui, l'amour s'attestait seul personnage de mille scènes. Les femmes répandaient à leur suite une sénérité voisine de la joie qui se traduisait sur les visages des hommes par une détente des traits fatigués...

Tout à coup Paul tressaillit. Un groupe montait qu'il distinguait assez clairement dans la lumière crue et, dans ce groupe, il crut distinguer la svelte silhouette de Blanche Davis. Son cœur bondit. Serait-il vrai qu'il allait enfin vivre l'instant de sa vie pour lequel il s'était imposé tant de sacrifices et tant de souffrances ?

Le groupe, composé de jeunes gens et de jeunes filles, s'avançait, joyeux et bruyant. Paul Duval n'eut plus de doutes; Blanche Davis était presque en

face de lui. Sans plus refléchir, il prit une résolution subite, hardie et téméraire dans les circonstances; son amour ne souffrant pas de ces dernières, qu'elles fussent de lieu ou de convenance, il saisissait l'occasion qui se présentait miraculeusement à lui dans sa désespérance; il parlerait à la jeune fille.

Le naïf Paul Duval ignorait le danger des déclarations sincères, son amour l'éloignait de toute réticence calculée et il trouvait dans la franchise précisément l'une des joies de l'amour; il adorait cette liberté de communiquer à l'aimée les plus secrets sentiments toujours trop heurtés par la grossière mêlée de la vie.

Précieuse et redoutable avec sa puissance consternante, la vérité apparaît rarement dans les actes et dans les propos humains; elle est timide, fuyante, et se dérobe sous l'esprit des convenances; mais l'amour, qui soulève dans l'âme les premières énergies, a vite raison de ces scrupules, des usages et des réserves factices. Quand il s'est emparé d'un cœur naïf et neuf aux choses de la passion, il ne peut user de défiance ou de subterfuges à l'égard de l'être aimé; il rejette les prudentes roueries et les habiletés mesquines.

L'amour de Paul Duval, que nulle arrière-pensée ne refrénait, portait de plus maintenant l'empreinte de la détresse qu'il venait de subir et il ne pouvait que devenir plus spontané en face de son objet. Dans l'anomalie de l'isolement, son cerveau s'était empli d'absurdes idées, de fausses images qui maintenant s'animaient avec la soudaine apparition de la rayon-

nante beauté de Blanche Davis qui lui rappelait, vivace, sa précaire tendresse.........................

....

Ah! qui pourra jamais sonder le mystère des tendresses féminines ?

Paul Duval descend la Montagne comme un fou; il titube ainsi qu'un homme ivre; il ne voit personne et se heurte aux passants qu'il rencontre et qui pestent contre lui. Un homme qu'il avait fait rouler en bas des trottoirs, le bouscule à son tour jusqu'au milieu de la rue en le traitant d'imbécile et d'ivrogne. Paul Duval ne s'émeut pas davantage de l'aventure; il continue de descendre sans souci de la cohue des rues qui grossit à mesure qu'il se rapproche de la ville, sans souci des dangers auxquels l'exposait sa dangereuse inattention... Il traversa la ville sans plus se convaincre de ce qu'il faisait; puis, il se trouva bientôt dans sa chambre d'hôtel, affalé sur son lit, en proie au plus violent désespoir. Il resta là, longtemps, sans même pouvoir penser, tant les impressions se brouillaient, se heurtaient, se confondaient dans son cerveau.

Puis, peu à peu, quand les ombres eurent envahi complètement la chambre, le calme commença à se faire. Il put repasser un à un, dans sa mémoire, les détails de l'incident de la Montagne....

Quand Blanche Davis, joyeuse et folâtre, passa près de lui, il se rappelle qu'il s'était levé et que, sur le bord de l'avenue, il avait crié :

"Blanche !...."

Il y eut alors comme un moment de stupeur dans le groupe; on se regarda surpris; une grande pâleur couvrit le visage de la jeune fille. Timide maintenant, gauche, effrayé de l'effet produit parmi les citadins par son indiscrète exclamation, Paul Duval réalisa combien il devait être ridicule à ce moment. Il n'osait plus ni dire un mot ni faire un geste; au reste, un grand éclat de rire parti du groupe le cloua davantage sur place. Les jeunes gens partirent; Blanche Davis, traînant un peu, et à dessein, de l'arrière, s'était approchée de lui et, sans presque s'arrêter, lui avait jeté en passant :

"Vous êtes un imprudent et vous avez failli me compromettre; je vous avais recommandé de ne jamais plus chercher à me rencontrer; je me marie dans deux jours avec Gaston Vandry, entendez-vous? Votre intervention serait ridicule... Adieu!..."

Et la jeune fille partit en courant rejoindre ses compagnons. Après, il ne se souvenait plus de rien; il ne se rappelait plus qu'il était resté longtemps à la même place, exposé à la risée de tous ceux qui passaient et qui s'amusaient de son hébétude; qu'il était descendu de la Montagne en risquant cent fois de se faire arrêter, écorcher ou écraser et qu'il avait traversé presque toute la ville dans cet étât de surexcitation voisin de la démence.

Et maintenant sa mésaventure le navre, le mortifie; cette entrevue inutile et ridicule où il avait joué un rôle de bouffon présente à ses yeux les proportions d'un événement désastreux. Il maudit sa naïveté qui

lui avait fait ignorer les subtilités modernes qui, elles seules, mènent à présent ce que l'on appelle encore l'amour, dans les villes; il maudit jusqu'à cette ferveur de son amour à lui qui l'avait si subitement et si aveuglement rempli de l'extase obsédante comme l'était sa détresse, après le rêve envolé...

L'obscurité est maintenant profonde, dans la pauvre cellule, et le calme prend plus de place dans l'âme tourmentée du jeune homme.

Il avait cru sincèrement en la sincérité de l'être aimé, mais il avait ignoré et il venait d'apprendre qu'en amour moderne la sincèrité est le pire défaut. Et à présent qu'il le savait, il réalisait avec amertune que cette passagère liaison avec Blanche Davis avait été une mortifiante duperie, l'outrage de l'amour simulé; cette Montréalaise, avec lui comme avec tant d'autres de ses pareils, n'avait fait que coquetter, filer une intrigue pour passer le temps dans une solitude, aiguiser les désirs d'un naïf campagnard, toutes indigentes redites de l'éternelle comédie. Elle avait, un instant, cédé à son amour par caprice romanesque pour avoir, plus tard, à divulguer à des amis intéressés, même au mari amusé, l'aventure toujours intéressante d'un bref roman d'amour fleuri dans des cœurs en jeunesse...

Une horloge lointaine sonna dans le silence les douze coups de minuit, et Paul Duval songeait encore. Mais ses réflexions prirent bientôt un autre tour. Il avait eu pour Blanche Davis, d'abord de la colère, puis, du dédain, enfin, de la pitié. Il l'avait crue sincère et il s'était trompé sur les sentiments de la jeune

fille. Il s'efforça de se convaincre qu'il s'était également mépris sur ses propres sentiments; ce qu'il avait pris pour de l'amour n'en était que le pâle reflet. Il fut heureux de se rappeler qu'il avait exprimé des doutes de cette nature sur ses sentiments et ceux de la jeune fille, un soir que, sur la vérandah de la Villa, à Tadoussac, il donnait à Blanche Davis convalescente, un cours sur les mauvaises herbes; il se remémora ses gênes, ses réticences, ses scrupules; il se souvint des visions qu'il avait, soudain, même au plus fort de son idylle avec Blanche Davis, de la pauvre petite abandonnée des Bergeronnes, Jeanne Thérien, des scrupules que les souvenir de cette dernière lui donnait à l'égard de la Montréalaise. Enfin il finit par se convaincre qu'il n'avait jamais sincèrement aimé Blanche Davis pas plus que cette dernière ne l'avait aimé.

Enfin, à tout prendre, rien ne permettait, dans cette aventure, d'entraîner Paul dans de fatales répercussions. Il avait démasqué la fausse amante; il en sera donc quitte pour une rupture complète. Il s'éloignera d'elle, peut-être encore un peu [illegible] désolé, mais guéri ; l'on se quitterait et tout serait dit ; et lui aussi aurait eu l'occasion d'emmagasiner dans son souvenir les belles journées d'amour fleuries dans des [illegible] en jeunesse ....

Et Paul Duval s'endormit en appelant à lui les bienfaits de l'indifférence, le retour à la santé morale.

Et quand, le lendemain matin, le soleil, déjà haut, le réveilla, caprice d'un esprit plutôt instable, la pre-

mière pensée de l'ancien instituteur de Tadoussac fut pour celle qu'il s'engageait à prendre pour sa femme, un soir, sous les étoiles, près de l'église des Bergeronnes.

Paul Duval, à partir de là, détesta cordialement la ville, ses cohues effarantes, ses vastes avenues, la majesté de ses édifices, ses squares piaillant de marmots et le fracas de son travail formidable...

Puis, la neige se mit à tomber abondante ; l'hiver venait pour de bon. Paul Duval eut, avec plus d'âpreté, la nostalgie de la terre natale...

XXII

La tempête ébranlait les vieux rochers du Saguenay.

Pendant deux jours presque, la neige était tombée sur la campagne, à flocons pressés et épais, couvrant tout d'un linceul immaculé... La belle chose que la neige qui tombe silencieusement, adoucissant de sa nappe virginale tous les contours brusques, mettant sa ouate sur les bruits de la campagne !... Le village semble se pelotonner et se faire petit, comme effrayé du silence énorme qui plane partout et qui rend formidable l'écho du moindre bruit ; les maisons, dispersées dans la campagne, paraissent comme au travers d'un rideau de tulle; c'est mélancolique, étrange et mystérieux. Le temps est doux et toute cette neige est devenue "boulante", épaisse; puis, tout-à-coup, le vent s'est élevé, par légères bouffées, d'abord, et ensuite, par râfales prolongées ; le rideau de tulle est mouvant ; les maisons qu'il laisse entrevoir dansent la sarabande dans des éclaircies ou bien disparaissent, quand la tulle devient plus opaque sous les poussées plus violentes du vent.

Sur la route de l'église des Bergeronnes, un jeune homme et une jeune fille s'avancent péniblement dans la neige qui n'est pas encore battue par les che-

vaux. Ils semblent les seuls êtres vivants dans ce village désert. Une remarque du jeune homme résonne étrangement dans l'air que rend encore plus sonore une subite accalmie de la bourrasque :

"Je crois que nous aurons, ce soir, une rude tempête.

—Oui, nous allons avoir encore une bien vilaine "minuit", répondit la jeune fille, essoufflée par la marche rapide dans la neige mouvante.

Car c'est, ce soir, la messe de la Nativité, la grande, imposante et toujours nouvelle cérémonie nocturne de la messe de minuit, la "minuit" comme vient de l'appeler la jeune fille qui est Jeanne Thérien.

Son compagnon est André Duval qui, à la demande de sa mère, est allé chercher la fille du menuisier pour l'aider à faire, dans l'après-midi, les croquignoles des Fêtes.

Noël à la campagne ! Il semble que le sujet soit épuisé depuis longtemps ; n'en a-t-on pas fait sonner, en effet, toutes les notes : notes gaies, notes tristes, sentimentales ou enfantines ? Resterait-il encore quelque chose à dire sur cette fête par excellence des petits enfants aux boucles blondes et des vieillards aux mèches argentées, du miséreux dans son taudis comme du riche dans ses lambris dorés ; la fête de tout le monde ? Mais les redites ont des charmes quand il s'agit de Noël ; c'est qu'elles nous rappellent tant de petits poèmes gracieux, tant de gaies et tendres idylles, tant de soirées familiales vécues avec les nôtres, toutes choses dont notre mémoire ne se lasse

jamais. Noël !... que de coutumes naïves, puériles si l'on veut, se groupent autour de ce mot. Oh ! ne les raillons pas, ces coutumes ancestrales de nos campagnes, au temps des Fêtes ; elles sont touchantes parcequ'elles ont leurs racines au plus intime de notre être.

Noel commence la série des Fêtes et tout s'anime à son accent magique. La neige, le froid, le vent, la poudrerie, les bois dépouillés et chargés de verglas, craquant sous les coups du vent, nous disent: c'est les Fêtes. La neige nous fascine par ses reflets ; la forêt gémissante a un langage pour nous et il est plein de mystère quand ses échos engourdis répercutent les bruits tintinnabulants des grelots sur la route, le soir, après la veillée, et ceux de la neige qui crie sous les lisses des "berlots".

Nous sommes donc à la veille de Noël, et dans toutes les demeures des Bergeronnes, on se prépare à la grande fête. Depuis huit jours, les vaillantes femmes d'habitants frottent, astiquent, époussettent et balayent. Aujourd'hui, elles se mettent résolument aux pâtisseries ; les manches retroussées jusqu'aux coudes, elles enfoncent leurs bras dans la pâte jaunâtre et farineuse qui, plus tard un peu, plongée par boulettes dans la graisse pétillante, va se transformer en succulents croquignoles ou en appétissants beignets glacés et dorés ou bien blanchis de poudre de sucre ...

Mais la mère Duval, aujourd'hui, n'en peut plus; elle est fatiguée du grand menage et un gros chagrin

qu'elle ne cherche plus, au reste, à dissimuler, la mine davantage. Abattue, elle déclare que les hommes se passeront de pâtisseries, cette année.

Ah! il y en aura d'autres tristesses, plus grandes, dans la famille Duval. Il en manquera un, hélas ! aux réunions accoutumées ; et l'on était bien triste. A mesure que s'approchaient les Fêtes, des nuages noirs s'amoncellaient dans tous les cerveaux.

André, peiné et mortifié d'avoir à renoncer à une coutume puérile mais dont la privation prenait tout à coup, à ses yeux, le caractère d'une nouvelle catastrophe, proposa à sa mère d'aller chercher Jeanne Thérien pour lui aider à la cuisson des pâtisseries.

"La pauvre petite en a bien assez à faire chez elle," fit remarquer la mère Duval.

—Ah ! il y a longtemps que tout est fini chez Jean Thérien, répondit André; j'y suis allé, l'autre jour, pour un nouveau manche de hache. C'est reluisant comme un autel.

La mère consentit enfin avec d'autant plus de bonne volonté que la perspective de passer les Fêtes sans pâtisseries ne lui souriait pas plus qu'à André ou au père dont le silence, d'ailleurs, constituait, en l'occurrence, la plus évidente protestation. En même temps, on décide que Jeanne resterait pour le réveillon et que l'on inviterait Jean Thérien qui viendrait après la messe...

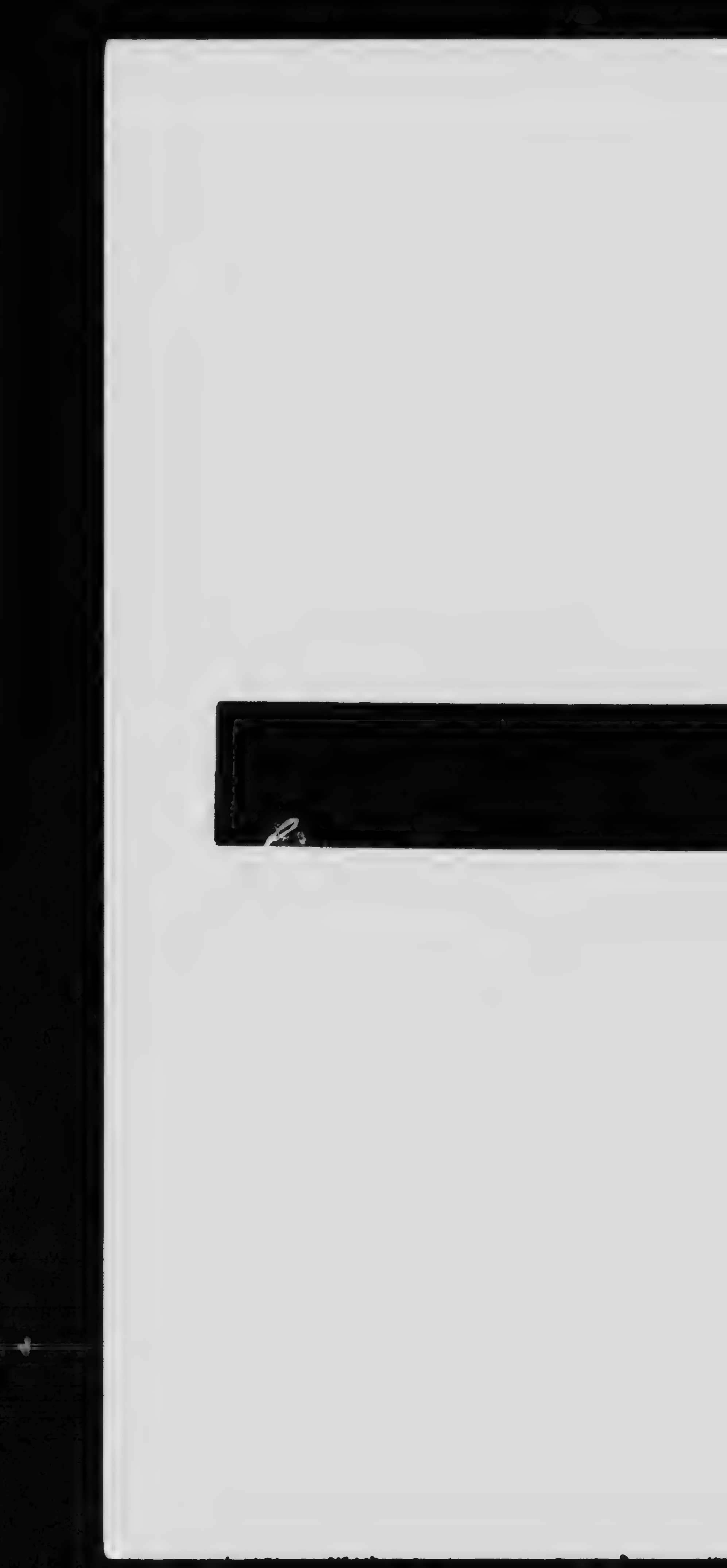
Quand André et Jeanne arrivèrent chez le père Duval, la tempête se déchaînait pour de bon. Comme la neige était abondante et le vent très fort, elle fut

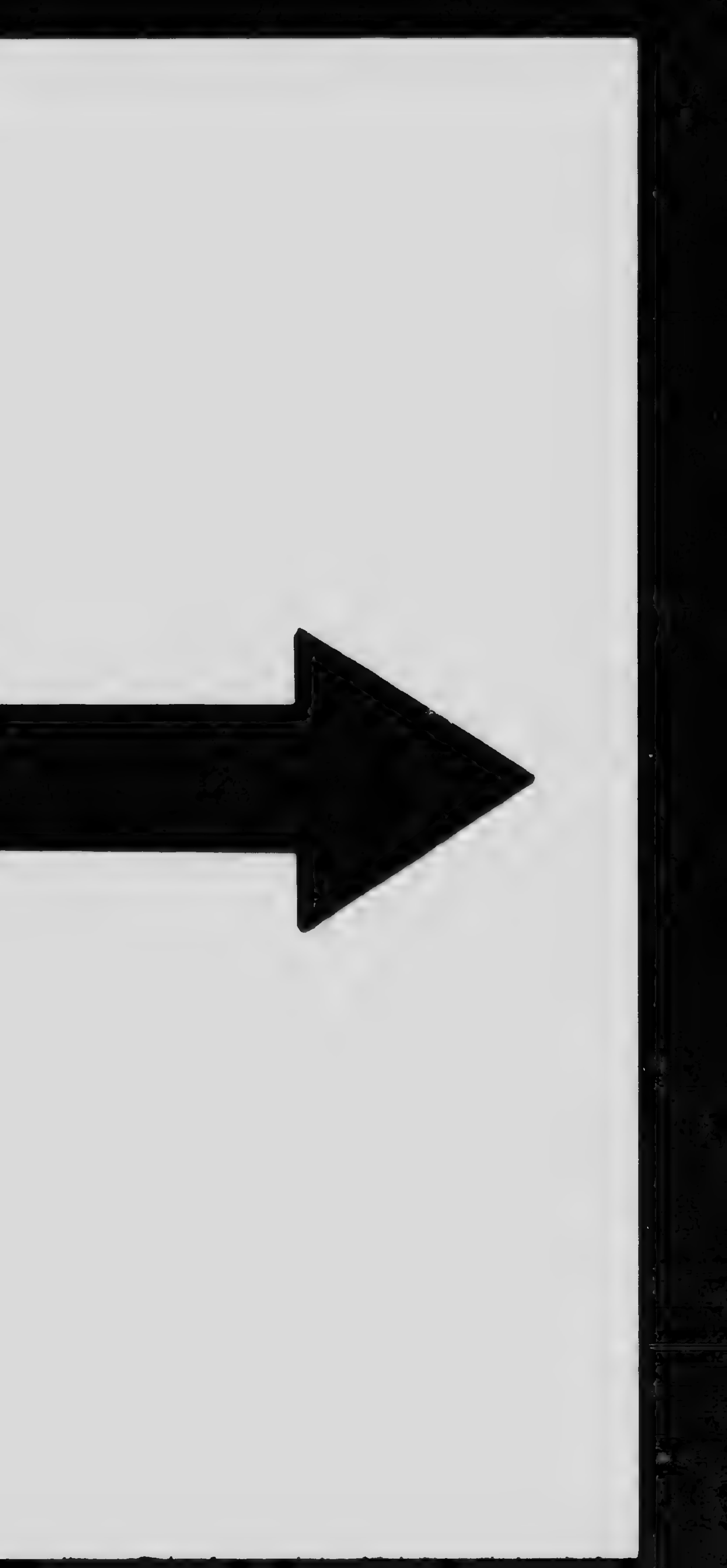
bientôt d'une sublime horreur. Tout disparut dans les tourbillons de la poudrerie; durant de longues heures, habitations, arbres, bêtes et gens furent perdus, enfouis, noyés dans des rafales effroyables et tout le ciel s'emplit des halètements furieux de la tourmente... Oh ! les tempêtes de l'hiver canadien, ceux-là seuls savent ce qu'elles recèlent d'horreur qui, dans la nuit et dans la solitude, à des lieues de toute habitation, sur des routes désertes, se sont trouvés ensevelis dans le tourbillon, paralysés par le froid et le vent, allant à l'aventure, à pieds ou trainés par de pauvres chevaux épuisés, aveuglés, ne marchant plus que la tête baissée, se laissant guider au petit bonheur, menaçant à chaque instant de s'abattre au fond d'abîmes de neige...

Et ce soir, dans la grande cuisine du père Duval, pendant que dans la large chaudronne la graisse pétille et roussit les croquignoles, et que le feu hurle dans le poêle sous les rafales violentes qui entrent par la cheminée, on pense aux malheureux qui, en ce moment, se débattent peut-être sur le chemin qui traverse les montagnes qui séparent Tadoussac et les Bergeronnes. C'est qu'il y en a eu déjà, des drames d'horreur sur cette route déserte où pendant des heures on ne rencontre que des arbres et des rochers...

Un instant, le vent hurle d'une façon si lugubre que la mère Duval, entre deux chaudronnées de croquignoles, ne peut s'empêcher de se jeter à genoux et de murmurer une fervente prière pour ceux que la tempête menace...

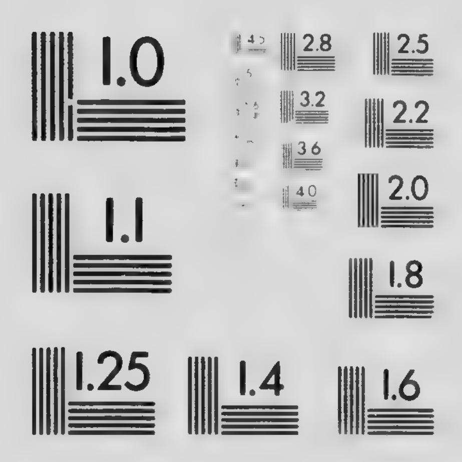
Vers dix heures le vent se calma. On ne l'enten-





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

dit plus que par bouffées subites et courtes ; puis, un grand silence se fit dans la campagne. La tempête prenait fin en même temps que l'on finissait les croquignoles.

Alors on entendit passer au-dessus du village des notes à la fois joyeuses et graves ; c'était le premier coup de la messe de minuit, l'appel de la cloche qui laissait chanter mystérieusement, dans l'air purifié, son âme de bronze... Sur la route blanche, dans la nuit remplie de clartés stellaires, à travers la campagne ajourée, piquée d'arbres sombres et de taches confuses qui sont des maisons, on entend maintenant, de tous cotés, des grelots et le grincement des traîneaux sur la neige sèche. Les gens se rendent d'avance à l'église afin d'avoir le temps d'aller à confesse et de se préparer à la communion de la Nativité. Le village est silencieux malgré l'animation inusitée qui y règne à cette heure... Un bout de phrase qui arrive par saccades, le trille joyeux d'un enfant, le jappement d'un chien, un "woh ! woh ! arrié don" à la porte de l'église... et c'est tout. Par ci par là, dans le village, une porte qui s'ouvre trace une raie lumineuse sur la neige du chemin et des ombres se dirigent de plus en plus nombreuses vers l'église aux vitraux illuminés...

La mère Duval tenait beaucoup à aller à la messe de minuit. mais il y avait la maison à garder et le réveillon à préparer ; oh ! il serait modeste, cette année, le réveillon, parce qu'il devait être triste ; mais on réveillonnerait quand même. Jeanne, un peu lasse, s'offrit à rester. Son père viendrait, après la messe

avec les Duval, et elle s'en irait avec lui après le réveillon....

La cérémonie poétique et mystérieuse se poursuit dans l'église des Bergeronnes remplie de lumière et de l'écho des vieux chants de la Nativité qu'égrènent sous ses voûtes des voix jeunes et fraîches. Tous les yeux sont pieusement fixés dans un coin du chœur où s'élève la crèche rustique faite de jeunes sapins et de paille fraîche recouverts d'une légère couche de neige que la température ambiante n'affecte pas puisqu'elle est infusible, étant formée de pure et blanche ouate.....

Jeanne Thérien se sent bien seule dans la grande cuisine du père Duval; un instant, elle est sortie sur le seuil de la porte et elle rentre aussitôt, effrayée du silence épouvantable qui pèse sur le village et sur toute la nature. Une grande envie de pleurer lui serre la gorge ; elle pense à tant de choses tristes; elle pense à son bonheur envolé... avec les êtres chers, disparus, à l'avenir inquiétant, au sombre présent, au passé rose, quand fleurissait dans son cœur l'idylle fraîche de son premier amour... pauvre chère petite et innocente idylle au si triste épilogue. Longtemps, Jeanne Thérien rêve à toutes ces choses déprimantes, la tête appuyée au rebord de la table.

Mais elle se lève bientôt ; elle a trop peur de pleurer et elle ne veut pas paraître les yeux rougis quand ses gens reviendront tout à l'heure de la messe. Elle

va voir au fourneau dans lequel mijotte avec des glous-glous joyeux un odorant ragoût ; puis, elle attise le poêle qu'elle bourre de trois grosses bûches de bouleau... ensuite, elle prépare la table pour le réveillon ; elle étend la nappe de toile du pays, range les couverts: celui du père, au bout ; ensuite, à droite, celui de la mère ; André sera à coté; elle, Jeanne, vis-à-vis du jeune homme, tandis que Jean Thérien se placera entre elle et le père Duval. C'était à peu près comme cela, l'année dernière... oui... le père ici, la mère là... Ah ! non, à l'autre bout, vis-à-vis du père... il y avait... Ah ! c'est trop triste à penser. Jeanne Thérien songe à mettre le sixième couvert... quand même. Mais non, ça donnerait un trop grand coup au cœur des vieux, quand ils arriveront.

Jeanne a terminé sa tâche et elle entend la cloche tinter le sanctus de la messe.

"Si je disais le chapelet..." pensa-t-elle... "non, le rosaire."

Elle pense au mille Ave Maria que les jeunes filles aiment à réciter, pendant la nuit de Noël, avec la grâce demandée et accordée si les Ave sont récités selon les conditions de la coutume... Jeanne Thérien saurait bien quelle grâce demander au Jésus de la Crèche. Mais il faut que les mille Ave soient dits avant la fin de la messe et elle n'aura pas le temps.

Mais le pieux usage a prévu le cas d'une jeune fille qui n'aurait pas le temps de réciter les mille Ave à cause... du réveillon à préparer; la grâce demandée

à la fin d'un rosaire est accordée quand même dans ce cas de force majeure.

Et Jeanne Thérien, agenouillée près du poèle qui, fier de ses trois bûches de bouleau, ronronne triomphalement, achève son troisième chapelet...

L'une des bûches s'affaisse tout à coup dans la braise rouge avec un crépitement qui fait jaillir des flammes par les petites portes du foyer du poèle à trois ponts. . .

"Jésus... faites qu'il revienne !...

XXIII

"Woh !... Woh !... Arrié don !..." et le bruit saccadé des grelots s'arrêta juste devant la porte.

"Jésus .. faites qu'il revienne !..." murmurait Jeanne Thérien, pendant que crépitait encore la flamme de la bûche incendiée.

On frappa subitement à la porte...

"Quoi ! la messe est finie, déjà ?" Ah! le rosaire a été dit à temps... "Entrez !..."

Un homme entra emmitoufflé dans un ample manteau couvert de neige. L'étranger, d'abord, sembla ébloui par la clarté que projetait dans la pièce la grosse lampe des cérémonies que Jeanne avait pensé d'allumer. Cette dernière, comme pétrifiée, n'avait pas fait un mouvement à la vue de l'homme qui, avec des gestes brusques, secoua la neige qui le couvrait ; puis, il enleva son bonnet de fourrure. Alors il y eut deux cris ;

"Paul !..."

"Jeanne !..."

Et les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ah ! le bonheur de se revoir à cette heure où tout devait être si triste, après la si longue et si cruelle séparation dont l'un et l'autre, sous des formes un peu différentes, avaient tant souffert; ah! la

minute exquise de ce baiser du retour !... la belle nuit de Noël où renaissaient deux amours !... "Faites qu'il revienne!" venait de murmurer Jeanne en terminant son rosaire, et il revenait ; elle était exaucée et comme elle était belle, la récompense de son ardente et jeune foi; inoubliable instant entrevu tant de fois dans ses rêves sur les débris desquels la réalité du lendemain, ironique et moqueuse, venait tinter son glas funèbre ; réalité, enfin, toujours espérée mais qui apparaissait si lointaine qu'il semblait que la vie ne serait pas assez longue pour en savourer la joie...

Mais là, n'ont-ils donc rien à se dire, Paul Duval et Jeanne Thérien, qui sont là à se regarder sans avoir pu dire encore plus de mots que leur nom?... Les grandes joies comme les grandes douleurs sont muettes. Il y eut ainsi plusieurs minutes de silence que prosaïquement vint rompre le cocher qui avait amené Paul aux Bergeronnes :

"Vous savez," mams'elle, dit-il, "qu'on vient de faire un rude voyage; tels que vous nous voyez, nous sommes partis de Tadoussac ce matin et la tempête nous a pris en route. Ah ! ç'a été rude; vingt fois j'ai pensé à dételer à la prochaine maison; il n'y avait pas un chrétien pour s'arracher dans des chemins semblables. Mais M. Duval voulait absolument arriver pour ce soir aux Bergeronnes. Dam ! c'est Fane qui a le plus souffert, pauvre bête !... de la neige jusqu'au poitrail, elle aura sans doute bien mérité la portion d'avoine que je m'en vais lui donner, si vous permettez, mam'selle, que j'aille dételer..."

La jeune fille donna avec empressement au loquace et brave homme toutes les instructions nécessaires pour que Fane n'eût pas à se plaindre davantage de lui avoir amené son fiancé par un temps pareil ; et le cocher sortit.

Les deux jeunes gens restèrent de nouveau seuls. Les premiers instants de l'émotion de ce retour si brusque passés, la conversation s'engagea, joyeuse, aimable; ce fut un flot de questions de la part de Jeanne. Elle trouvait que Paul n'avait pas changé; c'était bien lui encore, mais un peu plus grave, comme un tantinet triste ; elle revoyait son bon sourire, son regard franc et hardi, son beau visage olivâtre...

"Oh ! comme cette Montréalaise avait dû l'aimer..."

Mais ce ne fut qu'une pensée qui traversa, rapide, l'esprit de la jeune fille; elle la chassa vite. Non, il ne fallait plus penser à cela ; c'était fini, sans doute, bien fini. Il étai[illegible] et il resterait, toujours...

"Comme t[illegible], ma petite Jeanne...

Jeanne roug[illegible] peu. Le tic-tac de la grande horloge battait fort et joyeux dans la pièce et les buches crépitaient dans le poèle comme un grand feu d'artifice.

"Je suis heureux, bien heureux, chère petite fiancée, que j'ai un instant oubliée, mais que je retrouve pour toujours ; ah ! oublions, veux-tu, ma petite Jeanne, les jours mauvais qui ont précédé cet instant béni que nous vivons cette nuit... cette belle nuit de Noël, Noël de nos amours. Comme nous allons être heureux,

maintenant, Jeanne !... nous sommes au mois de décembre... veux-tu qu'aux Jours Gras, tu deviennes ma femme, ma petite femme chérie ?...

Jeanne leva les yeux sur son fiancée, puis, souriant :

"Je te l'ai promis, mon bien-aimé... tu sais, là-bas, près de l'église....

"Gendron, tu sais, elle n'est pas à vendre, la terre !...

C'est André Duval qui, la bouche pleine, décroche cette malice à Samuel Gendron qui, après la messe, et à la nouvelle, apprise sur la route, que Paul Duval était de retour, était venu lui dire bonjour avec plusieurs autres voisins. La grande cuisine est pleine de rires et d'exclamations joyeuses. La mère Duval, dont le bonheur ne peut s'exprimer, venait de sentir une inquiétude soudaine, l'envahir : le ragoût sera-t-il suffisant pour tout ce monde qui se succède à la table du réveillon ?...

Mais la mère Duval n'a jamais été à bout de ressources, et, pour prévenir la disette de ragoût, d'énormes bouts de boudin se mirent bientôt à griller, à noircir, à se boursouffler et crever dans la poële avec les crépitements de la braise de trois autres grosses bûches de bouleau que le père Duval a, d'une main experte, placées lui-même dans le foyer...

"Ah ! si l'on avait le temps de faire cuir l'oie !" s'exclame la mère. Mais, non, ce sera pour demain... Le bon vin canadien, fait, à l'automne, avec les bluets

du Saguenay, mousse dans les gros verres à facettes qui brillent gaiment sur la nappe blanche, devant les assiettes à fleurs bleues... et l'on boit à la santé du retour de l'instituteur à la terre paternelle....

"Dommage qu'elle ne soit pas à vendre, la terre du père," fait remarquer Joseph Mercier; c'est une bonne terre...

—Oui, mais si elle avait été vendue, répond Samuel Gendron, ça aurait été aux propriétaires des moulins. Ça ne nous aurait pas profité guère.

Alors le père Duval prit occasion de la remarque pour annoncer d'un air mystérieux qu'à trois reprises différentes on lui a demandé à acheter sa terre pour les fins des futurs moulins, mais qu'il avait refusé les trois fois. "Ça me disait," ajouta-t-il, "que Paul reviendrait et que, alors, dans ce cas, la terre ne serait jamais à vendre, à aucun prix..."

—Prends ça pour toi, Gendron, lança Joseph Mercier.

L'on but un verre de vin de bluet "à la santé" de la terre du père Duval.

"Ces moulins-là, ça marchera pas longtemps," fit remarquer un habitant d'en bas de la rivière qui s'habillait pour partir, "vous verrez..."

—Le fait est qu'y auront pas assez de bois pour tenir longtemps, répondit Mercier.

—N'importe, ça amenera toujours un peu d'argent dans la place, fit remarquer le père Duval. Ça ne nous fera pas tort.

Pendant que l'on parlait des moulins, Paul et

Jeanne devisaient joyeusement et, tout en surveillant le service de la table, la mère les regardait, heureuse au-delà de toute expression.

Paul se leva soudainement ; montrant Jeanne rayonnante :

"Un verre à la santé de ma future petite femme," lança-t-il, joyeux. Et il ajouta avec un petit air entendu :

"C'est pour les Jours Gras...."

L'enthousiasme fut à son comble. La cruche de vin de bluet y passa, de même qu'avaient passé toute la saucisse et tout le boudin de la mère Duval. Il était tard quand on parla de se séparer. De l'étable déjà, on entendait chanter un coq, un futur "ragoût", un peu trop matinal.

"Allons, nous allons dormir quelques heures," dit le père Duval; "ça va faire du bien. Quant à nos futurs mariés, comme ils n'ont pas été à la "minuit", pour leur pénitence, nous les condamnons à se lever pour la messe du jour."

FIN

eil-
eu-

nne

e,"
en-

de
ute
. Il
ble
t",

dit
fu-
it",
ver